

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

LES
PETITES INDUSTRIES RURALES
EN ALSACE

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'ACTE PUBLIC SUR LES MATIÈRES CI-APRÈS

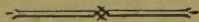
Sera soutenu le jeudi 11 juin 1914, à 1 heure 1/2 du soir

PAR

LOUIS STROH

Président : M. SOUCHON.

*Suffragants : { MM. ALLIX, { professeurs.
PERREAU, }*



AGEN

MAISON D'ÉDITION ET IMPRIMERIE MODERNE

43, rue Voltaire, 43

1914

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

LES
PETITES INDUSTRIES RURALES
EN ALSACE

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'ACTE PUBLIC SUR LES MATIÈRES CI-APRÈS

Sera soutenu le jeudi 11 juin 1914, à 1 heure 1/2 du soir

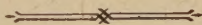


PAR

LOUIS STROH

Président : M. SOUCHON.

*Suffragants : { MM. ALLIX, { professeurs.
PERREAU, }*



AGEN

MAISON D'ÉDITION ET IMPRIMERIE MODERNE

43, rue Voltaire, 43

—
1914

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

A LA MEMOIRE DE MON ONCLE

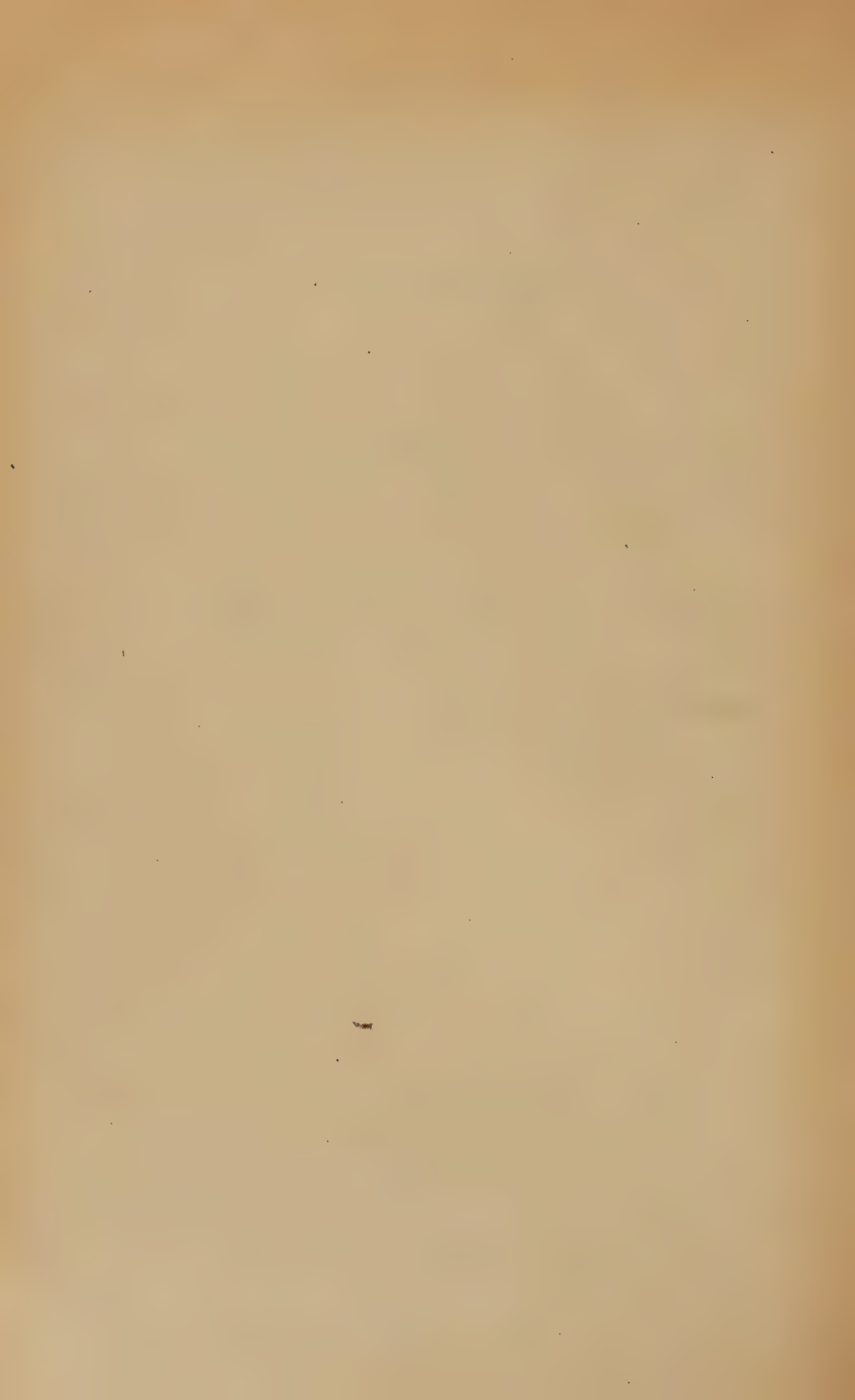
AVANT-PROPOS

Cette étude renferme le résultat de notre enquête orale dont nous avons complété les lacunes par la correspondance et les ouvrages que nous avons pu consulter.

La première partie est générale, la seconde, monographique, se limite au tissage ; il ne nous a pas paru utile de nous arrêter également sur chaque petite industrie alsacienne.

Nous exprimons ici notre gratitude aux personnes qui voulurent bien nous prêter leur appui dans nos recherches.

LOUIS STROH.



PREMIÈRE PARTIE

Les Petites Industries Paysannes Alsaciennes

CHAPITRE I^{er}

La profession accessoire du paysan alsacien

L'exode rural serait accentué davantage en Alsace, si le paysan ne cherchait certains revenus accessoires dans d'autres travaux que ceux de son exploitation agricole.

D'après la statistique de 1907, 29.034 Alsaciens (19.141 en Basse-Alsace, et 9.893 en Haute-Alsace), occupés principalement à l'agriculture, avaient un revenu accessoire. La statistique mentionne dans toute l'Alsace-Lorraine 46.111 agriculteurs occupés accessoirement contre 38.860 en 1895 et 54.300 en 1882 (1). Tandis qu'en 1895, 12.836 chefs d'exploitation seulement étaient dans ce cas, en 1905, on en comptait 15.235. Il y aurait donc, à ce point de vue, une reprise à enregistrer.

Le tableau suivant montre la répartition, d'après

(1) Cf. *Statistisches Handbuch für Elsass-Lothringen 1902*, Strasbourg, p. 83.

l'importance des exploitations, des cultivateurs occupés accessoirement (1).

GRANDEUR des EXPLOITATIONS	BASSE-ALSACE		HAUTE-ALSACE		TOTAL	
	CULTIVATEURS INDÉPENDANTS		CULTIVATEURS INDÉPENDANTS			
	avec industrie accessoire	sans industrie accessoire	avec industrie accessoire	sans industrie accessoire	avec industrie accessoire	sans industrie accessoire
0-2 hectares...	4.117	13.677	1.696	8.395	5.813	22.072
2-5 — ...	4.649	16.368	1.627	6.972	6.276	23.340
5-20 — ...	1.687	9.761	1.354	7.478	3.041	17.239
20-100 — ...	24	225	75	506	99	761
100 et plus....	1	3	5	9	6	12
Totaux.....	10.478	40.064	4.757	23.360	15.235	63.424

La profession accessoire est, proportionnellement, la mieux représentée dans les rangs des petits cultivateurs. Pour la plupart des exploitants de moins de deux hectares l'agriculture n'est exercée qu'à titre accessoire, et l'on comprend que, seule, la minorité d'entre eux exerce une profession accessoire autre que l'agriculture.

Il est intéressant de comparer la situation actuelle avec celle de l'année 1895. Tandis qu'en

(1) Cf. *Berufs- und Betriebszählung* (Landwirtschaftliche Betriebe, Tabelle 8), tome 212_{2a}, p. 244.

1907, 31,7 % des cultivateurs de moins de deux hectares en Basse-Alsace, et 27,1 % en Haute-Alsace étaient des agriculteurs indépendants, en profession principale, en 1895 ceux-ci comptaient pour 38 % dans le premier département et 32,8 dans le second. L'importance relative de la petite industrie accessoire s'est néanmoins conservée, durant ce temps, dans cette catégorie (1). Les cultivateurs de 2 à 5 hectares ayant l'agriculture comme profession principale, comptaient, en 1907, en Basse-Alsace, pour 82 % du total, sur lesquels 18 % avaient une profession accessoire ; dans l'autre département pour 77 % dont 14,7 % avec un revenu complémentaire. En comparant ces derniers chiffres avec ceux du recensement de 1895, on voit que le nombre de paysans avec occupation accessoire a fortement augmenté, puisqu'en 1895, sur les 83 % cultivateurs indépendants (en profession principale) de Basse-Alsace, 13,3 % seulement avaient un autre métier, et sur les 77 % de Haute-Alsace, 10,3 %. Dans les rangs des cultivateurs moyens, les progrès relatifs du métier accessoire sont également très sensibles.

Cet accroissement proportionnel, constaté dans la plupart des catégories d'exploitants, s'explique autant par la décadence du métier que par une évolution de l'agriculture vers le métier ou la

(1) Cf., pour toutes ces données statistiques, le tome 212² du *Berufs u. Betriebszahlung* du 12 juin 1907, p. 103* et suivantes.

petite industrie. Cette décadence force l'artisan à se tourner toujours plus vers l'agriculture ; le métier, de principal qu'il était, tend à devenir complémentaire. Mais il se peut aussi que les paysans qui ont su combiner les deux sources de revenus aient eu moins de raisons d'émigrer que les autres, ayant été en quelque sorte assurés contre les mauvaises années ; leur proportion tendrait, par conséquent, à augmenter.

CHAPITRE II

La petite industrie et le métier paysans

La petite industrie rurale tient une place assez importante parmi les occupations supplémentaires du paysan. Le terme de petite industrie paysanne éveille avant tout l'idée d'un travail lucratif occupant chez eux, à côté de la culture du sol, des villageois ou des fermiers. Cette forme de travail, nous l'étudierons dans l'Alsace proprement dite, laissant de côté la Lorraine et la région située entre Bouxwiller et Saar-Union (*Das Krümme Elsass*) qui s'y rattache géographiquement, sinon politiquement.

L'industrie rurale à domicile se rencontre en Alsace dans deux régions principales. C'est d'abord la montagne, car si dans les Vosges méridionales, le travail en fabrique l'a fait disparaître à peu près, elle compte vers le nord, à partir de Ribeauvillé, un personnel plus important. Outre les sabotiers qui se trouvent un peu partout dans les Vosges, il faut signaler ici le tissage à bras, le tricotage et la garniture des chaussons, la fabrication des bardeaux, des jouets, des billes (1), des chapeaux

(1) Cette fabrication des billes a lieu surtout à Dettwiller, près Saverne; elle n'a que peu d'importance.

de paille. Toutefois, le tressage des chapeaux se faisant principalement dans la région de Saar-Union, nous ne lui avons pas consacré de longs développements. Non loin des Vosges, vers la frontière de Suisse, les contreforts du Jura abritent également plusieurs petits centres d'industrie à domicile, notamment d'horlogerie.

Entre les Vosges et l'Ill, on ne trouve guère le personnel que nous étudions ici. La fécondité du sol rend la petite industrie superflue. Mais à mesure qu'on s'éloigne des Vosges pour se rapprocher du Rhin, la couche d'alluvion qui recouvre la plaine devient plus mince ; de place en place apparaît le marais ou Ried. Dans cette contrée, la densité encore considérable de la population force de nombreux paysans à rechercher un gain accessible : c'est la seconde grande région de l'industrie rurale à domicile. On y tisse pour Sainte-Marie, à l'est de Sélestadt, on y tresse le filet tout le long du Rhin, de Strasbourg à Seltz, et jusque vers Wissembourg.

C'est donc l'infertilité partielle de certaines régions de l'Alsace, jointe souvent à un chiffre d'habitants relativement élevé, qui rend explicable la présence de l'industrie à domicile en Alsace. La fertilité de son sol et, dans le Haut-Rhin, le développement de l'industrie mécanique ne permet sans doute pas une importante extension du travail à domicile dans les campagnes. Mais le mor-

cellement de la propriété le rend, dans bien des cas, d'autant plus désirable que les hivers retiennent le paysan plus longtemps au logis qu'en France. L'esprit de famille intense qui règne le plus souvent dans les milieux paysans d'Alsace est, d'ailleurs, en lui-même, assez propice au travail à domicile.

Nous avons borné notre étude à des occupations ne se rattachant pas comme l'élevage, la fabrication du beurre, etc., à l'agriculture elle-même (1). Les produits fabriqués par le paysan, des plus

(1) Les travaux que nous étudions se rattachent à l'industrie manufacturière. Les petites industries agricoles peuvent être tout aussi rémunératrices : c'est ainsi que la fabrication du fromage de Munster fournit 18 pfennigs par litre de lait au marçaire de la montagne, chiffre brut (M. Péters). Au moment où Ch. Grad écrivit ses *Etudes statistiques sur les industries d'Alsace* (1879), le rendement annuel d'une vache dans une marçagerie des Vosges était — veau compris — de 250 à 300 francs (Cf. l'ouvrage en question). La production totale annuelle des vallées de Kayzersberg et de Munster a été évaluée à 1.100.000 kgs de fromages (M. d'Oppenau). L'élevage des abeilles rapporte en moyenne 20 à 30 livres de miel par ruche, soit 120 livres environ par an pour un paysan qui posséderait 6 ruches. Il faut compter par ruche 3 mk. 60 de frais d'hivernage (12 livres de sucre à 30 pfennigs). Le revenu net par ruche est de : $25 \text{ livres} \times 0 \text{ mk. } 80 = 20 \text{ mk.} - 3 \text{ mk. } 60 = 16 \text{ mk. } 40$.

(Voir ce que nous disons plus loin, en note, de l'engraissement des oies).

Le travail des forêts est également un revenu accessoire pour de nombreux paysans alsaciens. Les bûcherons gagnent en moyenne 2 mk. 40 à 2 mk. 50. Ils passent souvent toute la semaine en forêt. Leur nourriture n'est pas toujours suffisante et les mets sont mal préparés. Les bûcherons dorment d'ordinaire tout habillés et tous ensemble dans des huttes de branchages. V. Herrmann, *Die Lage der Waldarbeiter in Elsass-Lothringen*, Saverne, 1910.

variés, se rapportent surtout au vêtement — tissus, filets front, chaussons, sabots, galoches, dentelles, chapeaux de paille, rubans — ou ce sont des ustensiles servant dans le ménage : les poteries, les paniers, les échelles et râteaux. Dans la fabrication de ces objets, l'habileté manuelle a toujours une grande importance ; de machines compliquées, il n'en faut généralement pas. C'est pourquoi les travaux étudiés, dirigés surtout à l'origine en vue des besoins de la famille, ont pu renaître ou se prolonger sous les deux formes de l'industrie à domicile et du métier.

Ce qui sert d'atelier au paysan, c'est, le plus souvent, le logement même du travailleur, ou un corps de bâtiment voisin, exceptionnellement dirigé par un patron ou un contre-maître ne travaillant pas lui-même de ses mains ; parfois le paysan n'y est occupé qu'en qualité d'ouvrier.

Le personnel de la petite industrie rurale est composé de petits cultivateurs ou tout au moins de propriétaires parcellaires. Il comprend des artisans et des travailleurs à domicile proprement dits.

Le propre du travailleur à domicile est d'exécuter des commandes d'entrepreneurs ou de fabricants. Il se rattache, d'ordinaire, à une vaste organisation, englobant un grand nombre d'ateliers, reliés à un même centre. On le qualifie, d'après son degré d'indépendance, d'« industriel »

(Hausgerverbetreibende), ou d'« ouvrier » à domicile (Hausarbeiter) (1). La majorité du personnel de la petite industrie rurale est composé d'ouvriers à domicile.

Le recensement de 1907 sur les professions n'a pas fait la statistique d'ensemble des travailleurs à domicile alsaciens. Il compte (2) 7.134 « industriels à domicile » contre 7.496 en 1895 et 13.900 en 1882; la diminution, depuis 1882, est donc très sensible. Les chiffres les plus élevés sont constatés dans l'industrie textile (4.635), puis dans l'industrie du bois (1.557); sur 100 personnes occupées dans chacune de ces branches, 20 étaient, en Alsace, des travailleurs à domicile indépendants, contre 14 dans tout l'empire. La statistique de 1907 ne nous renseigne pas sur ceux de ces ouvriers qui sont agriculteurs. Celle de 1895 est plus explicite à cet égard, mais non rigoureusement exacte et, semble-t-il, au-dessous de la réalité; nous la donnons pourtant à titre d'indication. Elle comptait, au total, 14.219 travailleurs à domicile,

(1) La distinction est assez arbitraire, il semble. La séparation de l'atelier d'avec le logement, la présence ou non d'ouvriers salariés par le travailleur lui-même, l'existence d'un dépôt ou magasin pour remiser les produits sont autant d'indices qui peuvent distinguer les deux situations; mais ils ne sont utiles que dans la mesure où ils révèlent le degré d'étroitesse du lien qui unit le travailleur avec le donneur d'ordres. Dans les deux positions, le travailleur est libre d'organiser son ouvrage comme il lui plaît, il est payé à façon et non à la journée.

(2) Cf. *Berufs und Betriebs Zählung, vom 12 Juni 1907*, T. 211, notamment p. 149*.

dont 3.719 ayant l'agriculture comme profession principale et 2.766 comme profession accessoire.

Le tableau suivant distingue, du reste, les différentes catégories du personnel (1).

PERSONNEL	Occupe principalement à l'agriculture	Occupe accessoirement à l'agriculture	
Tressage de cheveux.....	1.665	478	104
Bonneterie.....	1.175	374	154
Broderie crochet.....	1.430	312	223
Travail grossier du bois.....	151	55	61
Vannerie.....	85	14	18
Tressage de la paille, du bois, etc.	2.537	1.193	286
Couturières.....	872	22	30
Tailleurs.....	570	9	17
Faiseurs de gants.....	155	36	45
Cordonniers.....	824	42	203
Horlogers.....	29	»	»
Lingerie.....	113	»	»
Maréchaux-ferrants.....	28	»	»
Tisserands (2).....	3.556	999	1.334
Couteliers.....	15	2	5
Filage et dévidage.....	258	»	»
Fleurs artificielles.....	94	13	24
Cordiers.....	13	3	5
Tournage.....	27	»	»
Parapluies, ombrelles.....	8	»	»
Sculpture sur bois.....	5	»	»
Ebénisterie.....	111	»	»
Drapiers.....	40	4	14

Comme les travailleurs ruraux à domicile, la

(1) Cf. *Handbuch für Elsass-Lothringen*, 1902, p. 212.

(2) Rappelons que ces chiffres sont ceux de 1895 ; le nombre des tisserands a diminué depuis cette date.

plupart des artisans de village sont en même temps de petits cultivateurs, mais le plus souvent à titre accessoire. Plusieurs caractères distinguent l'artisan du travailleur à domicile. L'artisan est toujours un indépendant, il fournit principalement à des particuliers. Pour lui, les commandes des entreprises industrielles ou commerciales passent au second plan. Mais il faut bien noter que certains industriels à domicile, tels que les potiers, les sabotiers et les vanniers, sont souvent compris parmi les artisans, bien qu'ils fournissent surtout des maisons de commerce. C'est que la différence entre le travailleur à domicile et l'artisan véritable est assez difficile à marquer dans la pratique ; car, dans un grand nombre de cas, la clientèle des particuliers vient s'ajouter à celle des entreprises commerciales. Pour cette raison, nous ne pourrions complètement passer sous silence l'artisan paysan.

Satisfaisant principalement à des besoins locaux, les artisans, à l'encontre des industriels à domicile, se trouvent dans chaque village d'Alsace. Il n'a pas été dressé de statistique d'ensemble sur eux, mais nous pouvons évaluer à 11 ou 12.000 environ le nombre de ceux qui ont une petite exploitation agricole, ce qui constitue près de la moitié du total général des artisans (1).

(1) Nous avons fait ce calcul d'après les données qui nous ont été fournies par les trois Chambres des artisans d'Alsace.

L'enquête, un peu ancienne déjà, faite par M. Hertzog, dans le village sundgovien d'Oberspechbach, montre de quelle importance est cette occupation pour le paysan, dans certaines communes d'Alsace. Sur les 90 familles d'Oberspechbach, plus de la moitié exerçaient à côté de la culture de leurs champs, une profession qui, le plus souvent, était un métier (1). Il ressort assez clairement que le métier tient, dans la vie paysanne alsacienne, une place non moins grande que la petite industrie.

(1) Cf. *Die bauerlichen Verhältnisse im Elsass*, par A. Hertzog, 1886.

CHAPITRE III

Industries surtout masculines

La fabrication des sabots, des bardeaux, des paniers, des échelles ou rateaux, des poteries occupe surtout des hommes, cultivateurs à titre principal ou accessoire. Le travail des sabots est répandu dans la montagne, soit sur les premiers contreforts du Jura, dans l'arrondissement d'Alt-kirch, soit dans les Vosges, dans les vallées de Thann, de Münster et de Lapoutroye, dans le val de Villé, puis à Solbach, au Ban de la Roche, à Ueberach et jusqu'à Wingen près de Lembach (1). Wingen seul compte 29 sabotiers. On en trouve dans la plaine, notamment dans le Ried, mais ils y sont plus clairsemés (2) et prennent davantage le caractère d'artisans. Ceux de la montagne sont des cultivateurs, travaillant l'automne à domicile.

Les sabotiers sont, du reste, issus de la mon-

(1) A la campagne, les principales localités de sabotiers du ressort de la chambre de métiers de Colmar sont Lapoutroye, Fréland, Orbey, Muhlbach, Soultzern, Metzeral, Griesbach.

(2) On en compte pourtant un certain nombre à Sundhausen, dans le canton de Markolsheim ; six d'entre eux sont attachés à une corporation.

tagne; ils étaient presque inconnus il y a trois quarts de siècle dans le pays plat, où l'on portait moins de sabots qu'aujourd'hui. On faisait venir des Vosges ceux dont on avait besoin. Les montagnards venaient avec leurs hottes les vendre dans la plaine. Ce déplacement des sabotiers vosgiens explique que beaucoup de professionnels des villages qui longent les Vosges aient des noms français; c'est Villemain à Gertviller, Mariotte à Obernai, etc. (1). Le grand père de D..., sabotier à Goxwiller, exerçait déjà le métier qu'il avait appris d'un certain M..., originaire du Hohwald.

D... travaille dans un petit atelier, attendant à sa maison, avec un ouvrier et un apprenti; c'est un artisan de profession. Son outillage est assez compliqué. Il ne se sert pas que d'un billot, d'un établi, d'une hache et de quelques couteaux, mais il a ses hachettes, ses cuillers à creuser, son paroir, sorte de grande lame incurvée; il a boutoirs et rouanes à polir, rénettes et gouches à décorer. La plupart des sabotiers ont, en effet, une quinzaine d'instruments. Le bois, généralement de hêtre, provient de la forêt de la montagne voisine. D... s'entend avec plusieurs sabotiers pour l'acheter sur place à meilleur compte. Une fois le fût de l'arbre scié en plusieurs tranches, D... fend la rondelle de bois avec la hache, puis la taille

(1) Même constatation à Wissembourg.

grossièrement à la hachette. Il prend alors le paroir pour commencer une première façon grossière à l'extérieur, puis l'amorçoir pour creuser dans la pièce ébauchée deux trous qu'il élargit à l'aide d'une des cuillers à lame tranchante de manière à former l'intérieur du sabot. La pointe reste encore à creuser ; D... l'obtient d'abord avec l'amorçoir, remplacé par une petite, puis par une grande cuiller. Il coupe la pointe avec le paroir ; puis vient le travail de rabotage et de polissage. La rouane est une lame recourbée qui sert à polir le devant à l'intérieur ; le boutoir, une sorte de ciseau qu'il utilise pour le fond du sabot ; on polit à l'extérieur avec le racloir, lame circulaire de métal. D... orne généralement ses sabots de quelques raies ou points, sa femme les brosse et les noue deux à deux, le plus souvent après les avoir peints en noir.

Il faut une heure pour faire une paire de sabots de moyenne dimension, et la dépense est : 20 pfennigs pour le bois + 30 pfennigs de main d'œuvre + 7 pfennigs pour la couleur (1), ficelle et frais divers, au total 60 pfennigs environ.

Une paire de sabots moyens se vend 80 pfennigs aux particuliers, et 70 pfennigs aux marchands en gros. Si le sabotier travaille avec un ouvrier

(1) Il faut un litre de couleur à 50 pf. pour 100 paires. La dépense en couleur ne dépasse donc pas 1/2 pfennig par paire. Le plus souvent, c'est la femme du sabotier qui peint et assemble les sabots.

faisant huit paires par jour, il ne gagne guère plus de 40 pfennigs sur le travail de l'ouvrier, à raison de 5 pfennigs par paire. Le salaire maximum de l'ouvrier est de $0^{\text{M}}30 \times 10 = 3$ marks. Lorsque le patron travaille lui-même, il fait dix paires par jour; pour avoir son gain quotidien, il faut donc ajouter 50 pfennigs de gain au prix de façon des 10 paires payé à l'ouvrier (3 marks) car celui-ci est économisé. Le gain journalier du sabotier ne dépasse donc pas $3^{\text{M}}50$, frais généraux déduits. Dans la montagne, la paire de sabots se vend un peu moins cher qu'en plaine (65 pfennigs) mais le bois revient un peu meilleur marché, les frais de transport étant bien moindres (1).

Le sabotier est souvent obligé de baisser son prix de vente pour trouver des débouchés, ou de donner 13 paires à la douzaine. L'Alsace et le pays de Bade sont les principaux débouchés; la vente a lieu beaucoup par des marchands ambulants. Les commerçants en gros de Strasbourg et les épiciers de village font une grande partie des commandes; le marchand prendrait 20 pfennigs de bénéfice par paire et jusqu'à un tiers du prix de livraison. Les sabotiers ne sont payés que

(1) Le bois revient à 2 mk., en effet, à Wingen; pour une douzaine de sabots le prix du bois est donc inférieur, pour une paire, à 20 pfennigs, prix de la plaine. L'ouvrier est payé 25 pfennigs par paire.

(1) Les sabots de dimensions moyennes sont les sabots de femme; les sabots d'enfant et les sabots d'homme représentent les dimensions extrêmes.

lorsque les commissionnaires le sont eux-mêmes.

Les prix étaient un peu plus bas il y a dix ans, mais le gain était alors de 10 % plus élevé (d'après les sabotiers). A Wingen, notamment, la douzaine de sabots d'adultes se vend 1^m 60 de plus, et celle de sabots d'enfants 1 mark de plus qu'auparavant (1). C'est que, depuis une vingtaine d'années, le bois est plus cher ; il coûtait à Wingen 12 à 13 marks le mètre cube (2) et se vend aujourd'hui 18 à 20 marks le mètre cube.

La concurrence de la fabrique se fait aussi sentir davantage ; et bien que l'outillage du sabotier se soit beaucoup amélioré — ce qui lui permet de travailler plus rapidement — par suite des conditions de vente défavorables, la situation du métier est assez difficile. Wingen, notamment, comptait, il y a vingt ans, 15 à 20 industriels à domicile de plus qu'aujourd'hui. Aussi l'agriculture prend-elle pour le sabotier une plus grande importance qu'autrefois.

Les Chambres de métiers, en réglementant l'apprentissage, contribuent à relever la situation

(1) Une douzaine de sabots de dimension moyenne se vend aujourd'hui 8 mk. très couramment. Vers 1886, dans le Val de Villé, le prix de vente des 50 paires ne dépassait pas 45 francs. (V. Kaerger).

(2) Kaerger donnait en 1885, dans l'ouvrage intitulé « *die Lage der Hausweber un Weilertal* », des prix voisins de 13 mk., 15 à 17 fr. 50 exactement, pour le mètre cube de bois acheté par les sabotiers à cette époque. D'après lui, les sabotiers ne faisaient alors que 5 paires par jour, de sorte que leur production quotidienne aurait doublé.

du métier. Leur intervention est très appréciée du sabotier pur, parce que la majorité de ses confrères sont de petits cultivateurs de montagne qui ne travaillent qu'une partie de l'année, et, selon lui, ils déprécient la marchandise en fournissant des produits imparfaits. Aussi D..., professionnel, voit-il avec satisfaction la chambre de métiers veiller autant que possible à l'observation des réglemens qui permettront peut-être un relèvement des prix, tout en gênant, plus que les autres, ses confrères de la montagne.

Depuis 1901, les apprentis passent les examens de compagnon au siège d'une des chambres de métiers. Le jury est d'ordinaire composé du président de la corporation assisté d'un maître et d'un ouvrier. Tous les sabotiers qui veulent avoir des apprentis sont tenus, sous peine d'une amende de 150 marks, d'avoir le brevet de maîtrise. Depuis 1913, l'obtention du diplôme de compagnon est nécessaire pour passer l'examen. Pour relever les prix de vente, la chambre de métiers a favorisée la fondation de corporations ou « Innungen ». On en compte deux en Alsace; créée l'une à Haguenau en 1910 et l'autre qui compte 20 membres, fondée l'année suivante à Schlestadt. Les membres de chaque corporation ne représentent qu'une minorité (1) dans les deux circonscrip-

(1) La corporation de Schlestadt ne compte qu'un tiers des sabotiers de la région.

tions; ils ne se recrutent qu'en Basse-Alsace. La corporation de Haguenau est arrivée à certains résultats en ce qui concerne l'achat du bois; le commandant par grandes quantités, elle a pu obtenir des rabais appréciables. L'apprentissage est également plus réel depuis sa fondation; mais l'entente qu'elle a essayé d'établir en vue d'élever les prix a complètement échoué (1); depuis lors, beaucoup de sabotiers ne veulent plus entendre parler d'association.

Les corporations ont rendu des services plus réels en employant la publicité pour faire de la vente directe. La corporation de Schlestadt, par exemple, a, par voie de la presse, mis en garde le client contre les défauts de la marchandise des non-professionnels (2).

Dans cette même région on a songé à la fondation d'une coopérative pour trouver des débouchés plus rémunérateurs; mais le sabotier est méfiant, il recule devant le prix de l'action (cent marks)

(1) La corporation avait fixé un prix minimum de 10 mk. pour la douzaine, mais des membres du comité en sont venus à vendre des douzaines de 13 paires. Voir d'ailleurs ce que nous disons plus haut du prix de vente dans la montagne. — « Les corporations, nous dit M. le pasteur Spindler, ne sont pas encore des associations bien établies, il n'y a aucun ordre, aucune régularité dans le paiement des cotisations, si bien que tel ne sait plus s'il est dans la corporation ou non. Tel se considère comme tenu par les dispositions de la corporation, et l'autre non ».

(2) Cf. notamment *Schlettstadter Neueste Nachrichten*, n° du 15 novembre 1913.

devant la responsabilité illimitée, devant la nécessité d'un emprunt initial, qui grèverait le budget de la société.

Le tableau suivant indique la répartition des patrons sabotiers dans la Basse-Alsace (1).

Arrondissement de Haguenau.....	56
Dont : à Ueberach.. ..	11
Soufflenheim ...	7
Weilerthal	6, etc.
Arrondissement de Strasbourg (2).....	13
Arrondissement de Schlestadt	63
Dont : à Fouchy	7
Lalaye.....	7
Orbey	5
Sundhausen	8, etc.
Arrondissement de Saverne	37
Dont : à Eckartswiller...	5
Arrondissement de Molsheim (3)	51
Arrondissement d'Erstein	19

(1) Ce tableau nous a été fourni par M. Denny, président de la corporation de la région de Schlestadt. Certains changements sont survenus depuis l'établissement de ce tableau.

(2) Dont 10 ruraux et 3 urbains.

(3) La statistique ne signale que 3 sabotiers à Solbach, qui en compterait davantage, d'après M. Wolff, ancien instituteur à Solbach.

Arrondissement de Wissembourg	74
Dont : à Gœrsdorf	5
Mothern.....	5
Wingen.....	25, etc.

Il n'a pas été dressé de statistique d'ensemble pour l'autre département. Les sabotiers sont pourtant assez nombreux en Haute-Alsace ; on en compte 31 dans la vallée de Thann, 20 à 25 dans le Sundgau, 72 (dont 60 ruraux) dans la circonscription de Colmar (1).

La plupart des sabotiers sont en même temps de petits cultivateurs (2). Chez les artisans de profession, ce sont souvent les parents qui s'occupent de la culture. C'est le cas chez D..., à Goxwiller ; ses biens ont été acquis avec l'épargne des parents (3). Dans le même village, le frère de D..., sabotier également en automne et dans la mauvaise saison, cultive lui-même. Il en est de même des artisans de Wingen, qui ont chacun une ou plusieurs vaches. Si l'artisan-cultivateur est généralement plus économe que le profession-

(1) D'après les Chambres des artisans de Mulhouse et de Colmar.

(2) Les sabotiers de Solbach ont chacun leur communal ; l'éco-buage périodique est pratiquée dans cette commune, comme dans la région du tissage de montagne.

(3) Le père de D.... a quatre vaches, des vignes et des cerisiers à kirsch et six ruches d'abeilles. Le grand père de D.... n'avait pour vivre que son métier, mais l'épargne lui a permis, ainsi qu'au père, l'acquisition d'une ou deux vaches et de plusieurs champs. D.... prévoit déjà le moment où il laissera son métier à son fils, encore tout jeune, pour se mettre à diriger la ferme.

nel, cela tient en partie à ce que les plus prévoyants ont placé leurs épargnes en biens-fonds : l'esprit d'économie est très répandu, par exemple, chez les sabotiers de Wingen qui tous sont de petits agriculteurs.

La fabrication, là où elle n'exclut pas la culture, retient au village les fils des paysans (1).

Dans ce même village de Wingen, une tentative intéressante vient d'être faite pour introduire l'industrie du jouet. Le pasteur, voyant que les jeunes gens restaient inoccupés en hiver, résolut de leur donner un travail qui développerait à la fois leur sens artistique et leur habileté. C'est dans ce but qu'il créa son école de découpage du bois. Il groupa, deux fois par semaine, au presbytère protestant un certain nombre de jeunes gens, qui se mettaient avec ardeur au travail. Les jouets étaient exécutés avec d'autant plus d'adresse qu'une grande partie des exécutants étaient déjà familiers avec le façonnage des sabots. L'occasion s'étant présentée à plusieurs reprises de vendre ces produits à des amis, M. Spindler eut l'idée de créer par ce travail un revenu supplémentaire aux familles du village « pour lesquelles, dit-il, l'existence est rude, surtout en hiver ». A l'exposition

(1) Dans les familles de sabotiers de Wingen, les jeunes filles vont autant en condition que dans les autres familles. Les garçons qui émigrent vont surtout travailler à Reichshoffen, à la construction des wagons ; beaucoup passent la frontière.

agricole de Strasbourg de juin 1913 et à la petite exposition d'art industriel de Strasbourg de décembre dernier, les jouets fabriqués par les paysans de Wingen eurent assez de succès. Un jeune lithographe, le maître d'école, font les dessins ou les peintures les plus fines avec M. et M^{me} Spindler ; les enfants font les plus grossières (1). « Dans une année, dit le pasteur Spindler, on verra si le travail peut s'étendre de manière à devenir une véritable petite industrie ». Plusieurs villages des Basses-Vosges, dont la forêt est la principale ressource, pourraient bénéficier de cette extension.

Le travail des bardeaux repose, comme le précédent, sur la forêt, mais il est plus facile. Il se fait dans la montagne, notamment dans le Val-de-Villé (à Urbeis, Fouchy, Lalaye et Breitenau), puis à Rosheim, Boersch, Lembach, etc.

Les outils nécessaires sont la scie, le couteau à

(1) On trouvait à l'exposition de la Société d'art industriel de Strasbourg, organisée avant Noël « des chambres de paysans, des paysages, des images de contes de fées, des boîtes à ouvrages et à photographies, des moissonneurs, une bergerie, une gardeuse d'oies et son troupeau... » (*Strasburger Post*). Nous y avons vu, par la vitrine, des alsaciens et alsaciennes, des pantins et des écoliers consciencieusement exécutés. Le pasteur et ses jeunes ouvriers n'avaient d'abord d'autre but que de fabriquer des cadeaux de Noël pour des frères ou des parents. La présence à Wingen, pour raison de santé, du lithographe, qui avait travaillé à l'imprimerie artistique de Carlsruhe, permit de faire des peintures plus difficiles.

On retrouve le travail du bois à Scheibenhard, dans le Bienwald (pays de Wissembourg) ; C. Ardouin Dumazet, *les Provinces perdues*, Basse-Alsace.

bardeaux et le billot. Pour fabriquer le bardeau, on scie le bois de la longueur que doit avoir le bardeau ; on le fend, d'abord avec la hache, et ensuite avec le couteau, en minces lamelles. Les bardeaux sont vendus, soit directement au consommateur, soit à des commissionnaires de Molsheim, Rosheim, Châtenois, etc. Les marchands les achètent le plus souvent au domicile même du fabricant, pour les expédier à Mulhouse, Colmar, etc., où ils seront vendus au détail. Le faiseur de bardeaux va aussi avec sa voiture dans les villages voisins pour vendre ses produits aux particuliers.

Avec un mètre cube de bois, on peut travailler pendant une semaine, et faire environ 20.000 bardeaux ; à raison de 3.000 par jour, à 3 marks le mille, un mètre cube de bois donne pour

$$3^m \times 3 \times 6 = 54 \text{ marks de bardeaux.}$$

Le bois valant en moyenne 30 marks le mètre cube (1), il reste 24 marks de bénéfice en 6 jours, ou 4 marks par jour. Cette fabrication est, au demeurant, un métier qui nourrit son homme.

L'emploi courant des tuiles dites d'Altkirch qui s'emboîtent les unes dans les autres rend les bardeaux superflus, aussi le nombre des faiseurs de

(1) On peut déjà trouver du bois à 20 mk. le mètre cube ; souvent à Rosheim, le faiseur de bardeaux achète son bois en bûches, à raison de 8 à 10 mk. le stère. Il transporte ensuite lui-même le bois à son domicile, car il a cheval et voiture.

bardeaux a-t-il beaucoup diminué. Mais contrairement à ce qu'on pourrait croire, les prix ont augmenté par suite de la hausse du bois et de la cherté croissante de la vie, qui élève le prix de la main d'œuvre (1).

Les fabricants d'échelles ou de rateaux sont peu nombreux en Alsace ; on les trouve notamment à Geiswasser, Nambenheim, Sundhofen, Hirtzfelden, Roggenhausen, dans le Haut-Rhin ; à Allenwiller, près de Wasselonne, et dans l'Eichelthal, sur la route d'Obermodern à Sarreguemines, en Basse-Alsace. Quelques-uns travaillent toute l'année au rateau, mais la plupart seulement l'hiver. Les exemples des deux frères Sch....., de Sundhofen, feront mieux saisir la situation du faiseur de rateaux.

J. Sch... fabrique des pelles, des rateaux et des fourches durant toute l'année ; il a en outre un petit train de culture, trois chèvres, une génisse qu'il élève et un porc qu'il engraisse. Il utilise pour ses rateaux 600 jeunes noisetiers dans l'année ; il va les chercher dans la forêt de Jebsheim avec un voiturier. La fabrication du rateau est assez facile : il s'agit, pour faire le manche, de couper la longueur voulue, d'enlever les branches, puis de raboter, travail qui se fait à

(1) Un certain nombre de fabricants de bardeaux, en effet, ont chacun leur ouvrier.

l'aide d'un étau primitif en bois. Le fils de Sch..., qui apprend le métier, fait les dents du rateau ; il se sert pour cela d'un billot planté d'un tube à bords tranchants dans lequel il enfonce le bois ; il obtient un petit bâton rond qu'il faut couper et pointer. Il ne reste plus qu'à monter les dents et à enfoncer le manche dans la tête du rateau.

Le travail est rémunérateur. Chaque pièce émondée revient à Sch... de 17 à 18 pfennigs, rentrée à la maison. La dépense totale par rateau est de 50 pfennigs ; le prix de vente en moyenne de 1 m. 20, ce qui fait un gain de près de 1 franc par rateau. Sch... fait 500 rateaux au moins par an. En défalquant les frais généraux, cette fabrication lui rapporte près de 400 marks par an. Son gain serait encore plus grand s'il avait plus de commandes, puisqu'il peut faire 5 à 6 rateaux par jour.

Sch... fabrique aussi des manches de fourches. Il va chercher le frêne nécessaire dans la forêt voisine ; l'abattage, l'ébranchage et le voiturage des troncs demandent six jours. Ils sont déposés sur la place du village au bord de l'eau. Sch... scie et fend sur place les quantités qu'il lui faut pour plusieurs jours. La fabrication du manche de fourche se fait d'abord à l'aide de la hache à tailler le bois, puis au couteau qui donne la rondeur voulue, puis au rabot, qui égalise et polit. On passe ensuite les manches au four ; une fois chauds, on les met sur un cadre muni d'un rouleau, qui sert à courber leurs extrémités. Il ne reste plus qu'à faire

les dents de la fourche. Sch... fabrique ainsi 250 fourches environ par an. Il vend la fourche seulement 1 mark en moyenne, bien qu'il lui faille un tiers de temps de plus que pour un rateau. Le bois nécessaire pour une fourche lui revient à 0^m 64. Il gagne donc par fourche 1 mark moins 0^m 64 ou 36 pfennigs et comme il peut faire 4 fourches par jour, son gain journalier est de $0^m 36 \times 4 = 1^m 44$, pour la fabrication des fourches. La fabrication des rateaux, qui peut rapporter 5 marks par jour, est donc beaucoup plus avantageuse.

Eugène Sch... frère du précédent, est un petit cultivateur, ne travaillant le rateau que l'hiver. Son exploitation agricole est plus importante que celle de J. Sch... qui va aider son frère en été à battre le blé, Eugène Sch... gagne 200 marks par an à la fabrication des rateaux.

Selon la Chambre des artisans de Strasbourg, on compterait environ 35 faiseurs de rateaux dans toute l'Alsace-Lorraine ; mais dans ce chiffre ne sont compris que les professionnels.

Un cours de travail du bois a été institué à l'école d'hiver de Bouxwiller, dans le but d'apprendre aux paysans à faire des rateaux, des échelles et des manches pour leurs outils (1).

La vannerie est essentiellement un travail manuel, n'exigeant pour ainsi dire aucun outil, et

(1) Cf. plus loin.

fort propre à fournir au paysan un revenu accessoire.

Les vanniers sont éparpillés un peu dans toute l'Alsace. La commune d'Andolsheim compte trois familles d'artisans semblables. X., l'un d'entre eux, fait venir ses osiers de France, parce qu'ils sont plus fins que ceux cultivés en Alsace. Il fait, à ce titre, 1.000 francs de dépenses par an. Son chiffre d'affaires est de plus du double de cette somme. Lorsqu'il travaille pour des marchands, son gain ne dépasse guère la moitié du prix de vente ; il est d'un quart plus élevé lorsqu'il traite directement avec des particuliers.

La fabrication des petits paniers est la plus avantageuse. X. peut faire par jour 2 paniers et demi à 2^m 40 la pièce. Il lui faut pour chacun d'eux, 0^m 60 d'osiers (avec 1 livre 1/2 à 2 livres à 35 pfennigs la livre) ; il gagne ainsi 1^m 80 par panier et 4 marks par jour. Des paniers ronds d'une demi-livre lui sont payés 35 sous par le marchand ; il lui faut trois heures au moins pour faire l'un d'entre eux, et à raison de trois par jour, il gagne ainsi 3^m 60 au moins.

La fabrication des malles, qui nécessite 15 livres d'osier à 0^m 30 la livre, est moins rémunératrice ; X... met trois jours à en faire une, qu'il vend de onze à douze marks au marchand (1). Il gagne, de

(1) Le prix ci-dessus est fait en l'absence de commande préalable.

Le prix moyen des malles est de 14 marks sur commandes de mar-

cette manière, 7^m 50 en trois jours ou 2^m 50 par jour.

X... s'arrête en été pour rentrer sa moisson. Les affaires allaient mieux autrefois, il n'a plus les deux ouvriers qu'il avait alors.

Quant à Y... il travaille toute l'année, aidé, durant la mauvaise saison, par son fils qui, le reste du temps, s'occupe à la culture. Y... fait venir une partie de ses osiers de France ; les autres viennent de son propre champ et quelquefois d'Allemagne. Il achète pour 800 francs d'osier chaque année et fait, par jour, trois petits paniers à 2 marks la pièce ou un panier à bois à 6 marks. Son bénéfice serait de la moitié du prix de vente.

La statistique de la chambre des artisans mentionne 92 vanniers en Alsace-Lorraine. Ne figurent pas dans ce chiffre, les ambulants qui confectionnent des paniers sur la lisière des forêts pour les vendre ensuite dans les villages voisins. Les artisans se plaignent précisément de la concurrence que leur fait le métier ambulant, dont ils ont demandé la suppression (1). Le métier souffre également du travail des prisons et de celui de l'établissement d'aveugles d'Illzach.

chands ou d'établissements, et de 16 marks sur commandes de particuliers. Quant aux paniers à 2 mk. 50, ils sont vendus sur commande 2 mk. 80 à des maisons de commerce et 3 mk. à des particuliers. La différence entre le prix demandé par le commerçant et celui fait au particulier, est donc sensible.

(1) Cf. *Heimat* 1912, cahier 7, (Strasbourg) ; l'auteur traite des moyens de relever le métier de vannier.

Les horlogers à domicile se trouvent surtout à Pfetterhausen et Niedersept, vers la frontière du Jura. L'horlogerie occupe 60 à 80 personnes, qui travaillent notamment pour la maison Bouquet-Bussert de Huningue et la maison Heinis. Ces petits industriels ne font que des pièces détachées de montres. Leur travail est assez délicat, il leur rapporte de cinq à six marks par jour et dure de dix à douze heures. La plupart n'ont guère de culture ; cependant la présence de communaux permet à beaucoup d'entre eux d'élever une vache (1).

La poterie rurale enfin, très vieille industrie alsacienne, est également un travail surtout masculin. Les potiers sont considérés, en Alsace, comme des artisans (2). Ils se trouvent dans trois centres principaux : Soufflenheim, Diemeringen, Ober-Betschdorf.

Soufflenheim, sur la lisière de la forêt de Hague-nau, est, de tous, le plus important. Il s'élève sur un sous-sol de sable et de cailloux apportés par

(1) L'industrie de l'horlogerie est beaucoup plus développée dans la Forêt-Noire où elle occupe, dans sa partie badoise, environ 6.000 personnes, dont 1/3 environ étaient occupés à domicile, lorsque M. Hermann Loth fit son enquête dans cette contrée (*Schriften des Vereins für Sozial Politik*, T. 84, 1899). Mais, d'après l'auteur, le travail en fabrique gagnerait sans cesse du terrain dans la Forêt-Noire.

(2) L'apprentissage offre, en effet, une certaine difficulté et la branche était un métier au Moyen-Age. Voir plus bas.

les éboulis des Vosges. Jamais il ne se serait développé, vraisemblablement, si un affleurement diluvial (1) ne permettait l'extraction d'argiles fournissant à plusieurs tuileries et aux fabriques de poteries la matière première nécessaire.

Outre la grande fabrique créée vers 1901, 32 petites entreprises y ont pour objet la fabrication de poteries communes, en terre réfractaire, extraite dans les environs. Le potier travaille, en général, avec deux ouvriers, dont l'un est, d'ordinaire, son fils. La fabrication est entièrement manuelle. L'ouvrier roule la terre avec les mains, puis la passe par la machine à écraser, comprenant deux rouleaux tournant en sens inverse. Vient ensuite le travail sur le tour, que l'ouvrier meut avec les pieds.

Les pièces façonnées sur le tour sont plongées dans la couleur, puis émaillées. On les place, ensuite, dans un four, de 1 m. 30 environ de hauteur et de 6 à 8 mètres de longueur, chauffé généralement au bois (2). Le potier fait environ 20 fournées de 2.000 à 3.000 pièces chacune par an.

Le revenu annuel de chaque petite entreprise est, en moyenne, de 900 marks, à raison de 45

(1) Consulter sur ce point l'Atlas géologique d'Allemagne de Lepsius (Carte de la Basse-Alsace) ; v. aussi *das Reichsland Elsass Lothringens*, T. I., Strasbourg 1899-1903.

(2) Le moment de la cuisson décide du sort de la fabrication ; aussi demande-t-il une surveillance de tous les instants.

marks par fournée. L'article le plus courant, le pot-casserole en terre réfractaire, se vend en gros 20 à 30 pfennigs et en détail 50 pfennigs, dans la dimension moyenne (3 litres 1/2). La terrine de 30 cm. de diamètre est aussi très demandée. Les produits sont achetés surtout par des magasins de porcelaine d'Alsace et par des marchands ambulants, dont beaucoup résident à Soufflenheim même (1). Le pays de Bade prend une petite partie de la fabrication.

L'augmentation du prix du bois, les droits de douane, la concurrence de la vaisselle émaillée et, depuis 1902, celle de l'aluminium entravent le développement de cette petite industrie. La cherté des tarifs de transport et la concurrence des petites entreprises allemandes, notamment celle de Bunzlau dans le Schleswig, qui fabriquent également l'article de Soufflenheim, rendent difficile la recherche de débouchés au-delà du Rhin (2). Tous ces

(1) V. sur ce point Geissenberger, *das Hausiergerverbe in Elsass-Lothringen*. Plusieurs de ces ambulants ont cheval et voiture ; ils parcourent les villages d'Alsace-Lorraine où ils vendent les produits des potiers meilleur marché que les boutiquiers ; ils font, pour cette raison, du tort à la fabrication en grand. Mais, ni les potiers de Soufflenheim, ni les consommateurs, n'ont à se plaindre de l'intervention de l'ambulant. Autrefois les potiers faisaient eux-mêmes ce commerce ambulant.

(2) M. Herborth, professeur à l'école d'art industriel de Strasbourg, s'est efforcé néanmoins d'ouvrir, de l'autre côté du Rhin, des débouchés à la fabrication alsacienne. La grande fabrique de pots à fleurs fait aussi de la concurrence aux petits potiers, malgré les conditions stipulées lors de la concession des glaciers qu'elle exploite.

faits expliquent qu'un grand nombre de potiers du bourg aient dû abandonner leur métier après la guerre ; 59 en 1870, ils ne représentent plus aujourd'hui que la moitié de ce chiffre.

Sans l'agriculture, ces artisans ne pourraient pas vivre. Ils cultivent, la plupart, un hectare de terres, beaucoup profitent de communaux de 60 à 70 ares.

Leurs ouvriers, au nombre d'une cinquantaine dans le village, gagnent de 2 m. 80 à 3 marks. Ouvriers tourneurs ou journaliers élèvent chacun 1 ou 2 chèvres ; ils ont quelques champs, dont la surface ne dépasse pas une vingtaine d'ares, lorsqu'ils ne jouissent pas de communaux. Leurs femmes tricotent des filets de cheveux ; les fils vont souvent travailler dans les tuileries du bourg, ou se font scieurs de long, car ils ne reprennent pas aussi volontiers qu'autrefois le travail de leurs pères. Les filles vont travailler dans les fabriques de cigares de l'endroit.

L'émigration existe chez les patrons comme chez les ouvriers. Les jeunes, en effet, émigrent souvent à Hayange, en Lorraine, où ils trouvent dans les forges un gain rémunérateur. Cette émigration n'est pas toujours définitive, puisque beaucoup d'entre eux conservent leur domicile à Soufflenheim.

Il est difficile de savoir l'influence exercée par les petites poteries sur le développement de la population, par suite de la présence de la grande

fabrique de pots à fleurs, qui occupe une centaine d'ouvriers. La population a passé de 3.076 habitants en 1900 à 3.261 en 1905, pour retomber à 3.160 en 1910 (1).

Les onze poteries de Diemeringen ressemblent assez, à certains égards, à celles de Soufflenheim, car les produits fabriqués sont de même nature (2). Mais elles ont davantage le caractère d'entreprises accessoires; le potier de Diemeringen est un vrai cultivateur, qui a de un à quatre hectares de terre et élève de 2 à 4 têtes de gros bétail (3).

Les douze fabricants de grès de Betschdorf (4) sont, au contraire, de véritables petits industriels, usant de fours électriques et faisant appel à une main d'œuvre étrangère à la famille. La plupart d'entre eux sont presque entièrement occupés à leur fabrication, qui leur rapporte annuellement 2 à 3.000 marks en moyenne. Chacun trouve, en outre, dans la culture du houblon, planté sur 30 à

(1) D'après M. Ball, instituteur principal et greffier de la commune, cette diminution ne serait qu'apparente, car, à l'inverse de ce qui s'était passé en 1905, les absents n'auraient pas été comptés dans le recensement de 1910.

(2) Ils se vendent un peu moins cher; on ne fait pas à Diemeringen des produits à cachet artistique comme on en fait à Soufflenheim.

(3) Diemeringen est situé vers la frontière lorraine; 4 artisans s'y livrent principalement à la poterie; ils ont deux vaches et cultivent un hectare de terre, que soignent des cultivateurs de métier, 4 autres potiers ne se livrent qu'entre temps à la fabrication. Trois petits fabricants font, depuis 10 ans environ, le commerce de pots à fleurs et travaillent à la machine. (D'après M. le Dr Gross).

(4) Le village est situé sur la lisière nord de la forêt de Haguenau.

40 ares en moyenne, un appoint qui n'est pas négligeable. Ils n'ont d'ordinaire aucun bétail (1).

Leur nombre a beaucoup diminué par suite de l'élévation des barrières douanières, en France, après la guerre. Se voyant privés de leurs principaux débouchés, beaucoup émigrèrent de 1875 à 1885 (2), notamment en France, où ils entrèrent dans des verreries, des cristalleries, des fabriques de porcelaines, lorsqu'ils ne continuèrent pas — comme à Amance et à Embermenil — leur ancien métier. L'émigration est bien moins importante aujourd'hui, parce que les familles de potiers qui restent au village sont les plus stables et que la crise industrielle s'est atténuée (3).

(1) Un fabricant seulement possède 2 vaches ; trois ont un hectare au moins de houblon et gagnent à cette culture presque autant qu'à leur métier principal. Ce sont des ouvriers ou des cultivateurs, payés à forfait, qui s'occupent des soins à donner au houblon.

Quant au nombre des ouvriers tourneurs, ou journaliers des fabricants de grès, il est peu considérable ; en comptant les fils des potiers qui aident leurs parents, on arrive tout au plus à une dizaine d'ouvriers. Les domestiques — chaque potier en possède un — ne sont pas compris dans ce chiffre.

(2) Le nombre des potiers est passé de 45 vers 1865 à 16 en 1880 ; on a vu plus haut qu'ils n'étaient pas plus de 12 au moment de notre enquête.

(3) Les quelques potiers qui avaient un certain train de culture n'ont pas émigré. Si les familles des potiers de Betschdorf et de Soufflenheim sont unies, conservatrices, si l'autorité du père et l'esprit religieux y sont solides, c'est sans doute en partie grâce au travail qui s'effectue en commun par des procédés traditionnels. A Betschdorf, en particulier, les femmes ou les filles des potiers aident à la fabrication comme les fils, elles peignent les grès ou font les anses et aident à défourner.

Lorsque les familles des petits fabricants de grès représentaient

La plus mauvaise période se place, en effet, vers 1900, pour la poterie. L'année dernière fut assez bonne à Soufflenheim et à Betschdorf. Les petits fabricants de grès ont su, mieux que les potiers proprement dits, lutter contre les circonstances défavorables. Voyant, depuis une quinzaine d'années, leurs bénéfices diminuer, ils ont augmenté leur fabrication, agrandissant leurs fours et multipliant leurs fournées, suppléant enfin, le plus possible, par l'électricité ou le moteur à la benzine, au manque d'ouvriers (1).

Ces faits empêchent de désespérer complètement de l'avenir de la petite poterie rurale en Alsace.

Nous avons réservé pour la seconde partie de notre étude le tissage à domicile qui est d'ailleurs plutôt une industrie mixte (2). Il nous a paru que

dans le village une portion de la population plus forte qu'aujourd'hui, elles étaient plus nombreuses que les familles de cultivateurs ; avant 1870, 9 potiers avaient à eux seuls 70 enfants, d'après M. Appril, instituteur à Betschdorf.

(1) Les bénéfices des potiers de Betschdorf ont diminué non seulement par suite de la fermeture du marché français, mais à cause de l'élévation, de près 100 %, du prix du bois (Cf. *Strassbg Post* 17 septembre 1892) et de la concurrence des produits en verre ou en fer qui, peu à peu, ont remplacé en partie le grès dans la consommation. La fabrique de tuyaux de la maison Uttschneider, Yaunez et Cie, s'est mise enfin, et malgré ses promesses, à fabriquer des vases de dimensions moyennes, comme en fabriquent certains potiers du village. En France, les droits de douane sont de 4 francs par 100 kilogrammes pour la poterie de Betschdorf (article ordinaire) et de 1 fr. 50 les 100 kilogrammes pour la poterie réfractaire de Soufflenheim.

(2) Une autre petite industrie mixte, de beaucoup moindre impor-

l'importance des répercussions sociales de cette industrie, son long et brillant passé, sa valeur présente pour le paysan vosgien, lui assignaient une place à part (1).

tance, est celle de la confection à domicile qui occupe 24 ménages paysans à Rümersheim. Ces travailleurs à domicile reçoivent des commandes de maisons de confection de Mulhouse ; ils font des pièces d'habits ou de la lingerie. On en trouve quelques-uns également dans les villages voisins de Rümersheim (d'après la Chambre des artisans de Colmar et les Inspecteurs de l'industrie).

(1) La batellerie et le commerce ambulant pourraient être considérés à certains égards, comme de petites industries paysannes. On compte en Alsace-Lorraine une population de 2.700 à 3.000 bateliers (en comprenant dans ce chiffre les membres de leurs familles) ; mais la navigation, ne s'interrompant, d'ordinaire, qu'en hiver, ne leur permet pas de cultiver eux-mêmes la terre ; néanmoins, un assez grand nombre ont des champs — notamment à Eckbolsheim (Basse-Alsace) — que cultivent des parents ou des amis ou qui, plus rarement, sont loués. (Cf. sur les bateliers alsaciens, Weil, *die Lage des Kanalschiffes in Elsass-Lothringen*, 1905, Strasbourg).

D'après M. Geissenberger (*Die Hausiergewerbe in Elsass Lothringen*) près de 8.000 commerçants ambulants étaient comptés en 1897, en Alsace seulement ; la grande majorité d'entre eux sont des indigènes. Le commerce ambulant est, en effet, assez développé en Alsace ; M. Geissenberger attribue le fait à l'importance de la vie rurale (qui a d'ailleurs diminué depuis le moment où il écrivit son étude) et à celle du commerce du bétail, de plus à l'ancien système d'impôts qui favorisait les ambulants. Il n'y a pas en Alsace de villages de commerçants ambulants ; plus de la moitié des villages alsaciens en comptaient, chacun, quelques-uns, au moment où M. Geissenberger fit son enquête. Ils vendent, d'ordinaire des produits qu'ils n'ont pas fabriqué eux-mêmes. Beaucoup sont des femmes d'ouvriers qui veulent compléter leurs revenus par ce métier ; un certain nombre d'industriels à domicile emploient leur morte saison, on l'a vu, à faire du commerce ambulant. C'est, d'une manière générale, un moyen d'écoulement des produits de la petite industrie rurale. Mais le nombre des ambulants a dû diminuer depuis la loi de 1897, faite pour protéger le petit commerce.

CHAPITRE IV

Industries féminines

Les chaussons, les filets de cheveux, les chapeaux et la dentelle occupent à domicile presque exclusivement des femmes ou des enfants.

Le tricotage des filets est, de tous ces travaux féminins, celui qui retient le plus grand nombre de mains. C'est essentiellement une fabrication alsacienne, car si on la retrouve dans quelques rares pays, l'Alsace est la seule région, dans l'Empire, à s'y livrer. Cette industrie est répandue principalement le long du Rhin, dans les cantons de Markolsheim, Schlestadt, Bischwiller, Seltz et Lauterbourg; on tresse aussi les filets dans le canton de Benfeld (notamment à Kertzfeld) et dans le vignoble, à Scherwiller, Dambach, Itterswiller, etc. Quelques villages de l'arrondissement de Saverne et de la Haute-Alsace, comme Artzenheim, Rüstenhart, Oberhergeim, Niederhergeim, Dessenheim, etc., dans la *Haut*, s'y livrent également. L'industrie déborde jusqu'en Lorraine, autour de Phalsbourg, à Dannelbourg, Lützelbourg, etc. Les principaux centres sont Hilsenheim, Schirrhein, Drusenheim, Soufflen-

heim, Beinheim, Eberbach, Trimbach (1). La nature du sol explique, en partie, la présence de l'industrie à domicile dans ces régions. Il est, dans la plupart des communes où l'on tricote le filet, généralement sablonneux ou graveleux, et par conséquent peu productif (2).

Le pays situé à l'ouest de Strasbourg, appelé *Kochersberg*, ne connaît pas l'industrie des filets, parce que ses assises de loess ont permis un grand développement agricole. Mais on peut se demander pourquoi le travail des filets n'est pas plus répandu dans la montagne ; car si plusieurs villages de l'arrondissement de Saverne y sont occupés, il n'a jamais pris une grande importance ici où la plupart des mains disponibles tressent des chapeaux de paille ; plus au sud, le tissage à bras et les fabriques rendent ce travail inutile. A l'extrême nord, dans les cantons montagneux de Soultz,

(1) Outre ces localités, on travaille aux filets en Basse-Alsace, notamment à Boesenbiesen, Bindernheim, Schwobsheim, Artolsheim, Stotzheim, Bischheim, Wanzenau, Gamsheim, Herlisheim, Offendort, Kilstett, Kertzfeld (arrondissement d'Erstein), Wittisheim, Wittersheim, Sundhausen, Ohnenheim, Richtolsheim, Diebolsheim, Muttersholz, Röschoog, Oberseebach, Roppenheim, Leutenheim, Oberlauterbach, Auenheim, Dahhunten, Aschbach, Oberrödern, Niederrödern, Stundwiller, Bühl, Weyersheim, Sesenheim, Kessel-dorf, etc.

(2) Ces villages étaient d'autant plus pauvres que les travaux de régularisation du Rhin n'étaient pas terminés lorsque l'industrie des filets-soie s'est répandue dans les campagnes voisines du fleuve. L'assèchement des terres qui résulta de ces travaux fut très favorable à la culture.

Woerth et Niederbronn, les tricoteuses de filets se font également rares, tandis qu'elles sont très nombreuses du côté du Rhin, vers Seltz, dans le même arrondissement de Wissembourg. C'est qu'en effet, les cantons de Soultz et de Woerth ont un terroir fertile ; les mines de pétrole et d'asphalte y sont nombreuses. Autour de Niederbronn, la présence de forges, de fonderies de fer, d'ateliers de construction de machines, de carrières, rendent ce travail superflu. Ajoutons qu'avant la guerre, dans ce canton, précisément lors du développement de l'industrie des filets de soie dans les régions voisines, les mines de fer et les hauts-fourneaux prospéraient. Dans les environs de Soultz, on extrayait du fer et du charbon (1). Les villages qui bordent le Rhin n'avaient, au contraire, que des ressources agricoles fort médiocres : dans toutes ces communes, l'industrie des filets-soie fut d'un très grand secours. De sorte que, lorsque des entrepreneurs substituèrent le filet de cheveux à la résille, ils n'eurent qu'à utiliser les ouvrières des régions déjà occupées à un travail semblable.

Ce travail à domicile a un caractère purement accessoire, qui explique qu'il soit particulièrement répandu dans l'arrondissement de Wissembourg, celui, de tous les arrondissements alsaciens, où la petite exploitation de deux à cinq hectares est le mieux représentée. Dans cet arrondissement, à

(1) V. Baquol, *l'Alsace*. Strasbourg, 1851.

Eberbach, Stoundwiller et Trimbach, une forte proportion de familles de tricoteuses élève chacune six têtes de bétail ; dans ces villages, la plupart des familles sont occupées aux filets. Cependant le canton de Bichwiller, où le tricotage des filets tient également une place importante, a une population en grande partie industrielle, et ce sont des ménages d'ouvriers que ce travail aide à vivre. Schirrhein, par exemple, centre actif de cette industrie, est surtout composé de bûcherons et d'ouvriers. Drusenheim est surtout ouvrier (1). Mais ici encore, les habitants sont à demi paysans, ils ont leurs champs et engraisent des oies (2).

Les filets fabriqués sont destinés à retenir les coiffures des dames, les filets-front couvrant toute la chevelure, les filets chignons étant plus petits et le plus souvent en soie. Les filets front sont d'ordinaire faits en cheveux ; leurs dimensions varient beaucoup, du numéro 18/20 au numéro 58/60. Les cheveux nécessaires viennent de Chine à l'état brut ; ils sont soumis à une préparation spéciale, tant en France que dans les environs de Strasbourg : ils sont lavés, amincis, à l'eau oxygé-

(1) A Drusenheim, les ouvriers vont travailler, soit à la filature voisine, soit à Soufflenheim à la fabrique de pots à fleurs.

(2) Dans les villages plus riches, le tricotage n'est guère pratiqué ; ainsi à Stoundwiller, village voisin d'Eberbach, mais où la richesse est plus grande par suite de la culture du houblon, le filet ne se tricote que dans 1/3 des ménages à peine, tandis que dans les autres villages cités plus haut, la plupart des familles y sont occupées.

née, puis teints. Les fils en crin de cheval fendu remplacent souvent les cheveux naturels. Les commerçants de Strasbourg ou de Sélestadt (1) les envoient, les uns et les autres, à des dépositaires de village, qui leur rapportent ensuite les filets achevés.

Le travail du filet ne demande aucun atelier spécial ; comme instrument, un clou, un petit bâton de bois, qui servira de moule, et une petite fourchette ou navette suffisent.

Il faut d'abord nouer les cheveux et couper les bouts qui dépassent. Un certain nombre de cheveux sont ainsi noués l'un au bout de l'autre et chargés sur la navette — travail que font souvent les hommes (2) ou les enfants. Alors, l'ouvrière prend un crin de cheval formant boucle, elle y noue un double fil de cheveu, puis le passe sur le moule. Elle forme une maille après avoir passé le fil entre l'index et le doigt du milieu, autour de la main, puis dans la boucle de crin et après avoir lâché successivement les fils des doigts et de la main. Elle fait de même pour les autres mailles. Les petits numéros ont peu de mailles. Pour le numéro 10, on fait ainsi 10 mailles ; après cela, on retire le moule et on fait un second tour de 10 mailles. L'ouvrière se met alors à augmenter, ce qu'elle fait en piquant deux fois dans la même

(1) Il s'en trouve quelques-uns aussi à Phalsbourg, Bischwiller, Colmar, etc.

(2) Surtout autrefois ; les hommes faisaient même, il y a quelques années, des filets entiers ; voir plus loin.

maille ; elle a donc une maille de plus dans le troisième tour ; elle fait de même pendant quatre tours, ce qui donne 14 mailles au sixième tour. Les mailles augmentées donnent la largeur du filet. Suivent neuf tours sans augmentation. L'ouvrière diminue ensuite en quatre tours successifs, en prenant, pour une diminution, deux mailles à la fois ; c'est l'opération inverse de l'augmentation. L'ouvrière est donc revenue à ses dix mailles, et, pour finir, elle fait un second tour de dix mailles.

La relative simplicité du travail explique que l'apprentissage ne soit pas bien long ; en une semaine, une personne un peu adroite, peut posséder l'habileté nécessaire.

Une ouvrière peut faire par jour une douzaine du n° 32/34, pour laquelle elle reçoit, depuis le 15 novembre 1913, 60 pfennigs seulement, en déduisant les 10 à 12 pfennigs que prend la dépositaire (1). Les prix de façon étant proportionnels aux dimensions du filet, le gain journalier de l'ouvrière ne s'élève guère, en général, au-dessus de cette somme. Les « Patentnetze », de forme ronde, et assez à la mode actuellement, sont payés un peu plus. La dépositaire prélevait l'année dernière 10

(1) Les filets-chignon sont naturellement moins payés que les filets-front ; du 6/26 au 16/44, les salaires varient de 0 mk. 28 à 1 mk. 10 la douzaine, commission de la dépositaire comprise. Pour les filets-front, ils varient de 40 pfennigs pour le 22/24, à 1 mk. 70 pour le 48/50, commission incluse. Les salaires, pour le filet artificiel, sont de 40 % inférieurs à ceux pour le filet naturel.

à 20 centimes par douzaine de filets-fronts et 10 centimes seulement pour les filets chignons ; on lui abandonne 10 % des cheveux pour les déchets et elle est responsable de la perte qui dépasserait ce taux.

On peut compter environ 150 dépôts de filets en Alsace, avec 30 ou 40 ourières par dépôt, ce qui donne un total de 5 à 6.000 ouvrières. Une seule maison possède 25 dépôts, dont cinq sont en Lorraine. En l'absence de statistique sérieuse, le nombre des ouvrières peut se vérifier approximativement d'après le chiffre des exportations, qui représentent les 4/5 des ventes. En 1912, ont été exportés d'Allemagne pour 1.602.000 marks de filets-cheveu et importé pour 432.000 marks. Le filet-cheveu ne se fabricant guère qu'en Alsace-Lorraine, dans l'Empire d'Allemagne, un chiffre rond d'un million de marks représente la valeur minima de l'exportation de la marchandise alsacienne (1). L'exportation étant les 4/5 et les salaires la moitié des prix de vente, nous arrivons ainsi à un chiffre global minimum de 600.000 marks de salaire. L'ouvrière alsacienne gagnant, en 1912, près de 100 marks par an, le personnel de l'industrie des filets se montaient donc alors à 6.000 ouvrières au moins ; il a dû diminuer d'un millier environ de 1912 à 1913.

(1) Il faut en effet déduire les importations des exportations pour avoir cette valeur minima.

Les filets achevés sont centralisés chez les marchands en gros de Strasbourg ; la plus grande partie est expédiée à l'étranger (1). Une grosse de dimension moyenne, n° 32/34, se vendait, jusqu'en septembre dernier, 18 marks (2) ; les prix de gros varient beaucoup avec les dimensions et les quantités vendues (3).

Les fabricants se plaignent beaucoup de la concurrence de l'Autriche-Hongrie et même, depuis une époque toute récente, de celle de la Chine. Dans ces deux pays, la main-d'œuvre est ou était à bien meilleur compte. Les filets autrichiens et chinois ont beaucoup plus d'apparence, et sont plus consciencieusement exécutés. Aussi beaucoup de négociants en filets donnent-ils à travailler en Moravie. Les plus gros numéros — au-dessus du 48/45 sont tous exécutés par l'ouvrière autrichienne.

Les fabriques de filets de Lyon font aussi du tort au travail alsacien, car le filet à la mécanique ne coûte que 4 marks la douzaine en moyenne. Il a toutefois l'inconvénient de se conserver moins bien

(1) Certains fabricants de Paris font également travailler en Alsace. N'ayant pas de succursale dans cette province, ils faisaient venir autrefois les cheveux d'Alsace en France, puis les expédiaient de nouveau en Alsace ou en Allemagne. Pour éviter les droits, M. Katz a établi une succursale à Strasbourg.

(2) C'est le prix de gros, les prix de détail sont naturellement plus élevés.

(3) Il y a des filets de cheveux à 8 marks la grosse et d'autres à 40 marks.

que le filet à la main. Enfin, la mode elle-même a porté, dans ces dernières années, un grave préjudice à l'industrie des filets.

L'industrie que nous étudions ici a été précédée, ainsi qu'il est dit plus haut, par celle des filets de soie, qui, elle-même, s'est substituée peu à peu au filage à domicile. Un israélite l'aurait introduite, vers les années cinquante, dans les environs de Schirrhein (1). Des dépôts se fondèrent bientôt à Drusenheim, à Wanzenau, Hilsenheim, et jusqu'à Seltz tout le long du Rhin ; les tableaux des indigents, publiés dans la *Description du Bas-Rhin* (2), ouvrage paru en 1870, signalent ce travail dans un grand nombre de villages d'Alsace. Cet article était surtout fait à l'origine pour les paysannes. D'après le rapport présenté, en 1873, par M. Bergmann, au syndicat de la Basse-Alsace, « la fabrication des résilles (3) qui employait des filés de soie tirés de Paris, de Lyon et du Haut-Rhin », occupait « un nombre considérable de bras disséminés dans toute l'Alsace, et qui se compose d'environ 12.000 pour le Bas-Rhin ; le bloc de cette industrie fournit, disait M. Bergmann, le chiffre important de 2 millions de francs. » 24.206

(1) Il se peut que l'industrie soit même plus ancienne dans certaines localités d'Alsace.

(2) Berger-Levrault, éditeur, T. III.

(3) *Rapport présenté au syndicat industriel de Basse-Alsace* par M. Bergmann, Strasbourg, Fischbach 1872.

kilos de filets-soie étaient vendus en France en 1869.

Le mouvement des affaires se ralentit vite après la guerre ; en 1872, encore, 15.552 kilos étaient exportés d'Alsace en France au quart de droit ou à demi-droit. Le chiffre total des exportations allemandes en filets-soie se réduit aujourd'hui à 1.500 kilos (1). C'est dire que l'industrie des filets fondée sur la soie a perdu beaucoup de son importance. Une autre matière est entrée, en effet, dans la composition du filet.

Ce sont MM. Katz, Bloch et Kahn qui, vers 1878, ont introduit, les premiers, le travail du filet cheveu en Alsace (2). M. Flach, coiffeur, fut le premier négociant qui l'entreprit à Strasbourg (3).

La mode des filets de cheveux est venue d'Amérique, où MM. Kahn et Bloch les avaient introduits. De 1895 à 1902, l'industrie n'a cessé de prospérer. En 1900, beaucoup de familles d'ouvrières arrivaient à un gain de 25 francs par semaine.

« Le tricotage des filets, disait un journal du pays,

(1) Les quantités de filets-cheveux exportées en France ne compensent pas la diminution de celle des filets-soie vendus autrefois chez nous. En 1911, en effet, 1.700 kilos seulement de filets-cheveux et en 1913, 2.700 kilos étaient introduits d'Allemagne en France (c'est-à-dire d'Alsace en France, puisque l'Alsace est le seul pays, dans l'Empire, qui en fabrique). Voir, sur ce point, la statistique des exportations allemandes.

(2) M^{me} Rosenstiel, à Bischheim, avait d'ailleurs commencé cette fabrication avant 1878, mais elle occupait fort peu d'ouvrières.

(3) A partir de 1885.

a atteint ici une prospérité qu'il n'avait jamais connue. On paye des prix qui n'avaient jamais été atteints jusqu'à présent, jusqu'à 1^{mk} 44 la douzaine de filets, contre 1 mark à 1^{mk} 08 les années précédentes. Bien des familles gagnent chaque semaine 30 marks, avec lesquels elles peuvent non seulement faire face aux besoins domestiques, mais aussi épargner bien des deniers (1) » Les salaires montèrent jusqu'en 1902, qui fut une très bonne année pour le travail des filets, exportés surtout en Angleterre. Le chiffre global des salaires des habitants d'un certain village s'élevait de 1.000 à 2 000 marks par semaine, à raison de 100 à 120 marks gagnés par mois par quatre ou cinq membres d'une même famille (2).

Une ouvrière exercée faisait par jour une douzaine de grands filets à 2 marks la douzaine. Une maîtresse de maison pouvait gagner 1 mark par jour, à côté de ses occupations ménagères. Les enfants et les hommes eux-mêmes tricotaient aussi des filets complets et gagnaient, dit *la Strassburger Zeitung* (3), plus à cela qu'à d'autres occupations d'hiver. La situation florissante de l'industrie avait ses ombres, il est vrai ; les enfants apprenaient le tricotage à l'âge le plus tendre, leur santé et le travail à l'école en souffraient. La

(1) Cf. *Strassburger Zeitung* 1^{er} avril 1902.

(2) *Strassburger Zeitung* (nouvelle du canton de Seltz du 30 décembre 1900).

(3) Article, cité ci-dessus, du 1^{er} avril 1902.

fabrication commençait de bonne heure pour finir très tard dans la nuit après de courtes interruptions.

La concurrence autrichienne commença à se faire sentir dès 1903 (1). « Le cours des affaires est satisfaisant, dit le rapport annuel de la Chambre de commerce ; mais les salaires sont diminués en raison de la concurrence autrichienne. Les prix de vente suivent cette diminution dans les mêmes proportions ». La qualité du filet alsacien laissait, du reste, à désirer.

Les *Neuste Nachrichten* du 4 août 1903 (2) signalent le danger. « Il faut remarquer, dit-elle, que les filets autrichiens sont repassés avant la vente par les tricoteuses elles-mêmes, ce qui leur donne plus belle apparence. Les bouts des cheveux sont également très proprement coupés, et les filets livrés dans un état irréprochable. » Le travail n'est pas assez propre en Alsace, remarque l'auteur de l'article ; il faudrait, selon lui, que les tricoteuses se conforment aux exigences croissantes de la clientèle anglaise, et suivent les prescriptions du fabricant, comme le font les ouvrières autrichiennes, qui se contentent d'un salaire bien moindre (1 mark 15 la douzaine pour

(1) C'est un autrichien, M. Grosmann, qui aurait introduit l'industrie en Galicie, il y a 20 ans, avec l'aide du « Hilfsverein », israélite.

(2) Cf. l'article en question, intitulé « L'industrie des filets de cheveux en danger ». (*die Haarnetze im Gefahr*).

le n° 38/40, contre 1 mark 60 en Alsace). « Il est à craindre, conclut le journal, que dans un avenir très prochain, ne se produisent une diminution des commandes et en même temps un amoindrissement des salaires (1). » Les avertissements des patrons aux ouvrières ne produisirent aucun effet (1). En 1904, plusieurs d'entre eux donnaient déjà à travailler en Bohême, en Moravie et en Galicie. En 1906, ils décidèrent, d'un commun accord, d'améliorer la qualité du produit alsacien; mais les droits d'entrée frappant, en Allemagne, les filets et les cheveux bruts, en France, les cheveux seuls, mettaient un autre obstacle au relèvement de l'industrie.

La mode des cheveux plats et des petites coiffures commença en 1909 (2), ralentissant les affaires et dépréciant les salaires.

« Beaucoup d'entrepreneurs durent abandonner la place, ce qui priva un grand nombre de pauvres paysans de leur gain habituel », dit le rapport de la Chambre de commerce. Cette dépression s'accrut davantage encore en 1911 et 1912; l'année

(1) V. notamment dans la *Freie Presse* du 6 juin 1904, les défauts de la marchandise alsacienne.

(2) Les salaires furent encore assez élevés en 1908 et au début de 1909, ils ne tombèrent sensiblement que dans la suite. « Les hauts salaires se sont maintenus durant toute l'année », disent les comptes-rendus de la Chambre de commerce de 1908, et ils signalent déjà le manque d'ouvrières. Celui-ci néanmoins ne peut s'imputer qu'à la baisse des salaires, qui se poursuivait lentement depuis 1903.

1912, en particulier, fut mauvaise : « l'exportation », selon la Chambre de commerce, « fut pour ainsi dire nulle en 1912 ». Pourtant 24.600 kilos de filets cheveux étaient encore exportés cette année. Comparativement au chiffre de 1909, 33.400 kilos, le montant de la marchandise vendue à l'étranger n'en est pas moins très faible ; et il ne s'agit pas ici d'une crise sans gravité, puisque le ralentissement des exportations s'est sans cesse accentué depuis 1909 jusqu'aujourd'hui (1).

Le nombre des dépôts a diminué aussi. Un seul fabricant, qui possédait 72 dépôts il y a quelques années, n'en a plus que cinq en Alsace.

Les variations des salaires pourraient se représenter par une courbe descendante, comportant divers soubresauts, et dont le tableau suivant (2) marquerait les différentes étapes, en donnant le salaire d'une douzaine de filets cheveux du n° 38/40, au début de chaque année (3).

(1) De 33.400 kilos en 1909, le montant des exportations est descendu à 26.400 en 1910, puis à 25.100 kilos en 1911. En quatre ans, la diminution est donc de près de 9.000 kilos ; elle a continué encore l'année dernière (Cf. la statistique des exportations allemandes, éditée par l'Office impérial de statistique).

(2) Nous le devons à l'obligeance de M^{lle} Keller, dépositaire à Hilsenheim.

(3) Les salaires varient beaucoup, parfois, dans la même année. Il en fut ainsi notamment en 1906. De 1 mk. 80 au mois de janvier de cette année, le salaire, pour une douzaine du n° 38/40, a passé en juin à 2 marks, puis en juillet à 1 mk. 70, en octobre à 2 marks, en novembre de nouveau à 1 mk. 70 pour descendre en décembre à 1 mk. 60. Les salaires sont d'ailleurs généralement plus bas en hiver, parce que le nombre de mains disponibles est plus grand.

	marks		marks
1900...	1 80	1907...	1 55
1901...	2 25	1908...	1 48
1902...	2 30	1909...	1 96
1903...	2 30	1910...	1 44
1904...	1 85	1911...	1 40
1905...	1 85	1912...	1 30
1906...	1 80	1913 ..	1 24

Quant au personnel qui était, comme on l'a vu, de 12.000 ouvrières, en 1872, dans le département du Bas-Rhin, il a pu conserver son importance jusqu'en 1907, grâce aux efforts des négociants alsaciens. Il a diminué de près de moitié depuis. La crise actuelle est si grave que le moment n'est peut-être pas éloigné où cette industrie rurale aura presque disparu d'Alsace (1).

Le caractère accessoire de ce travail explique qu'il se soit jusqu'ici maintenu au moins aussi

(1) Une nouvelle de l'*Unterland* (pays bas), parue dans l'Elsässer du 23 décembre 1913, fait ressortir la situation précaire de cette industrie : « Le tricotage des filets de cheveux, qui était autrefois d'une grande importance dans notre région pour le personnel féminin, a subi de profonds changements depuis quelque temps. Les salaires baissèrent et baissent encore constamment, en rendant impossible un gain journalier convenable. Ce sont surtout les pauvres ménagères qui souffrent le plus de cette dépression constante; tandis qu'autrefois plusieurs mères se faisaient à côté de leur ménage jusqu'à 2 marks et au-dessus, un tiers de gain semble aujourd'hui élevé. On ne peut comprendre le constant recul de l'industrie des filets ». Le chiffre de 2 marks est sans doute exagéré pour les ménagères, mais la note d'ensemble paraît fort juste.

bien dans les villages où les petits propriétaires sont bien représentés que dans ceux où dominent les propriétaires parcellaires. Dans ces dernières localités, les familles qui n'ont pas abandonné le travail du filet cherchent dans une autre occupation, comme celles des coupes de bois, du tissage, des fabriques de cigares, des ressources complémentaires. Des fabriques de cigares se sont, en effet, fondées un peu partout pour prendre une partie de la main-d'œuvre des marchands de filets (1). Beaucoup de paysans ont, d'ailleurs, déjà délaissé plus ou moins ce travail; ceux de Sesenheim, Drusenheim, etc., se sont mis davantage au gavage des oies. Peut-être la décadence de cette fabrication est-elle même pour quelque chose dans l'augmentation du prix de la terre, qui est générale dans les cantons voisins du Rhin, bien que la hausse se constate aussi dans des villages sans travail à domicile.

Certains travaux, comme le tressage des nattes pour perruques, ont remplacé le tricotage, dans des villages comme Roeschwoog, Leutenheim, Runzenheim et Roppenheim. A Kilstett, Wanzenu, Gamsheim, etc., s'introduit le travail de la guipure, mieux payé que celui des filets. Les salaires des tresseuses de guipure ou de

(1) Dans la nouvelle de l'« Elsässer », citée précédemment en note, il est dit : « Par bonheur, la fabrication des cigares est fortement établie, et offre aux jeunes filles une occupation très rémunératrice. »

nattes varient, en effet, de 1 m. 50 à 2 marks.

Dans beaucoup de villages enfin, les jeunes filles s'en vont plus en condition qu'il y a quelques années. Il en est ainsi à Stoundwiller, Oberroedern, Riedseltz, Hilsenheim, etc. Dans les villages comme Eberbach ou Trimbach, où l'industrie des filets s'est bien maintenue, l'émigration n'existe guère. A Leiterswiller, village voisin d'Oberroedern, où l'on ne se livre pas au tricotage, elle est au contraire très sensible.

Cette industrie vient encore en aide, en effet, à beaucoup de familles nombreuses et pauvres. La famille de la veuve R..., à Schirrhein, se compose de 9 membres; la veuve R... demeure avec trois de ses filles, dont l'une est veuve avec un petit garçon. La mère et deux des filles tricotent le filet. Les deux sœurs gagnaient chacune en octobre dernier 70 à 80 pfennigs par jour à ce travail. Une vache et un cochon, 90 ares de terre, cultivés surtout en pommes de terre et en blé, fournissent en partie la nourriture du ménage. On fait le pain à la maison, avec le blé qu'on a donné à moudre au moulin voisin. La troisième sœur travaille aux champs en été et fait de la couture en hiver (1). La perspective d'un abaisse-

(1) Le ménage habite une petite maison basse, en rez-de-chaussée. Le logement se compose d'une petite cuisine où l'on mange, de deux chambres à coucher, l'une à droite, l'autre à gauche de la cuisine, d'un grenier et d'une mansarde.

ment des salaires, en novembre dernier, et des nouvelles prescriptions sur l'assurance-maladie mécontentaient vivement les trois tricoteuses. Elles annonçaient alors leur résolution d'abandonner le travail des filets pour entrer dans une des fabriques de cigares des environs. Jusqu'ici, pourtant, le travail du filet était pour ces femmes une ressource indispensable. C'est beaucoup grâce à lui qu'elles ont pu rester au village.

La quatrième sœur est mariée à Schirrhein même; des quatre fils, deux sont occupés à la gare de Strasbourg; les deux autres, mariés au village, sont l'un cultivateur, l'autre employé à la gare.

Dans la famille Sch..., de la même localité, l'industrie du filet répond à un besoin moins immédiat. Le ménage se compose du père, de la mère et de sept enfants, dont l'aîné, âgé de quinze ans peut seul aider efficacement ses parents. La sœur de Sch..., demeure avec eux et fabrique seule des filets de cheveux pour ne pas être à la charge de sa famille. Elle en tricote une douzaine environ par jour, dans les dimensions moyennes. Sch... cultive deux hectares de terre, ce qui lui permet d'élever deux vaches et un cochon, il fait des bardeaux en hiver et gagne à ce travail trois marks par jour. La femme et le fils aîné s'occupent activement de la culture, le fils va souvent travailler comme bûcheron durant l'hiver.

Chez le tisserand Martin Keller, de Hilsenheim,

dont le métier lui rapporte un gain journalier de 1 m. 80 à 2 marks, le ménage, de cinq personnes, n'aurait pu se suffire, autrefois, sans le travail des filets auquel se livre sa femme. Actuellement les trois enfants travaillent à la fabrique ; les deux garçons vont au tissage Scheidecker de Muttersholtz et la fille à la fabrique de cigares, La femme de K... tricote d'ailleurs toujours le filet.

Comme il fallait s'y attendre, la fabrication des filets n'a pu suffire à arrêter le dépeuplement rural. La population des cantons de Seltz et de Lauterbourg est en voie de diminution (1). La déperdition de ces cantons est faible, toutefois, à côté de celle des cantons d'Andolsheim et d'Ensisheim, qui sont sans industrie à domicile importante. Quant à la population du canton de Bischwiller, elle a passé de 27.430 habitants en 1895 à 28.913 en 1905 : nous avons vu, plus haut, que la grande industrie y occupe un assez grand nombre de mains. De plus, la perte par émigration est assez sensible dans la plupart des villages, comme le montrent les tableaux annexés à la fin du volume.

Cependant, d'après une enquête menée par nous à Sesenheim, village habité par des familles de cultivateurs et des familles de paysannes vivant du tricotage des filets, les habitants présents seraient proportionnellement moins nombreux dans les premières que dans les secondes. Le rapport des

(1) Voir les tableaux annexes.

présents aux absents est de 1,08 dans les premiers ménages et de 1,41 dans les seconds. On trouvera dans les tableaux annexes les données qui nous ont conduit à ces résultats. L'industrie des filets de cheveux, malgré la médiocrité de ses salaires, répondrait donc à une certaine utilité sociale.

La fabrication des chaussons est moins rémunératrice encore que celle des filets. Elle comporte deux opérations très distinctes. C'est d'abord le tricotage, qui se fait principalement le long des Vosges, à Obernai, Niedernai, Saint-Nabor, Griesheim, Boersch, Rosheim, Mutzig, Duttelnheim, etc. et dans le Ried. Les filés de laine sont envoyés aux paysans par l'intermédiaire des dépositaires de village. Les chaussons tricotés, rassemblés au dépôt, sont dirigés vers Barr, Wasselonne, où se trouvent les fabriques et où ils sont passés au foulon. Un de ces grands marteaux peut fouler, en une heure, cinq douzaines de chaussons de grande taille ou dix de petite taille, soixante douzaines environ par jour. Le chausson foulé revient au village, où il sera garni par des enfants ou des femmes. Ce dernier travail occupe beaucoup de mains, surtout dans le Val de Villé. Pour fourrer le chausson, l'ouvrière commence par le retourner; elle fait passer la laine sur une baguette et l'attache au chausson avec une aiguille, à des distances d'un centimètre environ. Après chaque tour, elle retire la baguette; elle obtient ainsi plusieurs rangées de

boucles de laine. La garniture terminée, elle coupe toutes les boucles et remet à l'endroit le chausson.

La durée du travail du tricotage varie beaucoup selon les ouvrières — qui peuvent être occupées de trois jours à trois mois ou plus par an — et selon la longueur des hivers. « On tricote le plus, dit un fabricant, quand il y a beaucoup de neige et qu'elle reste longtemps dans la campagne ; alors la main de l'ouvrière, qui ne peut plus vaquer aux travaux de la terre, devient moins rugueuse, et la laine sort mieux de la main. » Une tricoteuse peut faire un chausson en une heure, de sorte qu'en travaillant toute la journée elle ne peut tricoter plus de six paires. La douzaine de paires étant payée 1^{mk} 20, le gain maximum ne dépasse pas 60 pfennigs par jour.

La garniture du chausson va deux fois plus vite que le tricotage ; si elle durait toute la journée, douze paires pourraient être garnies chaque jour. Mais l'enfant ou la femme ne travaillent que quelques heures ; le premier est pris par l'école et la paysanne ne se met à l'ouvrage que lorsqu'elle n'a aucune autre besogne dans son ménage. Quelques vieilles tricotent seules davantage (1). Les familles les plus pauvres sont d'ailleurs les

(1) C'est le cas par exemple de la mère H..., de Triembach. Cette vieille femme, qui semble pliée sous le poids des années, gagne 5 à 6 sous par jour en travaillant toute la journée. La femme D..., qui n'a guère plus de quarante ans, garnit des chaussons durant quatre à cinq heures par jour ; elle gagne cinq sous à cette occupation.

seules occupées à ces travaux. Les bourreuses de chaussons sont payées de 50 à 60 pfennigs la douzaine ; le gain maximum est donc le même que celui des tricoteuses. Le salaire ordinaire des ouvrières des deux catégories ne dépasse pas, en réalité, 40 ou 50 pfennigs, à raison de 5 pfennigs par heure. De pareils salaires sont sans doute dérisoires ; ils apportent néanmoins un petit appoint dans le budget des familles des petits cultivateurs ou vignerons.

Les salaires n'ont pas variés depuis trente ans. L'industrie végète, en effet. C'est qu'après la guerre des droits importants ont été mis, en France, sur les chaussons, 96 centimes par kilo. Une douzaine de chaussons d'adultes pesant de 1 kilo 1/2 à deux kilos, la taxe est donc de plus de 1 fr. 50 par douzaine en moyenne. Ce coup a été d'autant plus sensible pour la bonneterie alsacienne que la France était autrefois sa principale cliente.

Des cinq fabriques de chaussons de Barr, il n'en reste plus aujourd'hui que deux ; encore n'y a-t-il que celle de M. Bossert qui ait de l'importance. La maison Amos de Wasselonne a transporté son principal établissement à La Neuveville-les-Raon (Vosges). Les débouchés de l'industrie alsacienne sont maintenant limités à la province même.

Le montant de la production des chaussons tricotés à la main ne dépasse pas 70.000 douzaines environ par an ; il était, en 1872, du double ou du triple de ce qu'il est aujourd'hui ; une grande partie des

chaussons est fabriquée à la machine. Les fabricants de Wasselonne et de Barr possèdent des métiers mécaniques à cet effet.

Si le travail à domicile se maintient, c'est que le chausson fait à la main conserve certaines supériorités sur celui fait mécaniquement. D'abord le genre de garniture faite à la main ne peut être obtenu à la machine, et dans le tricotage à la main, il y a des dessins que la machine ne peut produire. Puis le chausson fait à la main est plus solide, parce qu'il ne s'y trouve pas de coutures.

Le développement de ce travail à domicile ne paraît pas souhaitable dans les conditions actuelles, au seul point de vue de l'exode rural. La médiocrité des salaires ne retient guère les jeunes filles désireuses de se placer en conditions, et la décadence de l'industrie a poussé beaucoup d'entre elles à chercher à la fabrique un travail plus rémunérateur.

La fabrication des chapeaux genre panama, en tant qu'industrie à domicile, nous a été signalée à Hochfelden, Wingersheim, Ostwald, Grafenstaden et Gumbrechtshofen (1). M. Paul Kampmann, à Epinal, donne, à Hochfelden et Wingersheim, 2.500 chapeaux à fabriquer par an. Presque toutes les ouvrières sont des femmes de cultivateurs ne travaillant que l'hiver ; chacune gagne en moyenne

(1) D'après la maison de Langenhagen.

15 à 20 sous par jour. Le travail est exclusivement manuel ; il ne faut à l'ouvrière que des ciseaux, un passe-lacet et une forme en bois fournie par l'établissement. On commence par séparer les fibres de la feuille du palmier ; puis vient le travail de tressage des fibres autour de la forme.

Les droits sur les chapeaux bruts étant plus faibles en France que sur les chapeaux achevés, ils sont expédiés en France par des contre-maitres ou dépositaires de la maison Kampmann. La tournure est donnée au chapeau, à la fabrique d'Epinal, au moyen de machines.

L'industrie des chapeaux occupait, autrefois, un bien plus grand nombre d'ouvrières dans la plaine Alsacienne. La maison de Langenhagen avait commencé à donner à tresser des chapeaux en feuilles de palmier, dans les environs de Saar-Union, en 1840, mais M. Kampmann, qui entreprit cette industrie à Strasbourg vers la même époque (1837) fut le principal fabricant de la plaine. Des dépôts de tressage de chapeaux de latanier et de panama se trouvaient, avant la guerre, à Neuhof, Neudorf, Illkirch, Grafenstaden, Wingersheim, Schwindratzheim, Hochfelden, Broumath, Killstett et environs, Gumbrechtshofen, Marmoutier, Frohmühl, Hagenbach, la Robertsau, et dans l'arrondissement d'Erstein (notamment à Kertzfeld et Benfeld). Si l'industrie des chapeaux s'est établie dans ces localités, c'est surtout que dans la plupart d'entr'elles, la pauvreté était

grande, et que peu de paysans y avaient des champs à cultiver. Ce sont ces motifs qui décidèrent le pasteur de Grafenstaden à engager M. Kampmann à créer un atelier dans ce village ; le docteur de Mittelhausen, M. F. Dobelmann, vint prier M. Kampmann d'aller également fonder des ateliers dans les villages environnants. A Hagenbach enfin, le curé demanda au fabricant de donner un gagnepain à ses paroissiens, « ne pouvant moraliser des gens qui meurent de faim », disait-il. A Kilstett la fabrication des filets avait brusquement cessé, aussi la nouvelle industrie fut-elle bien accueillie ; notons qu'ici la population féminine était de beaucoup supérieure à la masculine (1).

D'après la notice présentée par M. Kampmann à l'Exposition de 1867, sa maison avait à cette époque 1.425 ouvrières tresseuses en Alsace ; sa production annuelle était de 500.000 chapeaux, y compris les panama et chapeaux de paille proprement dits (ces derniers confectionnés dans l'établissement central de Strasbourg). Les tresseuses gagnaient de 1 fr. 20 à 2 francs par jour. En outre, l'industrie était très active dans l'arrondissement de Saverne, dans le pays appelé « Krummes Elsass », qui sort du cadre de notre étude.

L'influence sociale de ce travail, dit la notice de M. Kampmann, « n'a pas tardé à se faire sentir. Les terres ont acquis un état florissant en triplant

(1) D'après M. et M^{me} Dobelmann.

de valeur. En considérant ce résultat, on peut prétendre sans témérité que l'industrie des chapeaux de latanier, loin de retirer les bras de l'agriculture, en est un agent précieux ». Elle rendait, en effet, l'épargne d'autant plus praticable qu'elle accordait à la bonne ouvrière des cartes-primés représentant une certaine somme, versée périodiquement à l'ouvrière avec les autres cotisations ou primes et leurs intérêts. La caisse de prévoyance instituée par la maison facilitait ainsi l'épargne, qui permettait l'achat de terres. « Les habitants de ces localités, continue la notice ci-dessus, sont actuellement mieux vêtus, mieux nourris, ne sont plus autant affligés de ces fièvres pernicieuses et de ces infirmités, qui en avaient décimé la population ». La *Description du Bas-Rhin* confirme ces indications, notamment pour Wingershein. « Depuis une dizaine d'années, dit l'ouvrage, le chômage de l'hiver est rempli par la confection des chapeaux de palmier, qui occupe environ 200 personnes de tout âge. Cette industrie a non seulement fait disparaître le paupérisme de la commune, mais une partie de l'argent qu'elle répand tourne au profit de l'agriculture » (1). Cette industrie possédait l'avantage aussi « de faire cesser l'émigration des campagnards vers les villes, et cela mieux peut-être que ne pourraient le faire toutes les banques et crédits agricoles, qui ne pro-

(1) Cf. le tome III (tableaux des indigents).

fitent qu'à ceux qui possèdent. Mon industrie, disait M. Kampmann, offre en toute saison des ressources suffisantes aux besoins des individus par un travail à domicile peu fatigant et non interrompu par l'hiver; les filles et les garçons pauvres des villages ne sont pas tentés de courir des aventures en cherchant dans les villes des ressources aussi incertaines que périlleuses » (1).

Après 1871, les chapeaux expédiés en France furent frappés de droits relativement élevés; la maison Kampmann se transporta bientôt à Epinal. Pour introduire l'industrie des chapeaux dans les environs, il fallut faire venir d'Alsace des familles d'ouvriers et d'ouvrières, et les installer comme instructeurs. L'acclimatation de l'industrie ne se produisit pas du même coup; aussi le tressage et le finissage subsistèrent-ils un certain temps en Alsace pour le compte de la maison. Peu à peu, la fabrique d'Epinal grandissant, et les chapeaux cousus éliminant en partie les chapeaux de palmier et de panama, le tressage en Alsace diminua d'autant.

L'industrie s'est aujourd'hui localisée dans la région de Saar-Union, Phalsbourg, etc. Elle y est très prospère et le nombre des ouvrières, de 7.000 avant la guerre, est aujourd'hui de 25.000 payannes environ, occupées l'hiver par les cinq fabri-

(1) Notice citée, que M. et M^{me} Dobelmann ont eu l'obligeance de nous communiquer.

ques de Saar-Union et de Saaralbe. Le rayon du tressage du latanier et du panama s'étend, d'après Ardouin Dumazet (1), sur 15 k. au nord et à l'ouest de Saar-Union. Les chapeaux sont expédiés en France à l'état brut, on les achève à Nancy et Lunéville. D'après M. Octave de Langenhagen, près de deux millions de chapeaux seraient ainsi fabriqués chaque année. Le montant global du salaire des ouvrières s'élèverait au moins à un million de francs, chacune gagnant 50 marks dans la saison (2).

Le travail de la dentelle a été répandu assez récemment dans les campagnes; il n'occupe guère qu'une centaine de jeunes paysannes en Alsace. Elles font, en point de Venise, des éventails, des abat-jours, des cols, des manchettes, des garnitures de manteaux, de robes, des fleurs détachées pour rideaux, etc. C'est un comité de dames, patronné par MMmes la baronne Zorn de Bulach et la comtesse de Wedel, qui fournit l'ouvrage.

Deux écoles de dentellières ont été fondées, l'une dans le Val de Villé en 1909 et l'autre à Seltz, l'année suivante (3). Dans le Val de Villé

(1) *Les Provinces perdues*. Hachette, éd.

(2) Cf. pour ces derniers chiffres, *Elsass-Lothringische Heimat*, 1912, cahier 8, p. 85.

(3) On compte à Seltz et dans les environs 40 jeunes filles environ occupées à la dentelle; le gain est le même que dans le Val de Villé et l'organisation du travail identique également. 50 jeunes filles de Seltz et des environs travaillent, en outre, à domicile à la confection des dentelles pour des maisons particulières de Strasbourg.

une institutrice du comité a donné, durant quatre ans, l'instruction nécessaire dans deux localités du Val voisines l'une de l'autre : à Villé et à Triembach. La classe du matin tenue à Villé a groupé une cinquantaine de jeunes filles, et celle du soir, qui durait d'une heure à quatre heures dans le village voisin, s'adressait à une soixantaine d'élèves. L'apprentissage nécessaire durait de quatre à six mois.

L'enseignement a cessé depuis un an, mais Mlle Stengel vient tous les quinze jours dans le Val de Villé apporter les filés et les dessins aux ouvrières dentellières; elle rapporte la dentelle achevée.

Les objets fabriqués sont vendus par les soins des dames de Strasbourg, qui organisent des expositions assez fréquentes. Mme Zorn de Bulach a cherché à développer la vente; mais les débouchés sont toujours des plus restreints, ce qui ne permet guère le développement de cette industrie.

Une soixantaine d'ouvrières sont occupées à la dentelle dans le Val de Villé. Leur salaire est en moyenne de 1^{mk} 50 à 2 marks par jour; l'ouvrière gagne près de 20 pfennigs par heure. Le travail est assez fatigant.

Les jeunes filles qui s'y livrent montrent plus de recherche dans leur toilette que les autres. Il semble

(1) Ce souci de la toilette se retrouve chez les tricoteuses de filets et les faiseuses de nattes.

y avoir une certaine incompatibilité entre l'agriculture et lui ; car la dentellière ne veut pas se gâter les mains en travaillant aux champs. La dentelle contribue pourtant à faire vivre quelques familles de petits cultivateurs qui, sans elle, veraient peut-être émigrer certains de leurs membres vers la ville.

L'utilité de ce travail apparaît bien à Triembach, où un certain nombre de ménages ne possèdent qu'un peu de vignes et un champ de pommes de terre (1). On n'y compte encore que douze dentellières. Chez le tailleur-paysan D..., par exemple, les trois filles travaillent à la dentelle. Leur gain est de deux marks par jour, lorsqu'elles ont du travail. Elles travaillent de 8 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir, avec quatre heures d'interruption. Leur frère, *Oberlehrer*, a quitté le foyer. D... a son pré, qui lui permet de nourrir une vache, ses pommes de terre, son seigle, son blé et il engraisse un porc. La nourriture quotidienne du ménage est ainsi presque assurée. — La fille de la veuve H... fait également de la dentelle à Triembach ; son gain est à peu près identique à celui des ouvrières précédentes ; un de ses frères, menuisier, est marié à Chatenois, l'autre, serrurier, est à Bischheim ; la sœur est mariée dans le village à un cultivateur ; le travail de

(1) Les enfants y sont assez nombreux ; mais depuis 1870, le village a perdu 170 habitants par l'émigration.

Mlle H... lui permet de nourrir sa vieille mère, qui ne gagne que quatre ou cinq sous à garnir des chaussons.

La broderie, à laquelle on se livre à Saales, et en particulier, la lingerie, qui n'occupent encore que peu de mains à la campagne en Alsace, sont des travaux féminins susceptibles, semble-t-il, d'un certain développement (1). Mais les possibilités d'extension de l'industrie dentellière sont sans doute plus limitées.

(1) Sur la broderie vosgienne de Provenchères, dont celle de Saales n'est que la continuation, et sur la lingerie très développée en France, V. Ardouin Dumazet, *Les Petites industries rurales*, 1913, Paris, Lecoffre.

CHAPITRE V

La situation du travail rural (petite industrie métier). Les remèdes proposés.

Parmi les industries ou métiers ruraux examinés ci-dessus, les plus mal payés sont précisément les plus importants par le personnel occupé et le chiffre des affaires ; tel est le cas du tricotage des filets et des chaussons pour les femmes, du tissage à bras pour les hommes. C'est que la plupart de ces travaux, d'une manière générale, végètent, et le métier rural en particulier.

La situation difficile du métier en Alsace ressort des rapports de MM. Kurz et Petry à l'Office central de prévoyance rurale de Strasbourg (1). Ces rapports intéressent aussi, dans une certaine mesure, la petite industrie rurale, puisque ceux qui l'exercent sont souvent à demi-artisans, et que beaucoup des remèdes cherchés lui sont également applicables.

D'après M. Kurz, le métier tombe en décadence, en partie d'abord parce que les campagnes se dépeuplent, mais surtout parce que le pay-

(1) *Landwirtschaft und Handwerk*, Strasbourg 1913.

san a pris l'habitude d'acheter dans les magasins des villes où il trouve, en général, meilleur marché qu'à la campagne, des produits qui ont plus d'apparence. Il ne prend pas assez en considération la qualité du produit, ou sa correspondance aux besoins locaux. L'artisan, de son côté, oublie la technique traditionnelle, et son ignorance le tient trop à l'écart de tout progrès.

Ces dernières raisons expliquent précisément pourquoi la loi allemande de 1897 est venue réorganiser le travail des artisans. Elle a pour but la protection du métier. Des Chambres de métiers ont été établies, depuis cette loi, à Mulhouse, Colmar et Strasbourg. Elles doivent régler, d'une manière impérative, les conditions de l'apprentissage et c'est à elles qu'appartient de contrôler la manière dont ces règlements sont observés. Ceux-ci sont applicables à tous les artisans, c'est-à-dire à tous les travailleurs manuels, patrons ou isolés, lorsque leur industrie exige un apprentissage quelque peu compliqué et qu'elle était considérée comme un métier au moyen âge (1).

Les Chambres de métiers sont nommées par les corporations, les associations d'artisans et les sociétés pour l'avancement des métiers ; mais, seules, les sociétés, composées, au moins pour la moitié, d'artisans, peuvent prendre part aux élections. Auprès de chaque Chambre, existe une délégation

(1) Cf. Alexandre Snyckers, *les Chambres des métiers*, Leipzig.

d'ouvriers nommée par les groupements ouvriers des corporations de la circonscription de la Chambre. Les corporations ont le devoir de surveiller dans le détail l'application du règlement sur l'apprentissage.

L'apprentissage, qui est obligatoire, doit durer d'ordinaire trois ans. L'apprenti qui veut devenir compagnon passe un examen spécial ; l'épreuve de maîtrise est nécessaire pour tout artisan qui veut occuper des apprentis. Les Chambres de métiers forment des comités pour les examens ; elles ont organisé, pour la préparation des épreuves de maîtrise, des cours qui ont été suivis, en 1911-1912, par 254 candidats (1).

(1) Cf. *Jahresbericht der Handwerkskammer für Elsass Lothringen* 1911-12, p. 58. A côté de la législation visant spécialement le métier, il ne faut pas oublier les dispositions qui ont pour but de protéger de travailleur à domicile en général. Les ouvrières à domicile, comme les artisans ruraux, lorsqu'ils travaillent seuls ou avec leur famille sont soumis aux lois de 1903 et 1911. D'après la première, les familles sont autorisées à faire travailler à domicile leurs enfants âgés de plus de dix ans. En 1905, le Bundesrat a dressé une liste des métiers dans lesquels la limite d'âge pourrait être abaissée d'un an ; le tissage y est mentionné.

Le travail de l'adulte lui-même est régi par la loi du 20 décembre 1911. Le paragraphe 1^{er} de cette loi dit en effet : « A côté des lois d'Etat déjà existantes, les prescriptions de cette loi sont valables : 1^o Pour des ateliers dans lesquels travaille une personne, exclusivement avec l'aide des membres de sa famille ; 2^o Des ateliers dans lesquels une ou plusieurs personnes sont occupées à un travail industriel, sans être dirigées dans leur atelier par un patron. Sont exceptés les ateliers dans lesquels on travaille exclusivement pour les besoins du client ou de sa famille. » (Cf. « *Hausarbeitsgesetz* » dans le *Reichsgesetzblatt* 1911 p. 976. Les instructions pour l'Alsace-Lorraine ont

Les mesures prises par le législateur n'ont pas parues suffisantes à MM. Kurtz et Petry. Selon eux, il faut d'abord montrer au paysan les avantages qu'ils ont à s'adresser le plus possible aux artisans ruraux. Il s'agirait aussi d'amener ceux-ci à transformer leur production en l'adaptant d'avantage aux besoins des paysans, et en formant des apprentis capables. On voudrait le retour aux procédés sûrs d'autrefois, lorsqu'ils sont abandonnés sans bonne raison : il serait grand temps d'agir à cet égard, car le nombre des artisans instruits des anciennes pratiques diminuent sans cesse (1). MM. Kurtz et Petry, conseillent en outre, l'affiliation des artisans à des Sociétés d'épargne et de prêts, la créa-

paru dans le *Zentral und Bezirksamtsblatt für Elsass-Lothringen* 1912 n° 30, p. 141-45. V. aussi Pic, *Législation industrielle*).

Les ouvriers ruraux à domicile sont soumis à l'assurance contre la maladie. Quant à l'assurance invalidité, elle ne leur a pas encore été appliquée, sauf dans l'industrie du tabac, du tissage et de la bonneterie. Il est fait exception pour les tricoteuses de chaussons, qui ne travaillent, en effet, que très irrégulièrement, avec un salaire des plus réduits (elles sont exclues aussi bien des prescriptions relatives à l'assurance-maladie que des dispositions exceptionnelles visant la bonneterie). L'assurance accidents, sauf pour les auxiliaires salariés, n'entre pas en jeu ici.

(1) « L'art populaire et localisé au pays natal n'est toutefois pas encore complètement mort, malgré qu'il n'ait plus son ancienne productivité. Nous avons encore autour de nous des artisans experts dans l'exercice des anciens métiers, si caractéristiques dans leurs manifestations diverses. Il faudrait gagner ces hommes à leur relèvement, afin que la jeune génération apprit d'eux ce qui lui importe de savoir pour travailler avec le progrès ». (Article de M. Herborth dans la « *Landwirtschaftlicher Zeitschrift* » (1912-1913) intitulé : « Agriculture et Art Populaire »).

tion de coopératives d'achat de matières premières et même de coopératives de vente. On voudrait enfin que les corporations les conduisent à la tenue de livres de comptes et à la fixation en commun des prix de vente. Les rapporteurs, en terminant, demandent au Gouvernement une restriction du travail des prisons (1).

En ce qui concerne la petite industrie rurale proprement dite, elle souffre surtout de la concurrence du travail mécanique. Il en est ainsi du tissage à bras et du tricotage des filets. Dans ces branches, le recours au moteur mécanique est parfois impossible. On a, néanmoins, introduit avec succès, en Alsace, la force électrique dans le tissage à domicile des rubans (2). La chose est également possible pour la lingerie (3) et la broderie. Un article que M. Heumann a fait paraître dans un journal de Strasbourg, à son retour de Saxe, souligne les avantages qu'on doit attendre

(1) Une amélioration sensible a été obtenue, à ce point de vue, par les Chambres des artisans allemandes. V. sur ce point, A. Snyckers; *les Chambres des métiers*; Leipzig 1900. On a vu, plus haut, que le travail des prisons fait concurrence aux vanniers en particulier.

(2) V. Chap. VIII, 2^e partie.

(3) « Le travail à domicile le plus répandu à Strasbourg est celui de la confection du linge. Il y a environ deux à trois mille femmes ou jeunes filles occupées à ce travail; elles se servent de machines leur appartenant pour coudre du linge que le fabricant leur envoie tout taillé. » A ce passage du rapport de M. Heumann, à la Centrale Electrique de Strasbourg, il faut ajouter le suivant, dans lequel il indique les conditions de la transformations par l'électricité. « Le moteur électrique que nous avons expérimenté a donné de bons résultats. Les frais d'installation (transmission comprise) sont de 100 à

de l'emploi du moteur électrique dans la petite industrie rurale.

« Dans un rapport de la Chambre des métiers de Dresde concernant l'influence du prix de la force électrique sur l'emploi des moteurs dans la petite industrie, dit M. Heumann, on se demande si l'usage toujours augmentant des moteurs électriques dans les petites industries est d'un réel avantage pour la classe moyenne. Il résulte des renseignements donnés par les corporations et les « Sociétés d'industrie et de métiers » que l'emploi des moteurs a procuré des avantages inappréciables à certaines catégories de petites industries. Par contre, on fait remarquer que beaucoup de petits industriels qui trouveraient avantage à employer des moteurs et des machines ne sont pas en mesure de faire une acquisition aussi coûteuse. En Saxe, les fonds de la Société industrielle obvient à cet obstacle ». D'après une enquête faite par le syndic de la Chambre de commerce de Plauen, (M. le Dr Dietrich) sur l'introduction de l'électricité dans la broderie saxonne à la navette « il y avait en

150 marks se payant en versements mensuels de 2 marks à 2 mk. 50; quand la location se trouve payée par 60 versements mensuels, le moteur électrique et la transmission deviennent la propriété du consommateur. Comme l'ouvrière n'est pas occupée à sa machine toute la journée sans interruption, il faudra compter sur une dépense de 10 pfennigs par jour pour le courant. Les 100 moteurs installés jusqu'à présent procurent pour la compagnie un revenu annuel de 3.000 marks ». Le travail à l'aide du moteur électrique évite la fatigue de la lingère.

1911, continue M. Heumann, 86 % des entreprises de broderies à la navette avec moteurs électriques, contre 44 % en 1902. Tandis que le nombre des fabriques a doublé pendant cette période, le nombre moyen des machines par entreprise s'est abaissé de 3,45 à 2,64, ce qui veut dire que la petite industrie tend à prendre une place toujours plus importante. Tandis que les machines mues à l'électricité ont augmenté en ville de 56 à 89 %, celles des communes rurales se sont élevées de 26 à 81 % » (1).

Il ne suffit pas de rénover l'ancienne technique. Le développement de l'enseignement professionnel doit également être envisagé. Sans doute, les jeunes gens qui veulent exercer un métier sont astreints à l'apprentissage, mais les écoles spéciales, utiles dans bien des cas, font souvent défaut. D'autre part, le jeune paysan, à qui une occupation d'hiver pourrait être utile, n'a guère les moyens d'acquérir le tour de main, l'expérience nécessaires (2). Il y a sans doute, dans les écoles primaires, un enseignement manuel, mais il ne

(1) Cf. *Strassburger Post* n° 537 (Sonderabdruck), article cité de Ch. Heumann.

(2) Dans les écoles de métier et d'art de l'Erzgebirge, on fabrique des jouets en bois, en laine, etc. ; des maîtres expérimentés enseignent aux enfants la composition de modèles nouveaux (Heumann, article cité). En Alsace, il n'existe pour la fabrication des jouets, à notre connaissance, que la petite école du pasteur Spindler ; comme on peut s'en rendre compte par ce qui suit, l'enseignement professionnel à la campagne est pour ainsi dire nul, dans cette province, en ce qui concerne la petite industrie.

suffit pas. A ce point de vue, les écoles rurales d'adultes, qui n'existent qu'exceptionnellement, pourraient rendre des services.

A l'école d'agriculture d'hiver de Bouxwiller, une tentative intéressante, mais isolée, a été faite : on apprend aux élèves à travailler le bois. Ils font des rateaux, des échelles, des manches de pelles, de pioches, de marteaux, etc. L'instituteur envisage ainsi le but de l'instruction qu'il donne. « Ce travail, dit-il, vient au devant d'un besoin de culture générale qui, satisfait, peut remédier au vide de la vie rurale. Il doit aider au développement de l'industrie à domicile. Il éveille, chez le jeune homme, un goût du travail domestique qu'il garde de bien des souffrances en l'attachant au foyer (1). » Si cette conclusion paraît ambitieuse, l'école a pourtant son rôle à jouer ; on doit compter avec elle pour favoriser l'essor de l'industrie rurale accessoire et de l'art populaire compromis en Alsace (2).

Un gros inconvénient de la petite industrie rurale c'est la difficulté qu'elle a de trouver des

(1) *Elsass-Lothringische Heimat*, 10^e cahier, 1913.

(2) « En développant l'enseignement post-scolaire à la campagne avec l'aide de l'école, et en plaçant à la tête de cette école un habitant de la commune d'âge mûr, d'esprit pratique et versé dans la technique des produits de l'art populaire, nous fournirions aux apprentis artisans le moyen de *revivifier* leur travail sans grand effort par une combinaison des vieilles techniques avec les méthodes du maître de dessin, de produire ensuite des œuvres d'art populaire très accep-

débouchés. La multiplication des expositions annuelles, comme celles qui eurent lieu l'année dernière à Strasbourg et à Schlestadt, serait, d'une manière générale, excellente. Des expositions de travaux d'apprentis et de compagnons sont, du reste, organisées chaque année dans une des villes d'Alsace. Les intermédiaires bénévoles peuvent, dans certains cas, comme pour la dentelle, jouer un rôle utile (1). On a même proposé la création d'un magasin central du travail à domicile, afin de se passer de l'intermédiaire entre l'ouvrier et le patron. On y achèterait volontiers, dit-on, car, pour l'établissement des prix, les salaires ne seraient majorés que de la somme nécessaire à couvrir les frais généraux de l'institution ; on voudrait faire naître un mouvement qui devrait pousser le public à se fournir dans ces établissements plutôt qu'ailleurs.

Dans les industries que nous avons envisagées,

table, et de permettre aux habitants de la campagne d'avoir aussi un luxe, lequel, nous le savons, joue dans la vie moderne un rôle qui n'est pas mince. L'art populaire, en tant que branche de production, n'est pas à dédaigner non plus par les années de mauvaises récoltes... » (H. Herborth, article déjà cité du *Journal d'agriculture d'Alsace-Lorraine*). Pour que ce projet soit praticable, les écoles ne pourraient être très nombreuses.

(1) Cette intervention s'exerce beaucoup en France. V. sur ce point notamment, *Françaises* (Lecoffre, éd.), le *Bulletin de la Ligue nationale pour le relèvement des petites industries rurales et agricoles* et la communication de M. Muzac au *Groupe d'Etudes limousines* de Paris (séance du 27 mars de cette année). V. *Bulletin* du Groupe, avril 1914.

il en est certaines qui, comme celle des filets de cheveux, ont à lutter avec des pays où la main-d'œuvre est à meilleur compte. Dans des cas semblables, on ne peut souvent que chercher à remplacer l'industrie qui ne peut plus se maintenir. La lingerie, la broderie à domicile, avons-nous dit, pourraient être plus répandues dans les campagnes d'Alsace qu'elles ne sont.

Il est certain que la plupart des industries rurales à domicile d'Alsace contribuent, malgré la médiocrité de leur salaire, à arrêter l'émigration du paysan (1). Mais il faut se garder d'exclusivisme. Excellentes à cet égard sont certaines petites industries agricoles telles que le gavage des oies, qui est une occupation assez rémunératrice dans

(1) Ce n'est pas la seule répercussion de l'industrie sur son personnel paysan. Il en est souvent dans le mauvais sens. *a)* Parfois le travail dans un air confiné, joint à une nourriture insuffisante, agit d'une manière défavorable sur la santé de l'ouvrière. Le travail des filets de cheveux est fatigant pour les yeux ; il en est de même de celui de la dentelle ; sa trop longue prolongation peut donc être néfaste. *b)* L'occupation des enfants à la garniture des chaussons et au tricotage des filets est une gêne pour l'instruction ; la loi sur la limitation du travail des enfants, mentionnée ci-dessus en note, a pour but, en partie, d'y remédier. Des améliorations notables ont été obtenues, à ce point de vue, par les inspecteurs d'industrie ; mais il reste encore à faire. *c)* Enfin — autre action fâcheuse — les réunions qui avaient lieu fréquemment en hiver, entre paysans des deux sexes pour le tricotage des filets, auraient parfois tourné au détriment de la bienséance, d'où la campagne des pasteurs protestants à ce sujet. On a vu, en effet, plus haut, que les hommes travaillent également aux filets. Ces réunions se pratiquent encore dans certains villages, mais moins qu'autrefois.

beaucoup de villages (comme Drusenheim, Düttlenheim, etc.) en Basse-Alsace (1).

La fabrique rurale paraît enfin avoir, sur le développement de la population, une influence aussi profonde que tous ces travaux. Sa présence fut la cause de l'accroissement de Geispolsheim et de Meissengott (2). Il en est de même à Saales et à Saulxures. De 991 habitants le 1^{er} décembre 1871, la population de ce dernier village passait à 692 le 2 décembre 1895 ; le conseil municipal, pour enrayer le mouvement décroissant, promit en 1896 de venir en aide à l'entrepreneur qui fonderait une fabrique dans la commune. Dufau construisit une fabrique avec 180 métiers : 6 ans après, la commune comptait de nouveau 900 âmes ; 300.000 marks de salaires, durant ce temps, étaient servis par Dufau et C^{ie} aux habitants. Même situation à Saales, qui comptait 1263 âmes en 1871 et 968 seu-

(1) A Drusenheim, 20.000 à 40.000 oies sont engraisées chaque mois ; la plupart des familles d'ouvriers engraisent chacune 200 oies dans l'hiver. Le *Consumvereins* fait venir les oies de Russie, par wagons ; il achète 45 wagons de maïs dans la saison. Il vend chaque oie 4 mk. 70 environ à ses membres (25 pfennigs sont seulement prélevés, pour les frais, sur le prix d'achat). Ceux qui élèvent 200 oies dans l'hiver en engraisent, chaque fois, 50 pendant 4 semaines ; avec 2 machines à gaver (à 75 marks la machine) ils ont de l'occupation pour 3 heures par jour. Le bénéfice est en moyenne de 2 marks par oie (sans compter le revenu des plumes) ; les foies sont vendus à part à Strasbourg.

(2) L'accroissement de Geispolsheim a été déterminé par la fabrique de celluloid ; après l'incendie de celle-ci, la population a diminué de nouveau.

lement en 1895. La commune promet une subvention de 25.000 marks à la maison Marchal et fils, s'ils construisaient une fabrique occupant de 60 à 80 ouvriers pris sur les lieux ; la pierre et le sable nécessaires devaient être fournis gratuitement. La Société Marchal et fils donna satisfaction à cette demande. La population de Saales reprit sa marche ascensionnelle (1).

Du reste, la fabrique rurale de dimensions moyennes et montée à l'électricité est loin de présenter tous les inconvénients du grand établissement urbain. Au point de vue social, le travail à domicile reste généralement préférable, à la campagne, dès que ses salaires suffisent à compléter les revenus de la famille.

(3) Cf. Klein, *Die Baumwollenindustrie im Breuschtal*. Saales compte aujourd'hui 1.171 habitants, Saulxures 670 seulement, de sorte que dans ce dernier village, le mouvement ascensionnel a fait de nouveau place au mouvement inverse.

DEUXIÈME PARTIE

Le Tissage de Sainte-Marie-aux-Mines

CHAPITRE I^{er}

Les formes anciennes du tissage paysan. Les influences historiques

De toutes les industries rurales alsaciennes, le tissage paysan est celle qui, anciennement, retenait au village le plus grand nombre de bras. C'est une de celles qui procurent encore aux cultivateurs alsaciens, le plus gros chiffre global de salaires.

Le tissage revêt, en Alsace, soit l'une, soit l'autre des formes habituelles du travail rural : d'abord, le métier, celle où l'ouvrier, pleinement indépendant, travaille sur commande pour un particulier qu'il connaît ; puis celle de l'industrie à domicile proprement dite, dans laquelle l'ouvrier dépend d'un commerçant ou fabricant, qui lui fournit la matière première avec l'ouvrage à exécuter.

La forme la plus ancienne est, vraisemblablement, celle du métier du tisseur de toile, qui se complétait du travail domestique de la fileuse de chanvre.

Si les réunions de la chambre au rouet ne sont plus qu'un souvenir, s'il est fini le temps où la fileuse allait, pour quelques centimes, travailler

dans des ménages qui lui donnaient une hospitalité de quelques jours, il nous en reste encore des vestiges, prolongeant jusqu'à nous ces travaux domestiques qui se rattachent intimement, avons-nous dit, au tissage de la toile. On sait qu'ils occupaient jadis la généralité des mains féminines (1).

« Femmes et filles de paysan, disait Aufschlager en 1820, passent l'hiver à filer du chanvre pour avoir au printemps une belle pièce de toile, qu'elles puissent employer à leur propre usage ou vendre dans les villes. » Jusqu'après la guerre, la situation n'avait guère changé : « Tout le chanvre et le lin produits par les cultivateurs du pays, remarquait Grad en 1878, se filent au rouet et se tissent à façon sur des métiers à bras. Une seule maison, de Colmar, fabrique des toiles mécaniquement avec des fils de lin importés du dehors (2). »

Bien rares, certes, sont aujourd'hui les ménages où l'on se livre à cette occupation. Les surfaces ensemencées en chanvre et en lin sont allées cons-

(1) Cf. la description qu'en donne Charles Grad en 1879 dans ses *Etudes statistiques sur les industries de l'Alsace* : « La dame de distinction, comme la simple paysanne, tournait le rouet ou maniait le fuseau pendant les longues veillées. On remettait le fil au tisserand après avoir fait teindre celui qui entrait dans les étoffes pour robes ou pour habits d'hommes. Seuls nos campagnards continuent à se servir de ces textiles qu'ils cultivent, filent et tissent eux-mêmes, qu'ils emploient à l'état pur pour leur linge, ou mélangés avec de la laine pour leurs habits. »

(2) Charles Grad, *Etudes statistiques sur l'industrie alsacienne*.
Le chanvre alsacien était fort apprécié pour sa finesse et sa solidité.

tamment en décroissant. Dans le seul arrondissement de Schlestadt, le chanvre occupait en 1865, 838 hectares et 732 dans celui d'Altkirch. Il ne recouvrait plus en 1912 que 42 hectares dans toute l'Alsace (1)¹; de tels signes sont un signe sûr de la décadence du filage domestique.

Cependant la victoire de la machine reste incomplète. Dans plusieurs villages du Bas-Rhin, dans ces maisons où le bois dessine des lignes brunes sur le crépi blanc, où les auvents et les galeries de bois sculpté portent les longs épis de maïs, le rouet tourne parfois encore. Il en est ainsi à Miesenheim, Engwiller, dans le pays de Hanau, à Hoffen, Hounsouch et Oberseebach, dans l'arrondissement de Wissembourg. A Oberseebach, village de belle et majestueuse apparence, un quart des familles filent, les plus aisées surtout, car les paysans y sont fiers et tiennent à leurs usages. Ils apportent au tisseur de toile la matière première de leur linge, que la couturière du village va prendre après le blanchiment; les chemises pour

(1) En 1893, les plantations de chanvre occupaient 0.31 % de la surface des champs et jardins de la Basse-Alsace, et 0,12 % en Haute-Alsace; en 1913 les chiffres tombaient à 0.00014 et 0.000098 pour chacun des deux départements. Le lin, qui n'a jamais occupé en Alsace une surface bien considérable, a diminué de même.

(2) Dans le canton de Truchtersheim, que Grad a présenté comme un de ceux qui avaient le mieux conservé les anciens usages, il n'y a plus que les vieilles femmes qui filent. Les travaux agricoles y occupent tous les bras disponibles, car la population a fortement diminué depuis 40 ans.

costumes représentent une tâche délicate, qu'une artiste seule est à même de remplir. Les autres pièces du costume vont directement de la ville au tailleur ou à la couturière du village ; elles ne sont donc pas l'objet d'un travail domestique. Du reste les costumes peuvent s'acheter aussi chez le marchand de Strasbourg.

Il faut déplorer, sans doute, la disparition graduelle de ces travaux de filage et de confection, qui pourraient toujours occuper les femmes pendant les longues soirées d'hiver. Les toiles fabriquées par le « Leineweber », avec du chanvre filé chez soi, sont généralement supérieures comme solidité et représentent une économie.

On a tenté de faire revivre, au pays de Bade, la filature à la main ; mais les résultats obtenus semblent devoir rester plutôt une curiosité.

Les travaux de filage s'accompagnent toujours de ceux du tisseur de toile, qui se présente dans la plupart des cas comme un véritable artisan. Il travaille, le plus souvent seul, pour la clientèle de l'endroit et des villages voisins. Ses semblables sont éparpillés dans divers villages de la plaine, mais principalement dans les « cercles » de Saverne et de Schlestadt. On en trouve quelques-uns dans plusieurs villages de l'arrondissement de Wissembourg, tels que Stoundwiller, Oberroedern et Oberseebach ; Andolsheim, dans l'arrondissement de Colmar et Labaroche en comptent également. Ils sont plus nombreux à Zutzendorf dans l'arron-

dissement de Saverne et Diebolsheim dans celui d'Erstein. A Obenheim, dans le même arrondissement, existe un syndicat des cultivateurs de chanvre, bien qu'on ne file plus guère dans la région ; quelques tisseurs de toile s'y trouvent encore (1).

Les paysan apportent en général au « Leineweber » des fils venant soit des tiges de chanvre données à façon à la fabrique, soit du coffre ancestral où mangés aux vers, ils s'entassent en masses qui témoignent du labeur de leurs grand'mères. Les instruments sont restés ce qu'ils étaient anciennement : « Lourds et massifs, dressés sur de grosses pièces de charpente en bois, ils imposaient à l'artisan, dit Grad, un travail fatigant, absorbant toute ses forces des pieds et des mains » (2). Il faut toujours d'une main tirer le battant, de l'autre lancer la navette, mettre enfin, à coup de pédales les lisses en mouvement. — On trouve le même archaïsme dans la mesure adoptée, l'aune.

De plus en plus, le « Leineweber » tend à augmenter son petit train de culture pour compenser le ralentissement de ses affaires. Certains même abandonnent complètement le métier.

L'exemple de B. . . , tisseur de toile à Andolsheim

(1) Trois subsistent à Obenheim ; l'un d'entre eux a exposé des étoffes qui ont été récompensées à l'exposition agricole de Strasbourg de 1913.

(2) Ch. Grad. *Etudes statistiques sur les industries de l'Alsace*.

et celui de Z..., à Sundhofen, peuvent éclairer leur condition.

B... a 74 ans, bien qu'il n'en porte pas 60. Long, maigre, les yeux enfoncés, la moustache presque noire, B... tisse tout le long de l'hiver, de novembre à mai, 8 à 9 aunes chaque jour. De 7 heures à 11 heures, et de 12 heures à 5 heures, il s'attelle à son métier, qui occupe avec le dévidoir une petite pièce à côté de la chambre à demeurer.

Son métier marche d'ordinaire à deux lames; il va jusqu'à trois pour les étoffes d'habillements. Ses clients sont disséminés un peu partout dans les environs, mais les principaux sont à Holzwihl. Il pourrait, assure-t-il, trouver plus d'ouvrage; mais il est vieux et préfère se reposer après souper.

Son travail lui rapporte en moyenne 2 marks par jour. Une étoffe unie de 80 centimètres de longueur, lui est payée 6 sous l'aune, un tissu fantaisie de même largeur, 7 sous, un autre d'un mètre de large, un sou de plus (1). Les prix de façon étaient un peu plus bas il y a vingt ans, mais l'artisan gagnait 3 marks par jour et faisait 3.000 aunes par an. Il consacrait alors au tissage plus de journées et plus d'heures par jour. Les clients plantaient le chanvre, le rouissaient, le lui donnaient à peigner, puis il le renvoyait

(1) A raison de 8 à 9 aunes par jour à 6 sous l'aune, on a un gain de 48 à 54 sous par jour.

pour le filage ; on lui retournait les filés. Le peignage du chanvre l'occupait en novembre et décembre ; en janvier il commençait à tisser, s'arrêtait pour la moisson, puis reprenait en septembre. Il avait alors 3 métiers et 2 ouvriers.

Il travaille seul aujourd'hui et cherche maintenant, le plus possible, à travailler au dehors pour des cultivateurs. C'est un habile faucheur ; il peut gagner, comme tel, 4 marks par jour à raison de 2 marks par champ. Il a d'ailleurs un petit train de culture, dont il s'occupe lui-même, cultivant blé et orge pour la vente, et soignant sa vache tous les soirs.

Il est veuf, et vit seul avec sa petite-fille, âgée de 18 ans, qui s'occupe du ménage et l'aide à rentrer sa moisson. Son seul fils est allé chercher en ville un gagne-pain.

Si la vieillesse, plus encore que la diminution des affaires, ont décidé B..., à restreindre son métier, cette dernière considération paraît avoir pesé avec plus de force sur l'esprit du fils.

A l'encontre du précédent, Z..., de Sundhofen, vient d'abandonner la partie depuis peu, il a vendu l'instrument dont il vivait jusqu'alors. Il y a deux ans encore, il pouvait faire ses 10 aunes par jour, l'aune lui étant payée de 20 à 25 pfennigs. Il gagnait ainsi de 2 marks à 2 marks 50 par jour lorsqu'il avait assez de travail. La légère augmentation des prix qui s'est produite depuis une quinzaine d'années n'a pu compenser la diminution

des commandes. Aussi Z..., cultive-t-il maintenant la terre avec une paire de bœufs. Il possède deux vaches. Un de ses fils reste auprès de lui et l'autre est aubergiste et cultivateur à Wolfganzen, village voisin de Sundhofen.

Comme le montrent ces deux exemples, les affaires du tisserand diminuent par suite de la concurrence de la machine ; il agrandit donc son exploitation agricole ou change de métier. Ses enfants, en général, prennent un autre métier ou émigrent (1).

En 1907, la statistique industrielle allemande distinguait en Alsace-Lorraine 294 tisseurs de toile à titre principal, sur lesquels 243 travaillant seuls et 45 ayant jusqu'à trois ouvriers ; un chiffre presque égal d'individus, 235, exerçaient accessoirement le métier : ce sont pour la plupart des agriculteurs. La même statistique faisait entrer 181 de ces « Leineweber » dans la catégorie des industriels à domicile indépendants (2).

Dans certains arrondissements, la fabrique

(1) Il peut être intéressant de comparer le tisseur de toile alsacien à celui des forêts bavaoises. D'après la monographie publiée en 1899 par la « Société de politique sociale allemande » sur l'industrie du bois de Bernau, le tisseur de toile des montagnes de Bavière gagnait, à cette époque, de 60 pfennigs à 1 mark par jour ; il confectionnait principalement de la toile grossière ou des torchons. La concurrence de la fabrique a déterminé dans la région une évolution vers l'industrie du bois.

(2) Cf. *Berufs u. Betriebszählung v. 12 juin 1907*, p. 633, tome 215, de la *Statistik des deutschen Reichs*.

chasse l'artisan tisseur de toile : ainsi à Colmar et à Ribeauvillé. Dans l'arrondissement de Colmar, sur sept entreprises principales et trois entreprises accessoires de tissage, on comptait, en 1907, 182 personnes occupées, dont 166 ouvriers ; à Ribeauvillé sur 6 entreprises principales et une accessoire, il y avait 107 personnes, dont 102 ouvriers. Les ouvriers sont là en majorité. Ailleurs au contraire, l'artisan est fort bien représenté. La statistique compte (1), dans celui de Schlestadt, 148 entreprises principales et 67 accessoires, avec 155 personnes occupées, dont 8 ouvriers seulement (2). Le recul du métier, néanmoins, est fort grand, puisque la statistique mentionnait 2.421 tisseurs de toile, en 1875, pour la Basse-Alsace seulement (3).

Il n'est pas sûr que cette occupation rurale soit destinée à disparaître complètement. Dans le Schleswig-Holstein, le métier électrique a commencé à fonctionner à la place du grossier instrument du tisseur de toile. M. Kurz, président de la section strasbourgeoise de la Chambre des Artisans de Basse-Alsace, compte introduire un de

(1) Cf. pour les chiffres donnés sur les arrondissements de Colmar et de Schlestadt, la *Berufs u. Betriebs Zahlung* de 1907, tome 219 de la statistique de l'Empire, p. 481 et p. 485.

(2) On compte dans l'Empire allemand de 10.000 à 14 000 tisseurs de toile, industriels à domicile (Cf. la *Betriebs Zahlung* de 1907, T, 211, p. 223 et la statistique un peu divergente de T. 213₂, p. 254, de la même publication).

(3) V. *Das Reichsland Elsass-Lothringen* T. I; Chapitre sur l'industrie en Basse-Alsace (p. 110 et s.)

ces métiers en Alsace afin de provoquer, avec l'aide de la presse et de l'exposition, une réorganisation générale dans cette branche.

Il faut l'en féliciter, car un métier rural en décadence ne peut que précipiter l'exode paysan.

L'ouvrier rural tissant à domicile pour le compte des fabricants ne se rencontre plus guère aujourd'hui que dans la région de Ste-Marie (1). La fabrique dispersée dominait, au contraire, en Alsace, au XVIII^e siècle. Le développement du travail à domicile allait alors de pair avec celui des manufactures, car il ne nécessitait qu'un outillage assez simple. Les conditions diverses qui ont favorisé celles-ci ont donc préparé par là l'essor du tissage à domicile.

L'extension de l'industrie mulhousienne est à la base du progrès industriel de l'Alsace. Le voisinage de la Suisse explique ce fait. Alors que Mulhouse n'était encore qu'une grosse bourgade, ce pays était le centre d'une industrie et d'un commerce importants de toiles peintes qui pénétraient en franchise en Alsace, considérée comme province étrangère. Ce commerce ayant gagné la province, Koechlin et Schmaltzer furent conduits à fonder, en 1746, la première fabrique d'indienne du pays. Ce fut l'origine de toute l'industrie mulhousienne, l'impression sur toile entraîna le tissage et la filature, qui s'appliquèrent ensuite non seule-

(1) V. chapitres suivants.

ment au coton, mais à la laine, à la soie, à la jute. Ces industries gagnèrent bientôt les vallées et y prospérèrent comme en plaine.

La situation géographique de l'Alsace était des plus favorables, en effet. « Elle constituait elle-même pour le nord de l'Europe une des routes des pays d'outremont comme aussi la voie par excellence de la Bourgogne et de la Provence... les rapports se croisent dans ce carrefour vraiment européen. » (1)

Dans les Vosges en particulier, les nombreuses rivières utilisables comme force hydraulique, et précieuses, par leur pureté, pour la teinture des étoffes, comme les ressources en bois et en houille, devaient être d'un grand secours, dans les premiers temps, pour la filature et le tissage (2).

Puis, l'infertilité des terrains de montagne devait permettre aux fabricants de trouver dans les Vosges une main-d'œuvre à bon compte, d'autant plus qu'il n'existait en Alsace, vers la fin de l'ancien régime, aucune autre industrie vraiment importante.

Le tissage rural à domicile, tout particulièrement, s'adaptait à ces conditions du lieu (3). La cause principale qui poussait les paysans à s'adon-

(1) Vidal de la Blache : *La France ; tableau géographique*, cité par Lévy, *Histoire de l'industrie cotonnière alsacienne*.

(2) V. sur tout ceci Lévy, *Histoire* citée.

(3) Mentionnons aussi l'humidité du climat alsacien et la longueur des hivers. V. ci-dessous, chapitre suivant.

ner au travail, dit M. Tarlé (dans son ouvrage sur *l'Industrie dans les campagnes en France, à la fin de l'ancien régime*), c'était la pauvreté du sol, et en général le peu d'avantages matériels qu'offrait l'agriculture (1). Plus les paysans éprouvent de la difficulté à subsister, et plus les conditions sont favorables pour l'industrie ; c'est ce que constate, du reste, un mémoire de l'époque (2). Cette remarque peut s'appliquer également aux habitants des Vosges.

Des causes d'ordre politique sont venues renforcer la double influence du lieu et du travail. L'industrie cotonnière jouissait sous l'ancien régime d'une grande liberté d'action, se complétant de ce fait, pour les approvisionnements, que la province était traitée à l'instar de l'étranger effectif.

Le pouvoir royal, qui avait un constant souci du sort de l'agriculture, reconnaissait, au XVIII^e siècle, l'utilité de la combinaison des travaux des champs avec l'industrie. « Ces sortes d'établissements paraissent être de la plus grande utilité, disait un inspecteur des manufactures. La filature qu'exige la fabrication des toiles peintes répand cette main

(1) Tarlé p. 16. Notons cependant qu'un sol riche ne s'oppose pas au développement des industries si la population y est assez dense. C'est le cas de la plaine d'Alsace.

(2) Voir, à ce sujet, Lévy p. 111 et s. « Les fabriques de toile ne peuvent être mieux placées que dans la montagne, soit à cause de l'eau, soit à cause des ouvriers, lesquels pourront y trouver bien des aises », dit une lettre du sieur Müller citée par l'auteur.

d'œuvre dans la campagne, occupe une infinité d'habitants qui ne sont pas propres à la culture ; remplit les moments oisifs que les saisons et l'intempérie des temps laissent aux cultivateurs ; donnent de l'occupation aux femmes, aux enfants même, et les met tous en état ou de se soutenir ou d'améliorer leurs biens » (1). C'est ce qui décida Louis XV, en 1762, à déclarer tous les habitants de la campagne affranchis du contrôle des corporations ; son gouvernement, ce faisant, se bornait à reconnaître un état de choses déjà existant (2). Louis XVI chercha, de même, à attirer à la campagne, par l'immigration, des fileuses et des tisserands ruraux — notamment parce que, « cette fabrication s'accordant avec les travaux de la campagne, les ouvriers sont autant d'agriculteurs » (3).

Ces diverses actions d'ordre géographique, économique ou politique, expliquent la pénétration de l'industrie textile à domicile à la campagne. La plupart des régions où elle existe aujourd'hui ont vu s'opérer, à la suite des progrès de la technique, la substitution de la fabrique concentrée à la fabrique dispersée. Mais l'époque qui a précédé cette révolution économique fut le beau temps de l'industrie rurale.

Des ateliers de famille des tisserands mulhou-

(1) Pièce citée par R. Lévy « *Histoire de l'industrie cotonnière en Alsace* », p. 39 en note.

(2) V. Tarlé, *loc. cit.*

(3) Voir R. Lévy, p. 40, *loc. cit.*

siens, le tissage du XVIII^e siècle s'était, en effet, peu à peu propagé dans les campagnes pour le compte des manufactures nouvelles. Jusqu'au début du XIX^e siècle, des milliers de paysannes filaient à domicile pour Sennheim et Wesserling. Les besoins de ces maisons en toiles de coton, venait à point, car l'épuisement des mines dans les vallées vosgiennes, particulièrement dans celle de Liepvre, et la décadence des forges laissaient sans ressources de nombreuses familles. La filature du coton fut donc très précieuse dans les communes pauvres, et elle fournit une occupation accessoire aux familles paysannes, dont elle complétait le budget journalier d'une petite somme variant de 6 à 8 sous (1). S'interposant entre le chef d'entreprise et l'ouvrier, le commissionnaire de la ville voisine procurait la matière première et rassemblait le coton filé, dont il surveillait aussi la production (2). La filature à la main occupait alors, dans les vallées les plus pauvres du Haut-Rhin, 15.000 individus, et leur distribuait annuellement une somme de plus de 200.000 francs (3).

(1) D'après Herkner, *Die Anfänge der Baumwollenindustrie im Oberelsass*.

(2) Voir Lévy, p. 154.

(3) V. la lettre du préfet du Haut-Rhin au ministre de l'intérieur, datée du 1^{er} mai 1806, citée par Ch. Schmidt (*L'Industrie cotonnière dans le Haut-Rhin*, Mulhouse, Vve Bader et C^{ie}, p. 4). — Le chiffre de 200.000 correspondrait à la moyenne de 13 fr. 30 par tête ; il faut noter qu'un grand nombre d'enfants travaillaient également (v. Ch. Schmidt, *loc. cit.*, p. 37).

En 1802, le machinisme faisait déjà son apparition dans la filature, mais l'évolution correspondante ne se réalisa que 20 ans plus tard dans le tissage (1). En 1836 encore, en effet, il n'existait pas pour ainsi dire de commune où ne fonctionnaient quelques métiers à bras (2).

Il ne reste plus trace aujourd'hui de ce passé dans la région mulhousienne.

Il en est à peu près de même actuellement de l'industrie de la laine à Bischwiller, très florissante avant la guerre. Elle occupait encore à cette époque, chez eux, de nombreux tisserands, dont certains étaient en même temps cultivateurs (3).

La décadence du tissage à domicile dans les campagnes d'Alsace devait naturellement favoriser l'exode rural.

(1) En voir les raisons dans Lévy, p. 159 et s. Les premiers métiers mécaniques pour le tissage datent en Alsace, selon Ch. Grad, de 1821 (voir ses *Etudes statistiques*, p. 152). La statistique du Haut-Rhin de 1828, citée par cet auteur, compte 22.077 métiers, dont 21.651 à la main avec 23.352 ouvriers. Une grande partie des métiers battait à domicile à la campagne. Encore en 1837, la fabrique de Wesserling (qui fonctionnait alors mécaniquement) occupait 1.400 métiers à bras dans les villages voisins (voir R. Liefmann, *die Hausweberei im Elsass*, Introduction historique). Le dernier métier à bras battant pour les maisons mulhousiennes a cessé de fonctionner en 1898 (d'après l'*Histoire documentaire de l'Industrie de Mulhouse*).

(2) V. Lévy, p. 152.

(3) On nous a cité, à Bischwiller, le cas d'un fabricant de drap, descendant d'anciens tisserands, M. Pierson, qui possède toujours l'exploitation agricole léguée par ses ancêtres. (M. Schwendener).

En abordant l'étude des tissages ruraux encore vivants, celui de Sainte-Marie, puis celui du Ban de la Roche, nous retrouverons le jeu des mêmes influences que précédemment.

CHAPITRE II

La Région du tissage de Sainte-Marie. Le lieu et son exploitation

Depuis son origine, le tissage sainte-marien s'est toujours maintenu sous la forme d'industrie rurale accessoire.

La prospérité de cette industrie date du XVIII^e siècle et se rattache au développement de l'industrie mulhousienne. Sans doute, dès le seizième siècle, les réfugiés huguenots qui s'étaient établis dans la petite cité se livraient déjà à la fabrication du drap : mais l'essor du tissage de S^{te}-Marie ne vint que plus tard. Le 29 mars 1753, le prince Palatin des Deux-Ponts, seigneur de Ribeauvillé, faisait droit à la demande d'exploitation d'une société comprenant J.-G.[§] Reber, Médard Zetter, Philippe Brégenzer, tous trois bourgeois de Mulhouse, et Philippe Stephan, le maire de S^{te}-Marie. Ils voulaient fonder dans cette ville une manufacture qui devait, dans l'esprit des trois premiers associés, succéder à leur entreprise d'Illzach qui n'avait pu résister aux attaques de la corporation mulhousienne des passementiers (1). La filature et la teinturerie accompagnèrent bientôt le tissage.

(1) V. Liefmann, *die Hausweberei im Elsass*, 1899.

La caractéristique de l'industrie sainte-marienne réside dans la nature du produit fabriqué. Cet article est un tissu teint sur fil et soumis aux caprices de la mode : tel est le principe permanent autour duquel nous pouvons grouper la plupart des faits observés. Nous les étudierons spécialement au point de vue du personnel occupé soit à domicile, soit à l'atelier du village.

On examinera successivement le lieu et son exploitation, le travail à domicile et l'entreprise patronale, l'évolution de l'un et de l'autre, les mœurs des tisserands, leur exode et le dépeuplement de leurs villages.

Le tissage paysan pour le compte de S^{te}-Marie s'étend de la frontière française jusque vers le Rhin, principalement dans les cantons de Villé, de Schlestadt, de Markolsheim et dans les cantons de Saales et de Ribeauvillé. Son territoire est fait de montagne et de plaine. Dans les Vosges, ce sont d'abord les vallées de la Lièpvrette — avec S^{te}-Marie pour centre — et du Giessen, qui passe à Villé : les deux vallées se rencontrent vers la plaine. Ce sont ensuite, dans la haute vallée de la Bruche, quelques communes du Ban de la Roche, puis Ranrupt et Colroy la Roche. Dans le canton de Ribeauvillé, les métiers battent surtout à Thannenkirch, qui s'élève, parmi les prés, sous la couronne de sapins du Tännichel.

Comment le lieu a-t-il favorisé l'établissement

de l'industrie à domicile dans cette partie des Vosges ?

Nous pouvons remarquer que cette région est d'une constitution géologique très ancienne, surtout celle de la Liepvrette, qui, gneissique, ne se prête guère à la culture (1). Ce fait, joint à la proximité du chef-lieu et des mines du siècle dernier, contribua sans doute, dès l'origine, à donner aux localités situées le long de la Liepvrette (2), leur caractère demi-urbain. D'ailleurs le fond plat, l'étroitesse de sa vallée devaient faciliter les agglomérations. Il faut noter, à ce propos, la nature particulière des eaux de la Liepvrette, très propices à l'établissement de teintureries, et dont la force hydraulique fut également utilisée. Toutes ces raisons, tirées du lieu, ont fait que la fabrique concentrée s'est établie bien plus tôt dans le val de Liepvre que dans le val de Villé (3). Là, le tis-

(1) « Les roches felspathiques ou gneissiques, dont les phosphates sont difficilement assimilables, ne conviennent pas aux récoltes de courte durée, qui veulent trouver des aliments tout prêts pour une prompte croissance, elles conviennent, au contraire, à la culture forestière... C'est seulement dans les bas-fonds qu'on peut obtenir de bonnes prairies, cultiver le seigle et la pomme de terre » (Charles Durand, *Géologie des Vosges appliquée à l'agriculture*).

(2) Sainte-Croix-aux-Mines et Lièpvre.

(3) A ce point de vue, la situation du val de Lièpvre peut se comparer à celle de la vallée de la Bruche, en aval des Fouday jusqu'à, Schirmeck. Ici les pentes des montagnes tombent également à pic impropres à la culture. De plus la vallée de la Bruche, où abonde les ruisseaux, était propice à l'origine à la fondation de petites fabriques, concentrées aujourd'hui. Jamais elles n'occupèrent beaucoup de tisseurs à domicile en aval de Fouday (Cf. Klein, *loc. cit.*).

sage n'est pas l'accessoire, mais l'occupation principale des habitants. Aussi le val de Liepvre ne présente-t-il que peu d'intérêt pour notre étude; c'est surtout dans le val de Villé que nous allons trouver le véritable tisserand rural.

Par la constitution de son sol de schiste et son relief, ce val se distingue très nettement des autres parties des Vosges. Largement ouvert, avec des cimes peu élevées, il a conservé certaines formes des époques géologiques primitives (1). Les molles ondulations de cette large vallée se prêtent à merveille à l'établissement de petites agglomérations rurales; on y compte 17 villages, la plupart médiocrement peuplé. La nature du sol n'y permet pas un grand développement agricole; mais des vignes sur les collines qui s'allongent aux pieds des monts, des groupes de maisons blanches par places dans les replis d'où émergent des toits et des clochers, des prés dans les parties basses, des champs de seigle et de pommes de terre un peu plus haut, des landes de genêts, brûlés par endroits sur les crêtes, tous ces traits révèlent des occupations foncièrement rurales et aussi des revenus très modestes (2).

(1) *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, Strasbourg, 1899-1903, tome I.

(2) Le sol n'y « produit pas assez de blé pour la consommation de l'habitant », remarquait Aufschlager en 1826 (*L'Alsace*, 3 vol. 1826), époque vers laquelle l'industrie sainte-marienne a commencé à se répandre dans le val de Villé.

La patrie de la petite industrie à domicile est bien, en effet, le val de Villé. Nulle part peut-être en Alsace, une aussi forte portion d'individus n'est tenue de compléter ses ressources par un travail familial : d'où le foisonnement des petits métiers accessoires. Les faiseurs de sabots, de bardeaux, d'échalas, de hottes, les garnisseuses de chaussons abondent dans le val (1).

Le tissage de la toile était déjà implanté sur les lieux quand apparurent les fabricants de S^{te}-Marie.

Dans la plaine, le tissage est aujourd'hui localisé en majeure partie dans l'arrondissement de Schlestadt, entre Ill et Rhin, principalement à Muttersholz, Hilsenheim, Baldenheim, Mussig, Ebersheim, Ebersmünster et Wittisheim. Cette surface plate que le Rhin a recouverte de ses alluvions plus ou moins chargés de gravier, contraste avec la montagne par sa fertilité partielle (2). On l'a dénommée le Ried, parce que les marais y couvrent une grande surface.

Il n'est pas facile de voir, au premier abord, comment la nature du sol a pu agir ici sur le travail industriel. En parcourant cette région de

(1) Le travail des chaussons est une ressource pour un assez grand nombre de familles de tisserands du val. Les femmes et les enfants s'y livrent, le soir surtout. Voir, sur ce point, chap. IV. première partie.

(2) Le gravier perce, en effet, par places la couche de terre qui le recouvre, formant des « Haischienen » calcaires, stériles sans l'irrigation. La fécondité du sol a donc ici certaines limites.

l'est à l'ouest, on trouve d'abord, le long de l'Ill, des marais et des bois ; puis vient l'étroite bande de terrain sec et fertile où se centralise le tissage, avec Mussig, Baldenheim, Muttersholz, et qui se prolonge au sud vers Ohnenheim, Heidolsheim, Elsenheim, villages purement agricoles. Plus à l'est, c'est une sorte d'arête, où passe la voie païenne. Au-delà, les prés recommencent pour se prolonger, très nombreux, jusqu'au Rhin, avec des communes surtout agricoles comme Saasenheim, Sundhausen, Boozheim. Mais la population est moins dense ici qu'autour de Muttersholz ; pour cette raison surtout, le tissage ne s'y est guère développé. La proximité relative de S^{te}-Marie et la densité de la population expliquent, au contraire, l'établissement du tissage autour de Muttersholz.

Non loin de là, certains villages de tisserands, Ebersmünster, Wittisheim, Bindernheim s'élèvent sur un sol plus pauvre, contrastant, d'une part, avec la partie méridionale du canton surtout agricole et, d'autre part, avec la plaine comprise entre les Vosges et l'Ill, deux régions sans importance pour le tissage. L'action directe du lieu semble donc s'être exercé là, d'autant plus qu'un certain nombre d'habitants des villages les plus pauvres, poussés par leur misère, ont émigré dans des localités mieux situées, telles que Hilsenheim, Muttersholz où ils se livrent souvent au tissage.

Une autre condition du lieu favorable, à l'origine, au tissage dans le Ried, c'est l'humidité du climat, nécessaire au travail des cotonnades (1). La nature du sol a agi indirectement sur l'industrie autour de Muttersholz, non seulement en permettant la culture intensive, et par suite la multiplication des petits propriétaires, mais en favorisant certaines plantations, comme le houblon et le tabac, qui exigent des soins méticuleux (2). Si les tisseurs du Ried sont, en moyenne, plus habiles que ceux de la montagne, cela tient en partie à ces pratiques culturelles.

Dans les communes les plus pauvres de la région, la culture du chanvre, qui convient aux terrains médiocres, était autrefois en honneur; certains ruisseaux portent même encore le nom de *Hanfgraben* (notamment entre Hilsenheim et Bindernheim). Aussi les tisseurs de toile devaient-ils être assez nombreux dans le canton de Markolsheim, avant l'introduction du tissage du coton. Les fabricants de Sainte-Marie purent utiliser, ce semble, des aptitudes déjà existantes.

Si le lieu fait comprendre la présence de l'industrie, c'est surtout par la manière dont il est exploité qu'il exerce son action. Les ressources

(1) A noter aussi la longueur des hivers alsaciens. V. la première partie.

(2) L'arrondissement de Schlestadt est celui de tous les arrondissements d'Alsace où la culture du tabac était le plus développée.

du sol sont, pour la plupart des ménages de tisseurs, plus importantes encore que le tissage lui-même dont le caractère complémentaire doit faire passer celles-ci au premier plan (1).

Dans la montagne, les travaux de cueillette, tout d'abord, n'ont sans doute qu'une faible valeur à côté de l'agriculture; pourtant ils apportent dans le budget familial un appoint qui n'est pas négligeable (2).

Les enfants vont chercher, sur les pentes des monts, les fruits sauvages — myrtilles, framboises, mûres, airelles, etc. Les myrtilles se trouvent en différentes places, mais principalement du côté de Thannenkirch et vers le Climont. Enfants et jeunes gens s'en vont généralement, vers le milieu de l'été, de Neufbois, Diefenbach, Neuve-Eglise, Breitenau, Bassenberg, Lalaye et Fouchy pour les récolter sur le Climont. Chacun cueille, une année ordinaire, 10 à 12 livres par jour durant près de 15 jours. Les myrtilles se vendent au dépositaire, qui les expédie, par tonnelets, à Mulhouse et Strasbourg. Comme elles sont payées 10 pf. la livre, chaque enfant gagne ainsi 15 mk. environ. Huit jours de récolte de framboises à 20 pf. la

(1) Nous avons fait passer le travail agricole avant le tissage lui-même, car celui-ci doit être considéré bien plutôt comme une répercussion de celui-là que l'agriculture comme une répercussion du tissage.

(2) Dans le Ried, la cueillette des fruits sauvages fournit seulement la matière de tartes ou de confitures de framboises et de mûres.

livre rapportent presque autant. Les framboises sont généralement expédiées en tonnelets pour la transformation en sirop. Aux framboises s'ajoutent encore les mûres et les airelles. Celles-ci croissent sur les sommets ; durant huit jours, un enfant en récolte, chaque jour, 5 à 6 livres. Beaucoup de mûres sont expédiées en Suisse, où elles sont transformées en confitures.

Souvent, comme à Thannenkîrch, les enfants vont vendre eux-mêmes leur récolte (1) à Colmar, où ils obtiennent des prix plus élevés que chez le dépositaire (2). Aussi la cueillette des fruits sauvages procure-t-elle des sommes rondelettes aux familles de tisserands du village. Pour peu qu'elles aient quelques enfants, chacune d'elles vend de mai jusqu'en octobre pour plusieurs centaines de marks de fraises, framboises, myrtilles, mûres et cynorrhodons (3).

Dans de nombreuses communes, la présence de la forêt est également bienfaisante. Elle fournit au tisserand non seulement le combustible à bon compte, mais la matière première de différents travaux comme par exemple la fabrication des

(1) Elle est parfois groupée avec celle de quelques autres familles. La livre de myrtilles se vend en moyenne de 12 à 20 pfennigs sur les lieux, 30 sur le marché de Colmar.

(2) Le fabricant Jacobsthal est un client tout indiqué. Il transforme les fruits récoltés en liqueurs ou sirops (car ce distillateur fait aussi des boissons à l'usage des abstinents).

(3) Le curé nous a cité une famille de cinq enfants qui aurait cueilli pour 1,200 marks de fruits sauvages dans l'année.

bardeaux (1). A Hilsenheim le bois se vend presque à moitié prix aux personnes domiciliées dans la commune ; l'habitant de Thannenkirch peut prendre tous les jeudis une charge de bois dans la forêt. Autre avantage appréciable : les communes qui ont beaucoup de forêts ne prélèvent guère d'impôts (2).

Le façonnage des coupes est une ressource pour un certain nombre, par exemple à Thannenkirch. Dans ce village, la plupart des bûcherons ont un membre de leur famille qui tisse chez eux ; ils travaillent la majeure partie de l'année dans la forêt ; rentrés chez eux, ils s'occupent dans les champs où se mettent parfois eux-mêmes au métier (3).

Quant aux fabricants de bardeaux, ils ne s'occupent pas eux-mêmes sur le métier, mais ils ont souvent une fille ou un garçon qui tisse ; leur fabrication est active dans le val de Villé (4).

(1) On ne nous a pas cité de tisserand-sabotier, mais il peut se trouver aussi des familles de sabotiers dont un membre tisserait.

(2) Ces impôts communaux sont nos centimes additionnels ; Fouchy n'a que 5 % de centimes additionnels, Urbeis n'en a point, Hilsenheim ne prélève que 16 %. Au contraire, les habitants de St-Martin, commune sans arbres, payent 200 % de centimes additionnels, ceux de Baldenheim, également sans forêts, 120 %.

(3) On compte environ une quarantaine de bûcherons à Thannenkirch.

(4) Voir la première partie de notre étude.

Une ressource du lieu, qu'on pourrait, comme celles de la forêt, joindre aux travaux de simple récolte, est celle des débris de houille, que les habitants de Lalaye et de Charbes vont chercher dans les anciennes mines, et avec lesquels ils entretiennent leurs foyers en hiver.

Les travaux agricoles sont, comme on va le voir, une forme d'exploitation du lieu des plus précieuses pour le tisserand; c'est pourtant leur insuffisance qui explique son recours au tissage accessoire.

La plus grande partie de la surface qu'il met en culture appartient à l'ouvrier, bien que les champs affermés constituent une fraction importante (1). Il n'est pas sans intérêt de remarquer le développement considérable de la petite propriété dans tout l'arrondissement de Schlestadt. De tous les arrondissements de Basse-Alsace, c'est, après Molsheim, celui dans lequel les petites exploitations tiennent relativement le plus de place. Lors du recensement de 1895, sur 13.160 exploitations, 2.450 s'étendaient sur moins d'un hectare, et

(1) A l'époque où Kaerger fit son enquête (1885), 82 % des familles du Val de Villé possédaient chacune un ou plusieurs champs; la plupart des tisserands sont, de plus, propriétaires de leur maison. Le partage égal est en vigueur en cas de succession. Dans la montagne, la maison passe à celui des enfants qui en offre le prix le plus élevé, et s'ils ne s'entendent pas, elle est vendue aux enchères. Dans le Ried, les biens restent couramment dans l'indivision à la mort du père. En général, l'un des fils, celui qui a appris l'agriculture, prend l'exploitation pour rendre ensuite aux cohéritiers leur part en argent ou en biens, à la mort des parents.

Dans certains villages, le prix de location de la terre est plus élevé que dans d'autres, soit qu'elle soit d'un meilleur rapport, soit que les paysans aient plus d'esprit d'entreprise qu'ailleurs. On peut comparer à cet égard Baldenheim et Hilsenheim; les champs se louent près de 2 marks l'are à Baldenheim et seulement 1 mark à 1 mk. 50 à Hilsenheim.

2.768 sur plus d'un et moins de deux hectares. En 1907, 21,09 % des exploitations couvraient une surface inférieure à deux hectares (1). Si l'on admet avec M. Hertzog que l'étendue nécessaire à l'entretien d'une famille varie de 3 à 4 hectares dans la plaine d'Alsace (2), on ne peut donc considérer l'exploitation agricole du tisserand que comme un domaine fragmentaire, nécessitant un revenu accessoire.

La dimension des terres cultivées dépend souvent des besoins de la famille et, par suite, du nombre des enfants, mais elle est surtout en rapport avec la durée du tissage que détermine l'importance de l'exploitation. C'est ainsi qu'à Steige, où la culture n'a qu'une importance limitée, le tissage dure plus longtemps dans l'année qu'à Ranrupt, où la plupart des paysans ont plusieurs vaches et un ou deux bœufs (3).

La majorité des tisseurs cultive, en moyenne, d'un demi-hectare à un hectare et demi. Les tisseurs d'hiver, qui tissent le moins longtemps,

(1) *Berufszählung* de 1907, page 189*, t. 212₂. Dans beaucoup de communes du canton de Markolsheim, 3 hectares suffisent à l'entretien de la famille de l'exploitant.

(2) *Die bauerlichen Verhältnisse im Elsass*, par A. Hertzog. Si 4 hectares sont nécessaires en plaine, aux endroits les moins favorisés, ce minimum devrait même être élevé pour la montagne (à l'exclusion du vignoble).

(3) On pourrait rapprocher à ce point de vue Hilsenheim de Steige, Baldenheim de Ranrupt.

ont deux à trois hectares de terre, dans le canton de Markolsheim, tandis que les tisseurs permanents exploitent à peine un demi-hectare. Il est rare qu'un tisserand ne possède aucun lopin de terre. Les travailleurs de l'atelier semblent, d'ailleurs, être un peu moins occupés que les autres par leurs champs (1).

Nous avons compris dans l'étendue moyenne des terres mises en culture, le communal qui échoit à chaque feu dans plusieurs communes. Ces biens communaux partagés, soit à titre viager comme dans la plaine, soit périodiquement comme dans la montagne, viennent beaucoup en aide au tisserand. L'examen rapide de ses procédés de culture dans le Ried, puis dans la montagne, confirmera la nécessité où le paysan se trouve de chercher ailleurs un revenu supplémentaire.

La culture intensive de la plaine appelle l'emploi d'engrais. Le syndicat agricole ou les coopératives d'achat, en les procurant à bon compte, ont permis d'accroître beaucoup le rendement du sol dans le Ried (2). Les procédés de rotation des cultures sont simples; car l'assolement triennal

(1) La plupart des tisseurs d'atelier qui subsistent à Châtenois, dans le val de Lièpvre, n'ont pas de culture; un tiers seulement cultive le sol; sur ce tiers, la plupart ont leurs vignes; une partie tient une vache, le reste une ou deux chèvres.

(2) Les matières fertilisantes fournies par le « Consumverein » ou le Syndicat sont surtout les engrais phosphorés, azotés, la potasse et le sulfate d'ammoniaque.

est beaucoup pratiqué. A Baldenheim et Hilsenheim, par exemple, on sèmera la première année du froment, la seconde de l'orge, la troisième des plantes sarclées (pommes de terre ou betteraves). L'alternance est quelquefois aussi de quatre ans (1). La plupart des tisserands n'ont pas d'attelage. Ils utilisent d'ordinaire leur vache pour les charrois, et recourent, pour les labours ou la rentrée des récoltes, à l'attelage d'un paysan qu'ils indemnisent le plus souvent en argent.

Les paysans-tisserands cultivent principalement les céréales, la pomme de terre et la betterave, et dans certains endroits, la vigne et le houblon. Une partie notable des récoltes est vendue. A Muttersholz, où dominent les tisseurs de la catégorie moyenne, un grand nombre vendent au moins 3 sacs de blé, 5 sacs d'orges, très peu de seigle. A Baldenheim, village de tisseurs d'hiver, la plupart ont, en moyenne, 10 à 15 ares de houblon avec 2 ou 300 perches. La vigne n'est cultivée que pour la consommation familiale.

La plupart ont au moins une vache, leurs poules, un ou deux porcs (2). Les ouvriers permanents ne possèdent d'ordinaire que des chèvres ou des lapins. Les tisseurs d'hiver ont fréquemment deux ou trois vaches, un ou deux bœufs. L'élevage est très

(1) Ainsi à Muttersholz : 1^{re} année, froment ; 2^e, pommes de terre ; 3^e, seigle ou avoine ; 4^e, betterave.

(2) Ceux qui ont deux cochons en vendent un dans l'année et tuent l'autre pour leur consommation.

rémunérateur et tend à augmenter en importance. Les prés du Ried, très fertiles dans les environs de Baldenheim et de Muttersholz, fournissent d'ailleurs, en grande partie, la nourriture du bétail.

Sur les 10 ouvriers d'atelier du contremaître K..., de Muttersholz, 3 seulement travaillent dans les champs ; ils cultivent le blé, l'orge, le seigle, la pomme de terre, tiennent une chèvre et un cochon. Une grande partie de ses ouvriers à domicile ont des vaches.

Les habitants de la montagne se sont trouvés dans des conditions de milieu plus défavorables que ceux de la plaine. Depuis très longtemps, les populations vosgiennes se sont efforcées, progressivement, de gagner les pentes de la montagne à la culture. Aussi voit-on, dans les vallées, des flancs « souvent dénudés et déboisés, transformés par places, à grand renfort d'engrais, en maigres champs de seigle et de pommes de terres (1) ». Cette lutte avec la nature, qui témoigne de l'amour du travail et de la tenacité des races primitives de la montagne, apparaît, mieux encore que dans le val de Villé, au Ban de la Roche et dans la vallée de Lapoutroie.

Les transports se font fréquemment à dos d'homme ; le travail de la terre s'effectue à la

(1) Bleicher, *les Vosges*. Bleicher observe, à ce propos, que dans les vallées de langue romane, les cultures montent plus haut que sur le reste du versant alsacien.

charrue ou à la bêche (1). L'alternance des cultures se reproduit souvent, identique, tous les deux ans, les plus pauvres tisseurs ayant et leur seigle et leurs pommes de terre, chaque espèce sur un champ différent. Les tisseurs de la catégorie moyenne ont au moins trois champs et peuvent planter successivement, sur chacun d'eux, des pommes de terre, puis du seigle, puis de l'avoine (souvent aussi le trèfle remplace l'avoine pendant deux ans).

Il n'est pas sans intérêt de montrer à quels procédés de culture recourent les tisserands, sur leurs communaux, appelés en dialecte français « stirpoux », en allemand « Krüter ». Ceux-ci sont partagés périodiquement entre les familles dans beaucoup de villages. Le lot de chaque famille ne dépasse guère, d'ordinaire, 10 à 20 ares (2). Ces stirpoux étaient plus étendus autrefois, mais ils diminuent sans cesse, par suite du reboisement encouragé par l'administration.

L'alternance des cultures dure, le plus souvent, deux ans sur chaque communal. Puis on laisse en friche plusieurs années, et on recommence à cultiver pendant deux ans. Quand le paysan est mis en possession de son morceau, il lui faut couper et brûler les genêts et les broussailles qui le recou-

(1) Le plus souvent à la charrue. La bêche ou la pioche est employée au contraire sur les descentes un peu rapides.

(2) A Breitenbach, les lots se comportent de plusieurs morceaux, d'un seul dans le Val de Villé.

vrent, puis viennent les labours ou les travaux à la bêche.

Cette coutume de l'écobuage périodique peut donc entraîner des travaux assez pénibles. On comprend qu'il y ait, pour cette raison, dans certaines communes, une sorte de stirpoux concédée *gratuitement* aux familles, et sur laquelle, du reste, on cultive en général seulement le seigle. De même dans la catégorie de communaux la plus courante, celle où se pratique l'alternance de deux ou trois ans (1) : la concession est très souvent gratuite la première année, et payante seulement dans la suite (2).

Le tissage semble avoir exercé son influence

(1) A noter que la même culture se répète très souvent deux ans de suite sur le même lot, comme à Steige, où l'on cultive des pommes de terre les deux premières années, la troisième du seigle. L'assolement triennal, autrefois bien plus général, est encore très usité à Erlenbach, moins à Breitenbach ; l'avoine ou le trèfle suivent alors la pomme de terre, comme sur les privés.

(2) La première année écoulée, on met les communaux aux enchères. La somme à payer est d'ailleurs minime ; à Bassenberg le concessionnaire doit verser de 0 mk. 80 à 1 mk. 20 pour un champ d'une quinzaine d'ares. Les lots sont groupés par les autorités compétentes, pour le partage qui a lieu par voie de tirage au sort ; puis les 4 ou 5 bénéficiaires de chaque groupe partagent entre eux. Les deux espèces de communaux, gratuits et payants, peuvent coexister sur le même ban, puisque c'est la durée de la période de culture, variable souvent selon les lots, qui les distingue l'une de l'autre.

Les stirpoux reculent sans cesse. Ainsi le Honil, montagne toute boisée, voisine de Bassenberg, en était toute recouverte autrefois. Ceux de Steige diminuent, chaque année, de deux hectares pour faire place, de même, à la forêt.

sur la mise en valeur des stirpoux. Dans quelques localités comme Ranrupt et Bassenberg, où l'agriculture tient une plus grande place qu'ailleurs, la durée de la période de jachère est au-dessous de la moyenne de dix ans. A Ranrupt notamment, village de tisseurs d'hiver, on cultive le seigle durant un an sur chaque lot, puis on laisse en friche durant cinq ans seulement : la courte période du tissage permet une activité agricole plus grande qu'à Steige, où d'ailleurs la plupart des familles délaissent leur stirpoux (1).

Dans les montagnes, les prés constituent la principale ressource avec le seigle et la pomme de terre, que la famille cultive pour ses besoins seulement. On élève très souvent une vache pour la vente, jusqu'à ce qu'elle soit prête à vèler ; les prix de vente varient de 300 à 400 marks (2). Le lait se vend généralement sur place. La plupart

(1) La durée de la jachère est de 18 ans à Urbeis, de 15 à Steige, de 10 environ à Lalaye et Fouchy, de 4 seulement à Basseberg.

Fouchy possède 29 hectares (dont 25 en pâturages) de stirpoux, Steige une trentaine d'hectares, Triembach 58 hectares, Urbeis 18 hectares, Lalaye, St-Maurice et Neuve-Eglise chacun 9 hectares, Gereuth 25 hectares, Breitenbach 200 hectares, Erlenbach, qui en compte 130 hectares, n'a pas de tisserands. (D'après notre enquête auprès des instituteurs du Val).

(2) On comptait à Thannenkirch, au moment de notre enquête, environ 150 vaches sur 125 ménages, dont 105 familles de tisserands. On peut compter au moins 1 vache en moyenne par maison ; il y a, du reste, des tisserands qui n'ont qu'une chèvre.

des familles font un peu de beurre que souvent elles vont vendre au marché de la ville (1).

Plus encore qu'en plaine, les cultures spéciales ont ici leur importance ; sur le versant du Val de Villé tourné vers le soleil, la vigne prospère. Aussi le tissage est-il généralement moins développé de ce côté que dans les localités qui, avec Neuve-Eglise, Diefenbach, Saint-Maurice, etc, constituent le territoire du Comte Ran. Plus une commune est viticole, en effet, moins elle tisse. Les vigneronns d'Erlenbach sont les premiers de la vallée ; pas un métier ne bat dans ce village. A Triembach, où l'habitant vend ses 30 mesures de vin chaque année, on ne compte que 20 tisserands. A Meissengott, où l'industrie a déjà plus d'importance, beaucoup de tisserands ne font que deux mesures de vin (2).

Les cerisiers et les pruniers sont particulièrement nombreux dans le fond du Val de Villé dont le kirsch et le quetsch sont réputés jusqu'en France. Les tisserands de Steige ont, d'ordinaire, de 5 à 10 cerisiers. Un gros arbre peut donner trente litres d'eau de cerises, un petit dix à peine.

(1) A Thannenkirch, quelques familles descendent régulièrement leur beurre, chaque semaine, sur le marché de Ribeauvillé. Un plus grand nombre (qui reste cependant la minorité dans le village) n'y va que toutes les trois semaines ou tous les mois. La livre de beurre est payée 32 sous.

(2) La production viticole a toutefois, ici encore, son importance, car le village a près de 50 hectares de vignes.

La production de l'eau-de-vie a diminué depuis les nouveaux impôts ; depuis 5 ans, d'ailleurs, il n'y a plus guère de récolte. A Steige et Meissengott, les tisserands produisent chacun environ une vingtaine de litres de kirsch. Le kirsch se vend, les années d'abondance, de 1^{mk} 60 à 2^{mk} le litre, le quetsch de 1^{mk} 60 à 1^{mk} 80 (1). Le premier se consomme beaucoup en France, le second surtout sur place. Si l'on tient compte des impôts, la petite distillerie paraît moins rémunératrice encore que la récolte des fruits sauvages.

Malgré toutes ces ressources que le tisserand de la plaine ou de la montagne a su tirer du lieu, il est aisé de voir qu'elles ne peuvent suffire à faire vivre sa famille.

(1) A Thannenkirch, où les cerisiers sont particulièrement nombreux, chaque famille vend en moyenne 15 litres d'eau-de-vie (à 2 ou 3 marks le litre) et 50 kilos de cerises ; celles-ci sont d'un gros rapport ; la vente globale du village s'est élevée, il y a deux ans, dit-on, à 33.000 marks. On compte, en effet, à Thannenkirch, environ 2.500 cerisiers, d'après le recensement du 1^{er} décembre 1900 (2.508 cerisiers sur 6.563 pour tout le canton de Ribeauvillé). D'après le même recensement, Steige comptait 3.498 cerisiers et 3.960 pruniers, Urbeis 2.093 cerisiers et l'ensemble des communes du canton de Villé 30.715 cerisiers, plus 13.544 pruniers (arbres à quetsch) Voir *Die Ergebnisse der Viehzählung und der Zählung der Obstbäume in Elsass Lothringen, vom. 1 dez 1900* (Strasbourg, 1903).

CHAPITRE III

Le Travail

Si le lieu, tel qu'il est exploité, favorisé le travail rural à domicile, l'objet de l'industrie explique la forme qu'elle a prise.

En faisant des étoffes sujettes, plus que d'autres, aux crises, aux changements de mode, le fabricant de Sainte-Marie a toujours été porté, pour restreindre ses risques, à engager dans son affaire le moins de capital possible, en faisant travailler à domicile, à la campagne.

L'industrie sainte-marienne est toujours réputée, comme le dit Charles Grad, « pour la variété de ses dessins et le mélange de ses matières » ; elle fait surtout des lainages légers pour vêtements de femmes, mais aussi des étoffes mélangées laine et coton, laine et soie ou simili-soie. L'article coton pur ne se fait plus à domicile. Les largeurs ordinaires vont de 110 à 115 centimètres et les longueurs les plus courantes de 100 à 120 mètres.

Les genres d'étoffes qu'on voit le plus souvent chez les tisserands sont les croisés, les sergés, les taffetas surtout ; les popelines, qui ont jusqu'à 30 fils au centimètre, se rencontrent aussi. Les tissus

de 20 à 30 fils de chaîne au centimètre se font encore facilement au métier à bras. Pour les étoffes plus empeignées, le métier mécanique est nécessaire ; c'est le cas des étoffes pour robes. Les tissus pour corsages, au contraire, se font en grande partie à bras (c'est-à-dire à domicile).

Les années précédentes, les tisserands étaient surtout occupés aux tissus fil à fil. Actuellement, beaucoup travaillent au crêpon, mais c'est toujours le carreau qui leur donne le plus d'ouvrage (1). La mode actuelle est aux tissus larges, plus durs, plus difficiles à surveiller, ce qui n'est pas une circonstance favorable à l'industrie à domicile.

Néanmoins, l'objet de la fabrication saintemarienne se prête toujours plus ou moins au travail à bras. Chaque saison, en effet, amenant pour la robe un grand nombre de dessins nouveaux, les tissus ne peuvent se fabriquer qu'en petites quantités et cela d'autant plus que les fabricants de Sainte-Marie vendent à des marchands en gros, qui veulent chacun leurs dessins (2). Dans ces con-

(1) On fait très peu de façonné à domicile dans le val de Villé, mais dans le pays de l'Ill, un nombre plus grand d'ouvriers sont appliqués à ce travail. Les ouvriers du pays de l'Ill passent, en effet, pour plus habiles.

(2) Chaque fabricant a ses dessinateurs attitrés. La *Société industrielle* de Sainte Marie a créé un cours de dessin industriel. Avant de commencer la fabrication, l'industriel tâche de se renseigner soit personnellement, soit par ses représentants, sur les tendances de la mode. Il prépare alors sa carte d'échantillons, le plus secrètement

ditions, l'avantage des métiers mécaniques est considérablement restreint. Le montage de la chaîne, qui doit s'y faire à la main, exige un temps assez long et « il faudrait tisser d'assez grandes quantités pour compenser la dépense des métiers mécaniques, particulièrement chers pour les tissus fins (1) ».

Le fait que l'industrie sainte-marienne a toujours reposé sur les filés teints est aussi très significatif. La trame teinte permet d'exécuter sur le métier toutes sortes de dessins, rayures, damiers, carreaux, etc. Un certain sens artistique, de l'attention, de l'habileté sont ici nécessaires et ces conditions s'adaptent fort bien au travail manuel en petit atelier. Seule, l'obtention d'articles à armure compliquée ne sera pas possible à domicile, parce qu'elle exige de grands métiers, et que les secrets de fabrication sont mieux gardés dans l'atelier surveillé. C'est d'ailleurs la substitution de la laine au coton dans la spécialité de Sainte-Marie qui permet au travail à bras de se maintenir, car

possible, et fait exécuter par des dessinateurs, très rapidement, des milliers d'échantillons. Puis, au début de la saison, il fait le tour de sa clientèle ; la carte d'échantillons répondant le mieux au goût du jour réunira le plus de commandes.

(1) V. Liefmann, *die Hausweberei im Elsass* 1899 (*Schriften des Vereins für Sozialpolitik*). Nous verrons plus loin, pourtant, que la question de l'introduction de l'électricité à domicile se pose.

les cotonnades se font aussi bien à la machine qu'à bras (1). Il faut donc considérer l'objet même de la branche, si l'on veut savoir comment elle a pu garder en partie la technique ancienne (2).

Ce qui sert d'atelier au tisserand à domicile, c'est une chambre de sa maison, généralement située au rez-de-chaussée, quelquefois au premier étage — surtout dans les familles qui ont plusieurs métiers. Un certain nombre de tisserands ont chacun leur petit atelier indépendant, attenant à leur demeure et où ils trouvent l'avantage de la tranquillité; souvent ceux qui se servent de la ratière n'auraient pas de chambre assez haute pour la contenir.

(1) Le travail de la laine est favorable au travail en atelier à bras, car les nouveautés pure laine demandent beaucoup de soins et sont fabriquées fréquemment sur des ratières et des mécaniques Jacquart qu'on trouve plutôt à l'atelier de village qu'à domicile.

(2) Ce n'est pas à dire que d'autres faits n'ont pas contribué au maintien de l'industrie sainte-marienne sous la forme de travail à domicile sur le métier à bras. L'absence de centralisation bien accentuée dans la région entraîne la cherté des machines. Nous retrouverons plus loin cette idée à propos des obstacles qui s'opposent à la transformation de l'industrie. Nous verrons aussi que les Allemands, en particulier, ont accusé les fabricants sainte-mariens de manquer de cet esprit d'initiative qu'on trouverait à un si haut degré dans l'industrie saxonne. La tendance invétérée de l'ouvrier à organiser librement son travail est également un obstacle à une réorganisation de la branche. Elle a contribué au maintien de la situation actuelle.

V. plus loin, au chapitre VIII, les infériorités du système actuel et les remèdes envisagés.

Parfois aussi, pour économiser les frais de chauffage et d'éclairage, plusieurs ouvriers se réunissent dans une même salle (1). Alors l'atelier appartient généralement à l'un des ouvriers, auquel les autres paient une location mensuelle. Ce système paraît assez favorable à la productivité du travail en raison de l'émulation qui naît entre eux. — Nous avons rencontré deux de ces ateliers indépendants à Hilsenheim, qui n'en compte en tout que trois. Dans celui de Martin Keller, se trouvent trois tisserands ; les deux locataires payent un mark chaque mois à Keller et sont librés de s'en aller quand ils veulent. Dans le second, Joseph Kleindienst travaille avec trois ouvriers ; son atelier appartient à son beau-père qui l'a payé 1.500 marks. Si ces dernières pratiques étaient plus répandues, l'installation de métiers électriques serait facilitée.

A côté des ateliers de famille, se trouvent ceux des contremaîtres. Ce sont des salles contenant le plus souvent de dix à trente métiers et appartenant soit au contremaître lui-même, soit au fabricant (2). Elles tiennent très souvent le rez-de-chaussée de la maison du contremaître préposé à la surveillance de l'atelier. On en trouve dix à Muttersholz, quatre à Baldenheim, trois à Hilsenheim, un à Wittisheim, un à Mussig. Ils

(1) Qui, très souvent, est un ancien atelier de contremaître.

(2) Elles sont souvent louées par le fabricant. Dans la plaine, c'est le plus souvent le contremaître qui est le propriétaire.

sont plus rares dans la montagne; on n'en compte que trois dans le val de Villé, deux à Steige, un à Meissengott et deux à Châtenois. La propriété de l'atelier, le plus souvent, va de pair avec celle des métiers. Ce travail en atelier est avantageux pour le fabricant, car le secret des dessins nouveaux y est mieux gardé et le contremaître est en rapports constants avec les ouvriers.

Le dévidoir et le métier à bras sont les principaux instruments du tisseur. Le premier se compose essentiellement de la canette, autour de laquelle s'enroule le fil dévidé, et de deux roues dont l'une, la jalonne, porte l'écheveau et l'autre une petite poignée.

Le métier est en bois; ses organes, maintenus par des montants verticaux reliés par des traverses, supportent le rouleau d'ensouple, autour duquel on ourdit la chaîne. Un poids suspendu à une corde empêche la chaîne de se dérouler trop vite, et la maintient tendue depuis le rouleau d'ensouple jusqu'au cylindre autour duquel elle va s'enrouler après la fabrication du tissu. Souvent la quantité dont tourne ce cylindre est limitée d'une manière invariable par un encliquetage (1).

Une traverse de bois, le battant, est suspendue à la partie supérieure du métier; sur sa surface glisse la navette, sorte de fuseau plat renfermant

(1) V. *Grande Encyclopédie*, article « Tissage ».

une bobine ou navette. La navette vient se loger, à chacune de ses évolutions, dans une boîte qu'on trouve aux deux extrémités du battant, et qui renferme un buttoir (le taquet) devant pousser la navette. Le taquet est relié par une ficelle à une poignée.

Un peigne, aux dents plus ou moins rapprochées, selon que le tissu doit être plus ou moins serré, est également disposé sur le battant. Derrière le peigne est placé un « harnais, composé d'autant de lames ou lisses qu'il y a d'évolutions différentes parmi les fils (1) ». Chacune de ces lames est formée de deux baguettes parallèles entre elles, entre lesquelles sont tendues de petites cordes portant chacune en leur milieu une maille ou maillon. Chaque lame est suspendue, par une ficelle, à un levier communiquant avec une marche, placée sous le métier. Chaque marche représente une évolution du fil de trame.

Les étoffes, compliquées, d'un rapport de chaîne inférieur à quinze ou vingt fils, peuvent être faites facilement sur le métier ordinaire (*Schaftstuhl*). La ratière permet de faire les rapports allant jusqu'à trente ou quarante fils au centimètre. C'est un mécanisme situé au-dessus du métier et qui joue le rôle du harnais. Il représente une simplification de la mécanique Jacquard et comporte : 1° un carton où sont disposées, dans un certain

(1) V. *Grande Encyclopédie*, id.

ordre, de petites chevilles ou dents ; 2° un couteau, soulevé par une corde qui communique avec le pied du tisserand, en passant par une poulie ; chaque lame du métier est suspendue par une autre corde à un crochet ou aiguille. La ratière exige naturellement des plafonds plus hauts que le métier ordinaire. Malgré cela, un grand nombre d'ouvriers l'emploient, surtout dans le pays de l'Ill ; mais il est fréquent qu'elle n'ait pas à fonctionner.

Avec les mécaniques Jacquard, on peut arriver jusqu'à des rapports de 480 fils ; le travail y est moins rapide et moins facile que sur ratières. Ces appareils délicats et onéreux par les cordes et les plombs qu'ils nécessitent n'existent que dans les ateliers de la maison Kœnig. Deux seulement de ces mécaniques fonctionnaient au moment où nous avons visité son grand atelier de Steige (1). Ces machines étant assez coûteuses, et exigeant des salles d'au moins quatre mètres de hauteur, l'ouvrier à domicile ne peut se les procurer.

Grâce à sa simplicité, au contraire, le métier à bras ordinaire n'est pas cher. Un métier neuf coûterait encore maintenant une centaine de francs ; mais on n'en fait pour ainsi dire plus fabriquer ; on se les procure d'occasion pour 20 ou 30 marks (2).

(1) Sur 400 mécaniques Jacquard que possède, au total, la maison Kœnig, 50 étaient en mouvement l'automne dernier.

(2) Ils sont souvent moins chers. Ainsi le petit métier du tisseur Sch..., de Thannenkirch, a été acheté, d'occasion, seulement 7 marks.

Le bon marché du matériel permet aux ouvriers de se rendre propriétaires de leurs instruments (ce qui décharge le patron du souci de l'amortissement); ils peuvent vaquer, sans hésitations, à d'autres occupations, quand ils y trouvent avantage ou qu'ils y sont contraints par le manque de travail. Ceux qui travaillent à l'atelier du village, dont les métiers ne leur appartiennent pas, conservent la même liberté d'action, parce que le chômage momentané du métier à bras est, de même, sans grand inconvénient. La situation sociale des uns et des autres est donc identique; tous peuvent joindre, plus ou moins, la culture au tissage. Nous retrouvons, comme conséquent, le fait initial : la culture du sol se joint au travail familial pour venir en aide à des paysans, dont les ressources sont insuffisantes (1).

Aucun tisseur à domicile n'a encore de métiers mécaniques. On ne les trouve qu'en fabrique, à St^e-Marie et ailleurs. Les fabricants de St^e-Marie en occupent beaucoup, les étoffes fabriquées sur ces métiers revenant moins cher. Il en résulte une restriction du travail de l'ouvrier à bras, qui se répercute sur le salaire. On verra plus loin que la concurrence de la machine s'est fait sentir d'une autre manière, portant préjudice à l'industrie

(1) De la sorte, l'exploitation du lieu agit sur le travail à domicile qui lui-même réagit sur les occupations agricoles.

sainte marienne (1) et par suite à ses ouvriers en faisant baisser leurs salaires (2). Enfin, le métier mécanique allant bien plus vite que le métier à bras et exigeant moins de personnel, les salaires de fabrique peuvent être relativement élevés, d'où désertion, au profit des métiers mécaniques, des métiers à bras sur lesquels on n'apprend plus à tisser (3).

Pour que le tisserand commence son travail, il faut qu'il ait la chaîne et la trame. Elles lui sont données par le contremaître du fabricant pour lequel il travaille, qui n'est parfois qu'un simple dépositaire, souvent ouvrier lui-même. C'est également lui qui prend réception de la marchandise fabriquée en réglant le salaire.

Dans certains villages suffisamment rapprochés du centre, l'ouvrier va lui-même à S^{te}-Marie chercher les filés, en rapportant sa marchandise. Ses frais de voyage sont alors compensés par l'économie du prélèvement du contremaître — de 10 % du salaire. L'ouvrier à domicile trouve (ou croit trouver) ainsi plus facilement de l'ouvrage, lorsque les affaires ne vont pas, car, dans ce cas, les ouvriers éloignés sont les premiers sacrifiés. A Thannkirch, où l'on recourt surtout à ce pro-

(1) Qui repose, en effet, en grande partie, sur le travail à bras.

(2) V. ci-dessous, chapitre V.

(3) V. ci-dessous, même chapitre.

cédé, lorsque les tisseurs ont fabriqué 300 mètres de chaîne, ils les descendent dans des hottes, qu'ils portent sur leur dos jusqu'à Liepvre, au bas de la montagne. De là, ils vont par chemin de fer jusqu'à S^{te}-Marie qui n'est pas loin (1).

La chaîne remise à l'ouvrier a été préalablement dévidée et ourdie en fabrique. Mais il faut souvent dévider à domicile les écheveaux de trame (2). La femme ou la fille de l'ouvrier enroulent alors le fil de l'écheveau sur la cannette, qui tourne très vite, mue par la seconde roue, plus petite, qu'elle fait tourner. Le fil, jouant le rôle de courroie de transmission entre la jalonne et la cannette, a entraîné dans sa rotation la jalonne que le fil quitte au fur et à mesure qu'il s'enroule sur la cannette. La facilité de ce travail explique l'emploi des enfants et la médiocrité des salaires.

Le travail sur le métier à bras est plus compliqué. Il comporte, pour chaque nouvelle pièce, d'assez longs travaux préparatoires.

Il faut d'abord monter la chaîne (3) sur le rouleau, ce qui dure une demi-heure environ. En général on ne la monte qu'une fois par pièce,

(1) Thannenkirch occupe à ce point de vue une position très favorable; aussi est-ce le seul centre important de tissage où cette pratique soit généralisée.

(2) Cette occupation était générale autrefois chez les tisseurs. « On dévide les échevaux de trame teinte pour adapter le fil à la navette » disait Grad en 1879 (Grad, *Et. stat.*, p. 229).

(3) En allemand « auf bäumen ».

parce qu'il n'y a qu'une seule chaîne. Mais certaines étoffes en demandent jusqu'à trois, l'une de laine, l'autre de soie et la troisième de coton ; trois montages successifs sont alors nécessaires (1). Si l'on a des pièces longues l'opération est plus difficile ; l'ensouple est alors expédiée de St^e-Marie. Pour une étoffe de même rentrage que celui du tissu dont les fils sont sur le métier, point de montage particulier : il suffit de rattacher (2) ensemble les fils de chaîne des deux pièces. La durée de cette opération dépend de la longueur des fils ; on peut compter quatre heures au moins pour une pièce moyenne comprenant environ 2.500 fils de chaîne, à raison de 600 fils environ rattachés par heure (3).

Lorsqu'on a à faire à de nouveaux rentrages, on procède à la mise en maille en faisant passer les fils de même évolution dans les différentes mailles ou maillons d'une des lames et entre celles de toutes les autres lames. Ce travail exige deux personnes durant au moins une demi-journée, que le tissu soit ou non façonné. Grâce à lui seulement, les fils pourront participer au mouvement de levée ou de baisse qui vont être donnés aux lisses par les marches. Il faut procéder de même

(1) C'est ainsi qu'on nous a montré un *cotelé* de 56 mètres de longueur et ayant 3.390 fils de chaîne en laine, 239 en soie et 478 en coton.

(2) En allemand « einziehen ».

(3) Un bon ouvrier peut aller encore plus vite.

lorsque l'ouvrier reçoit de nouvelles lisses en remplacement de celles qui sont usées. Lorsque le tisserand a fini de mettre en maille, il lui reste à monter son métier en attachant les lames aux deux marionnettes pendues à un support. Deux à trois heures suffisent d'ordinaire pour cela.

L'ensemble de ces travaux préparatoires demande d'ordinaire un jour pour un article ayant jusqu'à 3.000 et 3.500 fils. Ils ne sont pas rémunérés ; il arrive toutefois, pour les tissus de moins de 50 mètres, que le patron paye le rattachage.

Ces préparatifs terminés, l'ouvrier n'a qu'à s'asseoir sur la banquette de son métier ; il commence à tisser.

Son travail peut se diviser en trois actions : la première soulève ceux des fils de chaîne qui doivent couvrir le fil de trame ou duite, ce qui va permettre à la navette de passer sous ces fils, et sur tous les autres. Pour réaliser ce but, l'ouvrier appuie alternativement du pied sur une marche, puis sur une autre ; il abaisse, puis soulève ainsi la lame du harnais. Tandis que le tisseur de toile se contentait de deux marches (1) celui de Sainte-Marie travaille très souvent sur quatre marches. Chaque fois qu'une évolution déterminée de duite va se produire, l'ouvrier foule la marche correspondante. Pour trouver celle-ci, on conçoit qu'une certaine pratique soit nécessaire.

(1) V. ci-dessus.

A chaque foule vient une lancée de trame. C'est la seconde action, qui consiste à faire passer, sur toute la largeur du métier, le fil contenu dans la navette lancée par le taquet. Ce mouvement se décide en tirant de la main la ficelle tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche, selon qu'il faut amener le taquet dans un sens ou dans l'autre.

La troisième action consiste à serrer la nouvelle duite contre la précédente ; elle s'exerce en poussant du bras le battant vers l'avant.

Avec la ratière, les fils de chaîne sont levés d'une manière particulière. Le pied de l'ouvrier tire la corde qui passe sur une poulie et qui soulève le couteau. Chaque aiguille (reliée, on l'a vu, à l'une des lames du harnais par une corde) tantôt est repoussée par les chevilles de la carte tournante, tantôt pénètre dans leurs interstices. Elle peut, dans ce dernier cas, s'accrocher au couteau qui soulève ainsi la lame.

Les articles étant d'espèces très différentes, le temps nécessaire à l'obtention d'une certaine dimension n'a aucune fixité. Il faut, en moyenne, près d'une heure un quart pour un mètre de tissu.

En été, le métier bat bien moins longtemps qu'en hiver, quand il ne chôme pas tout à fait. Le tisserand s'adonne alors principalement à la culture(1).

(1) Un petit nombre de tisserands sont des maçons qui ne travaillent au tissage qu'en hiver. Les bûcherons sont au contraire occupés dans la forêt en hiver ; le tisserand-bûcheron est, du reste, fort rare. (Sur ce point, voir plus haut).

Comme il est toujours parfaitement libre d'organiser son travail comme il lui plaît, la durée journalière du tissage est très variable. A l'atelier, la situation est la même, mais le travail doit cesser à 10 heures et ne commence pas avant 6 heures.

A Hilsenheim, dans la plaine, la plupart des tisserands de métier commencent le travail en hiver à 7 heures du matin pour le finir à 10 heures du soir, en faisant trois pauses d'une heure chacune. Il reste donc 12 heures de travail. En été, la durée du travail est moins longue, car l'agriculture occupe plus ou moins les tisserands. Dans les autres villages, la situation n'est guère différente. Seulement dans ceux où l'agriculture tient plus de place, on tisse moins longtemps les jours d'été et moins longtemps dans l'année. Le travail, dans l'ensemble des cas, dure près de 200 jours par an, en moyenne.

Les diverses opérations de tissage exigent un apprentissage assez long, qui se faisait à domicile lorsqu'il y avait des apprentis. On ne s'improvise pas tisseur du premier coup : il faut pour le devenir des qualités d'attention, de persévérance et une certaine robustesse. Un enfant de moins de 16 ans ne saurait conduire un métier. Aussi les salaires du tisseur ne peuvent ils tomber au-dessous d'un certain taux ; autrement il chercherait du travail ailleurs. Le fait, aussi, que l'apprentissage ne peut se faire que sur le tard est une des

raisons qui poussent les jeunes gens à aller à la fabrique, où ils commencent à gagner bien plus tôt.

Les opérations du tissage ont d'autres répercussions sur le salaire et vraisemblablement sur la santé de l'ouvrier. L'ouvrier devant se servir de plus de marches pour un tissu plus compliqué et, par conséquent, effectuer un travail demandant plus d'efforts et d'attention, le salaire à la pièce sera supérieur dans ce cas ; d'où la grande variabilité des prix de façon (1). Une des raisons de la supériorité des salaires du tissage mécanique est précisément la nécessité d'une attention plus soutenue encore que dans le tissage à bras.

Dans les villages de tisserands, les conseils de révision ont eu très souvent à exempter des recrues pour cause de maladie du tibia. Kaerger, qui rapporte la chose, se demande à bon droit, semble-t-il, si cette infériorité ne peut pas provenir du mouvement continu des pieds sur la pédale ; que le tissage à bras puisse avoir certains contre-coups sur la santé de l'ouvrier, il n'y aurait pas trop lieu de s'en étonner. Avant 1870, les plus mauvais résultats pour la taille ont été donnés par les cantons de Villé, Markolsheim, Schlestadt, Benfeld et Barr, qui coïncident, en grande partie, avec la région du tissage. La

(1) Le travail sur ratière procure également des salaires plus élevés que la moyenne.

« Description du Bas-Rhin » (1), qui constate ces faits, les attribue à la présence dans la contrée, aux siècles passés, d'une tribu de taille moins élevée que les autres (2). Le tissage, dans cette hypothèse, ne saurait être mis en cause.

Pour situer le travail du tisserand rural, et comprendre son évolution, il faut le rattacher au fonctionnement de l'entreprise patronale. Les quatorze tissages à bras de S^{te}-Marie donnent, pour la plupart, à travailler à domicile. Ils ont chacun, comme les tissages mécaniques, un certain nombre de tisseurs à bras sous la main, dans une salle spéciale, pour l'échantillonnage. La force utilisée est, en été, exclusivement la vapeur ou l'électricité, l'eau faisant défaut dans cette saison ; le reste du temps, plusieurs fabriques se servent aussi de la force hydraulique.

Les métiers mécaniques occupés par les fabricants de l'article de S^{te}-Marie sont loin d'être aussi nombreux que les métiers à bras. Dans la ville,

(1) C. F. *Description du Bas-Rhin*, 1871, Berger-Levrault, édit., tome II.

(2) On pourrait, du reste, imputer en partie ces résultats, selon nous, à l'insuffisance des ressources locales (dont on se plaignait dans nombre de communes) et à l'alcoolisme. « Nous ne trouvons pas d'influence commune pour ces cantons, ajoute d'ailleurs la *Description* ; la diminution de la taille pourrait être attribuée, pour Villé, à la misère des habitants et pour Markolsheim à l'influence marécageuse des bords du Rhin, » (T. II, p. 610). Notons que, dans toute cette région, le travail à domicile était très actif avant la guerre.

existent 900 métiers mécaniques et à Châtenois, 150, occupés à l'article de S^{te}-Marie. A S^{te}-Croix, qui compte 350 métiers mécaniques, à Liepvre, qui en possède 550, et à l'Allemand-Rombach, qui en a 400 (en tout 1.300 métiers mécaniques), les tissus fabriqués sont d'un genre plus simple (1).

Le fabricant se procure les filés de laine sur le marché de Mulhouse, qui se fournit souvent à Londres (2). Mais plusieurs maisons de Mulhouse ont des acheteurs particuliers à Buenos-Ayres, d'où elles font venir directement leur laine. L'Alsace, en effet, pays de culture intensive, a fort peu de moutons, et ceux-ci n'ont jamais donné que de la laine de médiocre qualité.

S^{te}-Marie ne possédant qu'une filature de coton, les filés de coton qui entrent dans les tissus mélangés doivent s'acheter au dehors, surtout pour les numéros fins, qui viennent d'Angleterre. Dans ce pays, chaque fabrique faisant exclusivement un numéro, leur prix de revient est inférieur ; d'ailleurs la douane serait moins considérable, pour ces

(1) Ce sont des draps ou des cotonnades, comme à Sainte-Croix et à Liepvre, des draps, des cheviotes ou des tissus unis comme à l'Allemand-Rombach ; la maison Hartmann, à Sainte-Croix, fait le genre le plus simple. Les fabricants de Sainte-Marie n'ont pas de succursales dans ces trois localités. Les chiffres ci-dessus nous ont été fournis par M. Fischer, architecte à Sainte-Marie, qui a fait une enquête à ce sujet.

(2) Les fils de laine venaient autrefois surtout de Roubaix, mais des raisons de mode ont forcé les fabricants à se fournir en Angleterre.

fil, à longueur égale, puisque leur poids est moindre (1).

La teinture sur filés se fait à S^{te}-Marie (2). Cette pratique donne à l'étoffe plus de beauté, plus de solidité.

Les travaux d'ourdissage et de dévidage se font aussi sur place. Les filés sont apportés de S^{te}-Marie par voiture, dans les centres tisseurs, à Müttersholz et à Meissengott, d'où le voiturier rapporte ensuite le travail achevé. Il reçoit 1^{mk} 60 à 2^{mk} 20 par 100 kilos pour chaque trajet. Il fait le voyage de Müttersholz à S^{te}-Marie deux fois par semaine. Les tissus, sortis des petits ateliers ruraux, sont soumis aux travaux d'apprêt : dégraissage, foulage, épauillage, tondage, ramage, pressage, épauillage chimique, teinture parfois, enfin collage et pliage.

L'Allemagne est le débouché principal de l'industrie ; la France et l'Amérique ne viennent qu'en seconde ligne (3).

(1) V. Kaerger, ouvrage cité.

(2) Sainte-Marie possède actuellement 5 teintures en pièces et 4 teintures en échevaux, avec un total de 680 ouvriers et 120 ouvrières (M. Fischer). Le nombre des ouvriers teinturiers semblerait, en se basant sur les données de Grad, avoir notablement augmenté depuis la guerre.

(3) Les fabricants de Sainte-Marie vendent surtout à des marchands de gros berlinois. Francfort et Dusseldorf sont des marchés importants aussi. Cependant, certaines maisons, comme celles de MM. Blech et C^{ie}, MM. Koenig et C^{ie}, ont un chiffre d'affaires assez fort avec la France. Il y a, à Sainte-Marie même, deux maisons de gros qui achètent une partie notable de la production de la place.

Nous nous contenterons de cet aperçu très sommaire de l'organisation patronale, car nous ne pouvons oublier le point de vue central qui est celui du personnel ouvrier.

CHAPITRE IV

Personnel et salaire

Les ouvriers de l'industrie sainte-marienne sont, en général, de petits paysans, dont le train de culture est en rapport avec la durée plus ou moins longue du tissage (1). On peut les ranger à ce point de vue en trois catégories : 1° les tisseurs de métier ; 2° les tisseurs permanents de l'hiver et occasionnels de l'été ; 3° les tisseurs d'hiver.

Les premiers, en minorité, ont, comme profession principale, le tissage qu'ils exercent d'une manière à *peu près* continue ; les seconds sont des tisseurs paysans, menant presque conjointement l'agriculture et le tissage (2) ; les autres, de petits propriétaires, cultivateurs avant tout. Ces distinctions, très importantes, s'appliquent aussi bien aux tisseurs de l'atelier qu'aux tisseurs à domicile.

Le personnel de l'industrie sainte-marienne n'est

(1) Exceptionnellement, la courte durée du tissage tient à une autre raison qu'à la culture du sol. Ainsi, on l'a dit, un certain nombre d'ouvriers du Ried s'occupent à des travaux de construction pour tisser seulement en hiver.

(2) Ce sont des propriétaires parcellaires. Mais avec la culture intensive, ces parcelles ont souvent un rendement élevé.

donc pas fixe ; il augmente peu à peu vers l'hiver, pour se réduire en été. G..., fabricant à S^{te}-Marie, possède 300 ouvriers en hiver et seulement 150 en été. L'atelier Felmé, de Muttersholz compte 5 à 6 travailleurs en été et 20 en hiver. Ces différences, d'une saison à l'autre, existent à peu près partout (1). A l'atelier toutefois, le chiffre des ouvriers varie moins dans l'année, car les tisseurs à domicile remplacent souvent leurs camarades de l'atelier.

Autrefois, la majorité des tisseurs se rangeaient dans la première classe, la minorité dans la troisième. La seconde est aujourd'hui la plus nombreuse, dans la montagne du moins.

En plaine, il en est ainsi à Muttersholz, où la deuxième catégorie comprend environ les 4/10 des tisseurs, et les deux autres chacune 3/10 (2). A Baldenheim et à Mussig, c'est la troisième catégorie qui prédomine. La première prend au contraire le plus d'importance à Hilsenheim et à Wittisheim et même à Ebersmünster et à Ebersheim. Dans la montagne, on ne retrouve guère, sauf à Ranrupt, les purs tisseurs d'hiver ; la seconde classe domine, en effet, dans le val de

(1) Mais elles sont bien plus accentuées dans certains villages. Ranrupt, qui compte 150 tisseurs en hiver, n'en a qu'une dizaine à peine en été.

(2) D'après M. Ulrich, fabricant à Müttersholz.

Villé, encore bien plus qu'en plaine. A Meissengott, les tisseurs d'hiver et les tisseurs de métier représentent, de chaque côté, environ 1/10 du total, ceux de la seconde classe 8/10 (1).

L'ouvrier ne travaille généralement que pour un fabricant durant une saison.

Le nombre total des tisseurs à domicile occupés par S^{te}-Marie peut s'évaluer à 2.000. Dans ce chiffre n'est pas compris celui des tisseurs d'atelier, bien moins nombreux. La statistique professionnelle allemande de 1907 (Tome 215₁) mentionne en Alsace pour le tissage d'articles en laine 984 petites entreprises principales à domicile et 311 petites entreprises accessoires; 750 hommes et 409 femmes étaient ainsi occupés à domicile (en tout 1.159 personnes) dont la majeure partie est composée, vraisemblablement, des tisserands sainte-mariens. Les lacunes de la statistique allemande ne sont guère douteuses.

Parmi les villages de la plaine où se trouvent le plus de tisseurs à domicile, on peut citer (2) Mutersholz, qui compte une centaine d'ouvriers et Baldenheim, qui en compte 150; viennent ensuite Mussig avec près de 60, Hilsenheim et Ebersheim avec une cinquantaine chacun. Il faut ajouter à ces chiffres ceux des ouvriers d'atelier, qui sont en

(1) D'après M. Hubrecht, contremaître à Meissengott.

(2) D'après l'enquête de la Société des étudiants de Schlestadt, vérifiée sur place.

moyenne une dizaine par atelier ; 150 environ à Muttersholz, de 40 à 50 à Ebersheim, autant à Hilsenheim, une dizaine à Wittisheim et 8 à Mussig (1).

Dans le val de Liepvre les tisseurs à domicile sont très rares ; Liepvre, Allemand-Rombach, Echery en compte chacun une dizaine. A Thannenkirch, l'enquête de l'inspecteur d'industrie indique 188 tisserands répartis entre 105 familles. Dans le val de Villé c'est à Steige, Lalaye et Meisengott qu'on travaille le plus. Il y a 250 tisseurs à domicile à Steige (2) environ 300 avec les ouvriers d'atelier. Dans la haute vallée de la Bruche, Ranrupt compte en hiver 150 tisserands environ.

Châtenois, dans le val de Lièpvre, est la seule localité où les travailleurs d'atelier soient bien plus nombreux que les autres. La maison Koenig en occupe jusqu'à 120 et le tissage Blech 30. L'atelier Simon, qui vient de fermer, en avait une quarantaine environ. Dans cette dernière localité existent, en outre, trois ateliers de tissage mécanique comptant au total plus de 100 ouvriers. Dans le plus important des trois, celui de la maison Blech, l'organisation du travail a permis à beaucoup de tisseurs à la machine de conserver leur petit train de culture.

(1) D'après M. Ulrich.

(2) Tous ces chiffres nous ont été fournis par les instituteurs de village ; nous les avons contrôlés comme les précédents. Au reste, les uns et les autres n'ont qu'une valeur approximative.

Les ouvriers de l'industrie sainte-marienne sont, vis-à-vis de la loi allemande, des travailleurs à domicile indépendants.

Les tisserands, on l'a vu, emploient souvent leurs enfants aux travaux de dévidage ; on leur applique dans ce cas la loi de 1903 sur l'emploi des enfants n'ayant pas atteint l'âge d'admission dans les usines. Leurs enfants, à neuf ans, peuvent être employés au dévidage.

Le travail des adultes est régi par la loi de 1911 sur le travail à domicile, exposée plus haut, en note (1).

La situation juridique du personnel le soumet à l'assurance contre la maladie, précisément depuis le premier janvier de cette année. L'assurance-invalidité leur a été appliquée par la loi du 1^{er} mars 1894. Les ouvriers sont exclus de cette disposition exceptionnelle lorsqu'ils ne travaillent qu'accidentellement ou lorsque le tissage n'est qu'une ressource supplémentaire, venant à côté du travail dans un autre atelier ; ceux qui ne gagnent pas assez pour supporter la cotisation sont également en dehors de l'assurance (2).

Les tisseurs étant payés à la pièce, leur gain

(1) V. première partie.

(2) Cf. Rouff, *la Question du travail à domicile en Allemagne*, thèse, Paris 1908. Les tisserands ne sont pas tenus de l'assurance-accidents.

journalier varie naturellement avec leur habileté et le temps qu'ils consacrent à leur travail. Pour une longueur déterminée, le salaire dépendra de la largeur et de la lourdeur du tissu et, par conséquent aussi, de l'élévation des numéros du peigne. C'est ainsi qu'un croisé n° 20 de 0^m88 à 1 mètre de large sera payé 0^{Mk}15 le mètre ; une même pièce, de 1 mètre à 1^m15 de large, 0^{Mk}16, de 1^m15 à 1^m20, 17 pfennigs, et le n° 24 d'un croisé de 105 cent. de large, 17 à 18 pfennigs le mètre ; un taffetas n° 16, de 70 à 80 cent. de largeur, 9 pfennigs, un autre de 80 cent. à 100 centimètres, 10 pfennigs, au-dessus, 11 pfennigs le mètre. De même, un mètre d'un taffetas de 70 cm. de large du n° 20, plus lourd par conséquent que le n° 16 qui se paie 9 pfennigs, sera payé plus cher aussi : 14 pfennigs le mètre. Un ouvrier fabriquera plus par jour d'une étoffe mal payée que d'une autre qui l'est mieux. Une compensation s'établit ainsi dans la somme des prix de façon de chaque unité.

Ainsi des taffetas à 9 ou 10 pf. le mètre, un ouvrier fera jusqu'à 16 ou 18 mètres par jour ; des taffetas ou croisés n° 20 à 15 pf. le mètre, il ne fera que 10 à 12 mètres. Son gain maximum reste, dans un cas comme dans l'autre, 1^{Mk}80.

Cependant il reste toujours, semble-t-il, une part d'arbitraire dans l'établissement des prix de façon. Ainsi la fabrication d'un mètre d'un croisé de 108 cent. de large et de 19 fils au quart de pouce, payé 16 pf., exige cinq quarts d'heure ; deux

mètres d'un sergé rayé de 70 cent. de large à 14 pf. le mètre et mesurant 18 fils au quart de pouce ne demandent guère plus de temps. L'ouvrier qui fait ce dernier tissu gagnera 28 pf. pendant que son collègue d'égale force, n'en recevra que 16 au bout du même temps.

Malgré ces anomalies apparentes, on peut dire que les salaires sont calqués sur la difficulté plus ou moins grande de fabrication (1).

Quelle est en moyenne la rétribution journalière d'un tisserand ? Un tisserand qui n'a pas de ratière fera en moyenne de 10 à 12 mètres par jour d'une étoffe payée 15 pf. par mètre. Son gain variera donc de 1^{mk} 50 à 1^{mk} 80, à raison de 10 à 12 heures de travail par jour. Beaucoup d'ouvriers n'arrivent pas à ces chiffres, surtout dans certaines localités de la montagne. Des articles façonnés, faits sur ratière, sont souvent payés 24, 26 et même 30 pf. le mètre (2) ; à raison de 8 à 10 mètres par jour, le gain est ainsi de 2^{mk} 40 par jour. Ces derniers salaires, assurément exceptionnels, montrent cependant l'avantage que peut présenter l'installation de la ratière. A l'atelier, les prix de façon peuvent s'élever jusqu'à 40 pf. par mètre. La rétribu-

(1) Ainsi un croisé de 142^{cm}, de 15 1/2 fils au quart de pouce demande deux navettes ; il est plus dur à travailler que le croisé de 108^{cm} de large payé 16 pf., mais ne demande pas plus de temps ; il est payé 25 pf. le mètre.

(2) Le tissu côtelé à trois chaînes différentes dont nous avons parlé plus haut est payé à l'ouvrier 34 pf.

tion de l'ouvrier d'atelier qui manie la mécanique Jacquard ne semble pas différer, actuellement, de celle de ses camarades (1).

Si les travaux préliminaires sur le métier ne sont pas rétribués, il en est autrement du dévidage de la trame, travail que la famille du tisserand a d'ailleurs très souvent abandonné. Le salaire, des plus minimes, ne dépasse pas ici 1^{mk} ; il dépend bien entendu de la durée du travail effectué. La mère du tisseur P..., à Meissengott, prépare un kilo de laine par jour qui lui est payé 60 à 70 pf. le kilo. La mère du tisseur M..., à Steige, gagne 0^{mk} 50 par jour ; celle de G..., à Muttersholz, 28 pf. par jour en été, en hiver 1^{mk} et parfois même plus, car elle a à dévider pour son mari et ses deux fils.

Pour quelques vieilles femmes indigentes du val de Villé, le dévidage est le seul revenu. C'est ainsi qu'à Steige, deux vieillards, mari et femme, se livrent à ce travail dans leur unique chambre, vaste pièce louée dans une haute maison. La femme prépare deux kilos de laine par jour à 30 ou 40 pf. le kilo ; et c'est la plus habile dévideuse du village. Le mari, cacochyme, n'en fait qu'un kilo. Le gain journalier du ménage varie ainsi de 1^{mk} à 1^{mk} 20.

On peut juger, par tous ces chiffres, de la modestie des salaires du tissage et du dévidage. Mais il

(1) Novembre 1913.

faut se rappeler qu'ils sont payés à des paysans qui ont d'ordinaire d'autres sources de revenus. Nous verrons plus loin que, dans ces conditions, ils peuvent encore contribuer à ralentir l'exode rural.

CHAPITRE V

Evolution du travail

Ni le travail, ni les ressources des tisseurs ne sont aujourd'hui ce qu'ils étaient jadis. Ces variations se poursuivant toujours, il faut les saisir à leur début.

Grâce aux constants efforts des fabricants sainte-mariens pour adapter leurs produits aux besoins de la mode (1), le tissage à domicile s'est à peu près maintenu jusque vers la guerre de 1870. Si les filets teints sont toujours entrés dans leur spécialité, la matière employée a beaucoup varié. L'article fabriqué à Sainte-Marie était originairement de laine. « Il n'y a aucune manufacture en Alsace que celles des gros draps, qui se font à Sainte-Marie-aux Mines, à Strasbourg et dans d'autres villes et bourgs dépendant de la province, disait le marquis de la Grange, vers la fin du xvii^e siècle. Quoiqu'elles soient assez considérables, elles n'en fournissent pas suffisamment pour les besoins

(1) « Si l'industrie sainte-marienne a pu se maintenir si longtemps en dépit des progrès du tissage mécanique, cela tient à ses incessants perfectionnements, à plus de délicatesse, à plus de grâce dans les produits ». Grad, *Etudes statistiques*, p. 223.

du pays. » La Grange ajoute : « les draps des muniers (?) étant venus en vogue à cause de leur bas prix, les manufactures sont tombées » (1).

L'article coton pur ou lin et coton devait faire revivre l'industrie dans la vallée au milieu du XVIII^e siècle. Ainsi la *siamoise*, qui vint en 1757, avait une chaîne de lin et une trame de coton ; on en faisait des étoffes pour robes, des housses et des rideaux de lits. Elle fut longtemps le tissu le plus demandé. Puis la filature mécanique permit la fabrication de fines étoffes de coton. Les guingamps d'un fil de coton très fin, lisse et glacé, furent, à partir de 1825, l'objet d'une production sans cesse croissante. Avec eux, l'industrie sainte-marienne atteignit bientôt son apogée, car tout Paris voulait, à cette époque, avoir l'article (2).

Le tissage prit un grand essor et s'étendit bientôt jusqu'à Obernai. Il apparaissait à Muttersholz vers 1830. Le maire de S^{te}-Marie écrivait en 1833 : « La fabrication de Sainte-Marie possède des ateliers à Saint-Dié, Schlestadt, presque dans chaque commune du val de Villé et occupe en outre tous les tisserands à domicile dans un rayon de 8 à 10 lieues (3). » L'industrie n'a pas franchi ces bornes dans la suite.

(1) Rapport cité dans la *Description du Bas-Rhin*, Paris, 1871.

(2) Trois maisons de la capitale achetaient alors toute la marchandise. (Liefmann, *loc. cit.*).

(3) Lettre au préfet du Haut-Rhin, citée par Lévy dans *l'Industrie cotonnière*, page 129.

La mode ayant tourné, la laine fut introduite en 1840 dans les trames de tissus dont la chaîne restait de coton. Les lainages, dès le second Empire, remplacèrent bientôt cette spécialité (1).

Des enquêtes publiées par MM. Charles Schmidt et Robert Lévy montrent les variations du personnel vers le début du siècle précédent. En 1788, les métiers battant pour Sainte-Marie dans la vallée ne dépassaient guère la centaine. Un rapport de l'an vi évaluait déjà à 4.000 le nombre des ouvriers occupés par les manufactures de cotonnades. Il était de 6.000 en l'an VIII (2).

Les fileuses étaient particulièrement nombreuses. Le rapport du préfet du Haut-Rhin, publié par M. Ch. Schmidt, disait en 1806 : « Les fabricants de Sainte-Marie occupent en hiver, pour la filature, 10.000 personnes et répandent près de 80.000 francs par mois d'hiver entre les mains de ces pauvres laborieux. Le nombre des filateurs diminue au printemps, et en été on n'en compte plus que 5.000 environ, parce que les travaux de la campagne leur procurent d'autres occupations plus lucratives » (3).

(1) Le tissu de laine retors était alors très demandé ; il apportait à l'ouvrier de beaux salaires.

La concurrence de la Suisse a, peu à peu, fait tomber la fabrication des mouchoirs.

(2) R. Lévy, *Histoire de l'industrie cotonnière en Alsace*.

(3) Ch. Schmidt, *l'Industrie cotonnière dans le Haut-Rhin en 1806*, page 8.

Les fabricants occupaient encore, au moment de la guerre, 12.000 tisseurs à bras, disséminés dans les vallées des deux versants des Vosges (1).

L'annexion fut néfaste à l'industrie Sainte-Marienne. Depuis ce temps, non seulement les fabricants ne peuvent plus faire tisser à domicile les ouvriers des vallées françaises, mais l'élévation de barrières douanières entrave l'exportation sur le marché français, principal client jusqu'alors. En Allemagne, l'entreprise de Sainte-Marie se heurte maintenant à la concurrence redoutable des tissages mécaniques saxons (Merrane, Gera, Glauchau). Une statistique, dressée après l'annexion de l'Alsace, estimait à 20 ou 25 millions de francs le chiffre de vente annuel des tissus de Sainte-Marie. D'après un fabricant, le montant moyen des ventes ne dépasserait guère aujourd'hui 15 millions de francs (2).

Parmi les causes durables du recul du tissage à bras de Sainte-Marie, les progrès du machinisme sont, en effet, les plus agissantes. Il faut lutter non seulement contre Roubaix, mais contre la grande fabrique Kiener, de Colmar, qui fait le genre le plus simple de l'article de Sainte-Marie, contre Sainte-Croix, Cernay, etc. La Saxe, grâce à l'installation de petits moteurs électriques au domicile

(1) V. Grad, *l'Alsace*, page 437 et suivantes.

(2) Notons d'ailleurs que, d'une année à l'autre, ce chiffre peut varier du simple au double et même davantage.

même des tisseurs, produit l'article fantaisie dans des conditions plus avantageuses — et selon le goût allemand.

Tandis que les centres rivaux s'organisaient d'une manière nouvelle, le nombre des métiers mécaniques de l'industrie sainte-marienne variait peu.

L'établissement du chemin de fer dans les vallées de la Liepvre et du Giessen ne fut pas non plus favorable au tissage à domicile. Le chemin de fer tend à élever le prix de la main d'œuvre ; et là où elle est chère, on ne peut faire travailler à bras, car le coût de production serait trop élevé. Les localités où le tissage à bras s'est le mieux conservé, dans le val de Villé, sont justement celles qui sont le plus éloignées du chemin de fer.

Enfin, la mode était aux robes plus courtes et plus étroites qu'autrefois ; lorsqu'il y a moins à faire, c'est surtout le tissage à bras qui en souffre, car le fabricant conserve toujours de préférence les ouvriers qu'il a sous la main. Sans doute, au début de 1914, les tissages sainte-mariens semblent reprendre une nouvelle activité ; les commandes affluent : ce qui montre que la mode peut encore tourner à l'avantage du tissage à bras (1).

Celui-ci n'en semble pas moins assez compromis.

Les faits précédents expliquent qu'une certaine concentration se soit produite dans la fabrication.

(1) *V. Elsasser Tagblatt*, 12-14 mars 1914.

L'industrie occupait en 1841, 31 tissages de coton, et en 1913, 20 tissages seulement, dont 6 mécaniques (1). Le nombre des métiers mécaniques passait de 1.300 au moment de la guerre, à 2.553 en 1880. Quant à celui des métiers à bras, il descendait de 12.000 à 10.000 de 1870 à 1877.

A ces conditions nouvelles correspondent également la fermeture de beaucoup d'ateliers à bras et la diminution du personnel travaillant à domicile. Châtenois comptait, par exemple, il y a 15 ans, 6 ateliers appartenant à Sainte-Marie et 2 façonniers ; les maisons Blech et Kœnig y possèdent à présent les deux seuls ateliers à bras encore existants. Ceux que tenait la maison Blech à Grendelbruch, Muttersholz et Kienzheim sont fermés depuis un certain temps déjà. Plusieurs ont cessé de marcher à Meissengott. Il y a 5 ans, fonctionnaient encore à Villé deux grands ateliers à bras, l'un de 40 et l'autre de 25 ouvriers, qui se sont tus depuis.

La diminution du personnel est très sensible aussi. Les 12.000 tisseurs à bras d'avant la guerre se réduisent aujourd'hui à 2.000 environ (2). Depuis

(1) Plusieurs établissements tissent le coton dans la vallée, (entre autres celui de M. F. Bresch), mais non à Sainte-Marie.

(2) En Allemagne, la diminution des travailleurs ruraux indépendants, occupés au tissage, peut se constater également. Au nombre de 58 992 en 1895, ils n'étaient plus que 27.937 en 1907. Pendant ce temps, le nombre total des industriels à domicile (*selbständige Hausgewerbetreibende*) est passé de 85.482 à 40.304 ; le nombre des ouvriers ruraux est monté de 95.345 à 98.688 (*Betriebs Zahlung*, t. 153,

15 ans, les tisseurs à domicile ont disparu de Sainte-Marie. Châtenois comptait vers 1870 de 700 à 800 travailleurs à domicile et à l'atelier. Ce nombre tombait, vers 1890, à 4 ou 500 (1) et il y restait à la fin du siècle dernier une cinquantaine de tisserands, restreints à une quinzaine aujourd'hui. De même de nombreux métiers battaient autrefois au Ban-de-la-Roche, vers le Nord, et dans la vallée de Fréland, jusqu'à La Baroche, au Sud. Il y a sept ans, 300 d'entre eux marchaient encore à Lallaye-Charbes, tandis que la moitié seulement fonctionne aujourd'hui. La même décadence est sensible dans la plupart des villages (2). La Baroche, Fréland ne travaillent plus guère pour S^{te}-Marie. Meissengott comptait, il y a trente ans, plus de 300 tis-

p. 55). — Nous avons, plus haut, signalé une reprise de l'industrie sainte-marienne ; selon toute vraisemblance, elle vient aussi de se traduire par une augmentation légère du personnel occupé l'année précédente, ou tout au moins par une durée plus longue du tissage, mais ces changements sont habituels dans cette industrie, et dans l'ensemble, c'est un recul qu'il faut signaler.

(1) D'après l'ancien instituteur de Châtenois.

(2) On se rend compte de cette diminution du personnel des tisseurs à bras, notamment en comparant les chiffres actuels (V. plus haut ceux donnés au chapitre précédent) avec les données de l'enquête de 1867 sur les indigents et les sources de travail dans les communes. Les habitants de Saint-Maurice vivaient, encore en 1886, principalement du tissage, ceux de Neuf-Bois s'adonnaient en majeure partie à la culture et au tissage. (V. abbé Nartz, *Le Val de Villé*, 1887). A Breitenbach, 1/4 des habitants seulement vivaient de la culture, le reste s'adonnant au tissage, au garnissage des chaussons ou à la coupe du bois. A Steige, 1/3 des tisserands étaient exclusivement tisserands, un autre tiers joignait la culture au tissage ; de même à Meissengott (Cf. *Description du Bas-Rhin*, 1871, T. II),

seurs à domicile, réduits à une centaine au moment de la création de la nouvelle fabrique. Dans la plaine, à Muttersholz, un bon tiers de la population tissait encore vers 1900 et les ouvriers de Hilsenheim étaient, il y a cinq ans, deux fois plus nombreux que maintenant. Le personnel des ateliers, semble pourtant s'être un peu mieux maintenu qu'à domicile, car le contremaître préfère toujours occuper les ouvriers qu'il a directement sous la main. Cependant, là aussi, la déperdition est sensible (1).

La diminution des salaires accompagna celle des tisseurs à bras. En 1879, la rétribution moyenne de la journée d'un tisserand était descendue, depuis la guerre, selon Grad, de 3 francs à 1 fr. 50 ; elle tombait, pour les bobineuses et canetteuses, de 1 fr. 50 à 1 franc (2). Les prix de façon ayant encore diminué depuis et le salaire moyen du tisserand d'aujourd'hui (sans le dévidage) n'étant guère inférieur à 1 fr. 50, les données de Grad sont sujettes à caution. Néanmoins, le fléchissement des salaires reste incontestable.

D'après un contremaître d'atelier à bras, un tissu de 21 pfennigs le mètre était payé 0^{mk} 35, il

(1) C'est ainsi qu'un atelier à bras visité par nous, dont le personnel s'était à peu près maintenu jusqu'en 1900 et qui comptait encore, le 1^{er} avril de cette année-là, 168 ouvriers (y compris les externes, peu nombreux), a vu son personnel réduit, à la date correspondante de l'année 1913, à 95 ouvriers.

(2) Ch. Grad. *Etudes statistiques sur l'industrie alsacienne*.

y a 25 ou 30 ans ; 20 pfennigs représentaient alors ce qui se taxe aujourd'hui 12 et 30 pfennigs, ce qui ne l'est plus que 16 ou 17. On peut dire, d'une manière générale, que lesalaire était, en 1900, d'un tiers environ plus élevé qu'aujourd'hui. Un bon ouvrier, qui, avant la guerre, recevait ses 4 marks, n'a plus que la moitié maintenant.

L'infériorité de ces salaires pousse les tisseurs ruraux à quitter leur métier. Partout c'est la même constatation : les jeunes gens n'apprennent plus à tisser. Cet état de choses n'est-il que momentané, ou se prolongera-t-il jusqu'à la disparition presque complète de l'industrie à domicile ? Il est bien difficile de le dire. Si la reprise du tissage à bras se poursuivait longtemps, il est probable que des jeunes gens de 16 ans se mettraient également au métier. Actuellement les fils et les filles des tisserands cherchent leur gagne-pain ailleurs.

Vers quelles occupations plus lucratives se dirigent-ils ?

Profitant du déclin du tissage à bras, et de la situation précaire de ses ouvriers, plusieurs entrepreneurs sont venus apporter de nouvelles ressources aux familles rurales. Les filatures, les fabriques de cigares ont pris une partie du personnel des maisons de Sainte-Marie. Pour les tissages mécaniques, l'avantage de faire fructifier des aptitudes héréditaires se joignait à celui d'une main-d'œuvre peu coûteuse : ils ne tar-

dèrent pas à naître, en petit nombre, il est vrai, dans une région restée, jusqu'au début de ce siècle, le domaine incontesté de l'industrie à bras (1) ; mais, comme ils y font tous des cotonnades (2), on ne saurait parler d'une transformation du tissage de l'article de Sainte-Marie dans le Ried ou le val de Villé.

Dans le canton de Markolsheim, fonctionnent déjà quelques tissages mécaniques, dont l'un au chef-lieu, et l'autre, celui de la maison Scheidecker, à Muttersholz. Celui-ci a été installé récemment à l'électricité, en plein centre du tissage à domicile. La même maison projette de créer un autre établissement, dans le village voisin, à Hilsenheim. Une cinquantaine d'hommes ou de femmes de Hilsenheim (dont beaucoup d'anciens ouvriers du contremaître S...) vont travailler à la fabrique Schèidecker, de Muttersholz, qui compte plus de 150 métiers marchant à l'électricité, à raison de 3 à 4 par ouvrier (3).

Les fabriques de cigares commencent à s'établir

(1) Il ne faudrait pas voir là une concentration de l'industrie sainte-marienne, du moins pour le val de Villé, où les tissages mécaniques ne font pas l'article de Sainte-Marie.

(2) Le tissage de Markolsheim, qui fabrique des articles de diverse nature, fait seul exception.

(3) Les habitants de Hilsenheim étant généralement plus pauvres que ceux de Muttersholz, on s'explique que le personnel de la fabrique se recrute dans le premier village plutôt que dans le second.

dans le canton; celle de Hilsenheim occupe 50 à 60 jeunes filles dont plusieurs appartiennent à des familles de tisserands.

Dans le canton de Villé, des fabriques de cigares ont été créées au chef-lieu, à Neuve-Eglise et à St-Maurice; une autre doit l'être à Weilerthal. Le tissage mécanique de M. Landmann fonctionne là depuis 7 ou 8 ans. D'autre part, les établissements Marchal ont deux succursales toutes récentes dans le val, une filature à Villé, un tissage à Meissengott; une grande partie du personnel de la filature Marchal a été recruté parmi les tisseurs à bras. En 1913, lors de notre enquête, une centaine de jeunes gens de Lalaye allaient travailler chez Marchal. Beaucoup de fils de tisserands de ce village et des environs iront bientôt aussi à la filature qui doit être ouverte à Fouchy.

L'établissement de Meissengott, où un ouvrier a 16 métiers à surveiller, nous fournit un exemple de cette fabrique rurale concentrée, qui tend à remplacer en partie l'industrie à domicile. Il comptait 80 ouvriers (dont 41 adultes) en 1911, 147 en 1912 et 170 (dont 70 adultes) en 1913. Un certain nombre d'entre eux quitte la fabrique en été, mais ils sont sûrs de n'être pas repris l'hiver suivant. La plupart des ouvriers sont fils ou filles de tisserands. (1)

(1) Dans beaucoup de familles de Meissengott, la moitié des enfants de 18 à 20 ans vont à la fabrique.

Les salaires que leur paie la fabrique sont sensiblement plus élevés que ceux que leur procurait, dans ces derniers temps, le travail sur le métier à bras. La plupart d'entre eux ont 56 à 65 ^{mk} par 4 semaines ; certains ouvriers vont jusqu'à 80 ^{mk} par mois. Les dévideuses gagnent 10 ^{mk} par semaine. Mais tôt ou tard, une grande partie de ces familles devront délaisser plus ou moins l'agriculture (1).

Les fabriques ne peuvent malgré tout occuper qu'une partie minime de la population ; aussi l'émigration continue-t-elle toujours : les tisseurs ou leurs fils vont travailler en France et en Alsace dans les grandes industries textiles. Beaucoup se font garçons de café ou entrent dans des brasseries. Les petits emplois dans les bureaux, les tramways ou chemins de fer sont très recherchés. Des quatre fils d'un tisserand de Muttersholz, l'un est clerc, l'autre cordonnier, le troisième employé de bureau, le quatrième, soldat en ce moment, ne sera certainement pas tisserand. Les filles entrent en service en France ou en Alsace. Un certain nombre d'ouvriers s'adonnent entièrement à la culture.

La plupart se contentent en général d'accroître modestement leur petite exploitation agricole en se tournant vers l'élevage du bétail. « Nous louons plus de prés », c'est une affirmation courante dans

(1) Cela montre l'utilité d'une organisation qui s'adapterait davantage aux besoins locaux. Voir plus loin chapitre VIII.

la montagne. Ils louent plus, parce que leur budget est limité et qu'ils veulent réserver leur liberté pour des jours meilleurs. On loue plus, dans le fond du val de Villé; mais « on ne plante pas plus » : le sol ne se prête guère à la culture des champs et le tisserand n'a pas le loisir de s'occuper d'elle.

D'après une enquête faite auprès des instituteurs du val de Villé (1), l'évolution agricole se ferait dans le sens du développement de l'élevage à Steige et à Lalaye, de l'agriculture ou de l'élevage à Bassenberg, Breitenbach, Fouchy, Saint-Martin, Breitenau, Saint-Maurice, Diefenbach, Neuve-Eglise, Gereuth. Les gens d'Urbeis vont plus en journée qu'autrefois; mais il n'y aurait pas eu de changement à Triembach, village de vigneron, où le tissage n'est jamais venu qu'en seconde ligne.

A Lalaye, en particulier, beaucoup de gens, qui n'avaient autrefois que quelques chèvres, ont maintenant une vache à la place de l'une d'elles. A Steige, le tisseur, jusque vers 1875, délaissait fréquemment la culture de la terre; à dater de là, les familles qui n'avaient pas quitté le village se tournèrent toujours plus vers la glèbe. Ceux qui ne travaillaient qu'à leur métier jadis ont maintenant leurs champs comme les autres (2).

(1) M. Zimmermann, instituteur à Bassenberg, a bien voulu nous prêter son intermédiaire à ce sujet. Nous devons plusieurs renseignements à sa connaissance approfondie de la situation économique du val d'Urbeis.

(2) D'après M. Gaunand, contremaître à Steige.

Les événements se sont produits, en somme, dans le sens que désirait l'abbé Nartz lorsqu'il disait en 1886, avant l'établissement du chemin de fer sur route dans le val de Villé : Le train emmènera du bois, il ne faut pas qu'il éconduise du foin... nous demandons plus de bétail, pour avoir plus d'engrais... le tissage nous paraît peu à modifier, moins encore à développer » (1).

La même transformation s'est faite en plaine. Beaucoup de tisseurs permanents procèdent un peu comme le voulait Perrette dans la fable ; ils commencent par des lapins, achètent ensuite une chèvre ou deux, et finissent par une vache.

« J'ai toujours possédé une chèvre », nous écrit un tisserand d'Hilsenheim, « mais j'ai l'intention d'acheter sous peu une vache et de m'occuper davantage d'agriculture, car le tissage à main décline tout à fait. D'autres tisserands suivent mon exemple et le tissage ne sera plus considéré alors que comme industrie accessoire » (2). Ceux de Muttersholz se tournent, de même, vers l'agriculture.

Ces faits ne sont sans doute pas étrangers à l'augmentation du prix de location de la terre dans les principaux centres de tissage du Ried et en plusieurs localités de la montagne. A Mutters-

(1) Th. Nartz, *Le val de Villé*, conclusion.

(2) A Hilsenheim, en effet, les tisseurs de métier sont, on l'a vu, en majorité.

holz le prix de la terre est une fois et demie plus élevé qu'il y a quinze ans; à Hilsenheim, de 0^{mk}80 à 1^{mk}20 il y a une dizaine d'années, il varie maintenant de 1 mark à 1^{mk}50 l'are. Les champs qui n'étaient guère loués plus de 1 mark l'are, il y a 15 ans, à Baldenheim, le sont pour 2 marks maintenant.

Si la décadence de l'industrie à domicile a eu, d'une part, pour conséquence de décider les tisserands ruraux à donner dans leurs occupations une place plus grande, sinon exclusive, à l'agriculture, elle exerce, d'autre part, une action toute contraire en forçant les anciens tisserands, qui vont à la fabrique, à abandonner la culture du sol. A Lalaye-Charbes, le prix de la terre, qui s'était maintenu jusqu'à présent, tend à s'abaisser depuis la construction de la filature de Fouchy; les anciens tisserands qui vont travailler à la fabrique recourent souvent à des cultivateurs de métier pour soigner leurs champs.

CHAPITRE VI

Les mœurs et l'action du travail

Dans le tissage, la perception suit de près le travail, ce qui ne dispose pas le tisserand à la prévoyance. L'irrégularité des salaires met aussi obstacle à l'équilibre du budget familial.

Le tisserand doit songer néanmoins à épargner pour cultiver le sol. Ceux qui restent tisseurs permanents sont souvent incapables de cet effort ou l'ont tenté en vain. Il n'est donc pas étonnant qu'ils puissent être inférieurs, au point de vue de l'épargne, aux tisserands-paysans et à plus forte raison aux cultivateurs, qui, parfois, sont devenus tels grâce à leur prévoyance. De plus, ce tisseur permanent est généralement plus pauvre que le cultivateur ; et le petit paysan qui n'est pas, autant que le premier, habitué à manier l'argent, l'apprécie plus et se retient davantage dans ses dépenses.

Les tisseurs de métier ayant été bien plus nombreux, autrefois, qu'aujourd'hui, l'esprit d'épargne n'était pas aussi développé. Il faut dire aussi que les hauts salaires d'alors favorisaient la paresse

et la dissipation (1) ; le tisseur de profession vivait au jour le jour, sans souci du lendemain.

Les *Tableaux des dénombrements des indigents*, dressés en 1866-67 par les soins de M. Migneret, préfet du Bas-Rhin, permettent de juger des effets de l'industrie sur l'épargne et le labeur (2). Il existait, à cette époque, beaucoup de communes où les tisseurs de métier dominaient. Aussi ces tableaux nous permettent-ils d'intéressantes comparaisons. Ils nous montrent toujours la pauvreté régnant dans les localités des tisseurs de métier pour diminuer dans celles où l'agriculture se joint au tissage.

Châtenois était l'endroit où les tisseurs permanents étaient le plus nombreux. Les ouvriers, d'après le rapport, y mènent « une vie légère quand le travail abonde » ; mais c'est le « paupérisme, la misère profonde quand les métiers chôment » (3). On se plaignait qu'à Hilsenheim, l'agriculture soit délaissée pour les ouvrages moins pénibles de l'industrie (tissage et tricotage de résilles). « Le fruit de ces derniers tourne »,

(1) Une autre raison qui portait le tisseur de métier à la paresse, c'était la fréquence des chômages. Celle-ci, moindre qu'aujourd'hui, n'en produisait pas moins son action.

(2) V. le tome III de la *Description du département du Bas-Rhin* de 1871.

(3) La situation n'a guère changé aujourd'hui à Châtenois, où la plupart des tisseurs n'épargnent pas et se livrent plus ou moins à la boisson ; à Thannenkirch, village de tisserands-cultivateurs, l'esprit d'épargne est très répandu, au contraire.

disent les tableaux, « en majeure partie au luxe et à la dissipation. De là, misère quand l'industrie chôme ». Puis, c'est Muttersholz, où la pauvreté a fait son apparition avec le tissage; Bindernheim, où « le paupérisme étendu qui grève la commune, n'a d'autre élément que la classe des ouvriers cotonniers, où la prévoyance et l'économie sont des exceptions ». Mêmes remarques dans le fond du val de Villé. L'agriculture ne pouvait guère s'y développer, par suite de la nature des lieux (1). Les habitants de Steige abusaient du crédit, ceux de Lalaye étaient « insoucians en matière d'épargne, de mœurs faciles et amis de la goutte » (2).

Toute autre était la situation dans les communes plus agricoles : les Kientzheimiens, tisserands et vigneron, ont les « mœurs bonnes et des habitudes de travail », les habitants de Meissengott sont « laborieux et économes » jusqu'à la parcimonie (3). A Baldenheim, où l'on joint l'agriculture au tissage, la population a des habitudes d'ordre; celle de Bösenbiesen, où les tisserands,

(1) Si bien que beaucoup doivent acheter le fourrage ailleurs. Les habitants de Lalaye, aujourd'hui, se procurent une grande partie de leur foin à Lubine et au Climont.

(2) De même à Saint-Maurice, où les habitants vivaient principalement du tissage; Nartz y signale l'absence d'esprit d'économie. De même encore à Obernai, où l'on se plaint du paupérisme étendu, de l'insouciance de la population pauvre, composée en grande partie de tisserands.

(3) V. Th. Nartz, *Le Val de Villé* et l'enquête en question.

assez nombreux, sont en même temps cultivateurs, est sobre et laborieuse et compte peu d'indigents.

Depuis leur évolution vers l'agriculture, les tisserands d'aujourd'hui abusent moins du crédit et mettent plus d'ordre dans leurs dépenses. Ils recourent, dans la montagne, à la Caisse d'épargne de Villé ou aux quelques caisses de prêts (*Dahrlehnskasse*) du canton. Dans la plaine, de nombreux villages possèdent leurs caisses : par exemple, à Baldenheim, Hilsenheim, Muttersholz existent des caisses d'épargne ou de prêt (1).

L'emploi que les familles de tisserands font de leurs ressources va révéler leur mode d'existence.

Les ouvriers se nourrissent simplement. Ils prennent le matin le café au lait, à 10 heures et à 4 heures, ils cassent la croûte. Ceux de la montagne ont le plus souvent, à midi, du lard et des légumes (2) et, quelquefois, de la soupe et des crêpes ; puis, le soir, de la soupe aux pommes de terre ou du lait caillé et des pommes de terre. Ici le pot-au-feu tend à tenir lieu, le dimanche, de la choucroute et du lard traditionnels. Dans la plaine, la viande remplace souvent le lard, à midi, et, le

(1) Aux caisses de prêts sont souvent annexés des « Consumvereine » pour l'achat des engrais et semences.

(2) Les deux premiers jours de la semaine, la choucroute préparée pour le dimanche, reparait souvent sur la table.

soir, le café au lait la soupe aux pommes de terre (1).

Un jardin donne au plus grand nombre les légumes nécessaires ; le porc que l'on fume soi-même constitue le plus souvent, avec les pommes de terre, la base de l'alimentation. A l'encontre de l'ouvrier de métier, le tisserand-paysan n'a donc pas à se procurer beaucoup au dehors, et s'il ne fabrique plus son pain à la maison (2), celui-ci est généralement fait avec son propre seigle ou blé. Le tisseur permanent aura à dépenser davantage pour sa nourriture.

L'alcoolisme est malheureusement assez répandu dans le val de Villé. Dans les villages voisins de Villé, presque tous les hommes demandent le matin leur goutte et prennent souvent un petit verre avec une croûte de pain à quatre heures ou le soir. Si dans les communes de langue française, il y a peut être plus d'alcoolisme que dans les autres, c'est que le prunier et le cerisier y remplacent la vigne. L'alcoolisme existe aussi dans certaines localités du Ried comme Hilsenheim, où la nourriture des habitants est parfois insuffisante (3).

(1) Ces indications n'ont pas une valeur absolument générale, cela va s'en dire. Ainsi, à Thannenkirch, le tisserand prend son café au lait le soir, rarement de la viande à midi.

(2) C'est le cas, du moins, de la majorité des tisserands ruraux.

(3) On verra plus loin que l'alcoolisme est en voie de diminution à Muttersholtz, le village voisin. Les gens de Muttersholz se nourrissent précisément mieux qu'autrefois et mieux qu'à Hilsenheim. Rap-

Les tisserands sont généralement vêtus fort proprement. Ceux de Steige, en particulier, se distinguent par le soin qu'ils attachent à leur toilette. Sans doute leur genre d'occupation n'est-il pas étranger à ce souci.

Ils achètent généralement leurs habits tout faits ou les font faire par le tailleur ou la couturière du village. Parfois la femme s'entend avec la fabrique pour couper un morceau de la pièce tissée, qu'elle garde pour son usage personnel ; les ouvrières de Thannenkirch vont le plus souvent à S^{te}-Marie acheter ce qu'il leur faut pour leurs robes.

Le logement se réduit d'ordinaire, à une petite maison d'un seul étage avec trois chambres, dont deux à coucher et une à demeurer où se trouve le métier. Les constructions en briques tendent à se répandre dans la plaine, principalement à Muttersholz. Dans la montagne, la grange et l'étable sont sous le même toit que l'habitation ; les habitants ont, du reste, fait des progrès pour l'aménagement intérieur ; on ne trouve plus ces sols de terre battue remplaçant les planchers, signalés par Kaerger. En plaine surtout, les demeures sont propres, ce qui du reste est assez général en Alsace. Les tisserands de Muttersholz semblent

pelons, à ce propos, la fertilité plus grande des terres de Muttersholz et l'esprit d'entreprise de ses habitants, deux sources de richesse qui permettent ici une vie plus large qu'à Hilsenheim.

même supérieurs, à ce point de vue et à égalité de revenus, aux autres habitants.

Si le nombre des maisons augmente dans la plupart des villages de la plaine, il se maintient à peine dans le val de Villé, par suite de la diminution de la population (1). Il y a, presque partout, une tendance à plus de confort et d'espace.

Les tisserands ruraux se promènent volontiers le dimanche ou fréquentent la société de gymnastique du village. Les tisseurs de métier semblent faire preuve de dispositions musicales particulières, là où des chœurs, des sociétés de musique ou de chant leur donnent l'occasion de s'exercer.

Dans le *Gesangverein* et le *Musikverein* de Muttersholz, on compte plus de tisseurs que de paysans, quoique les premiers soient la minorité dans le village. Dans le chœur de Hilsenheim, il y a 25 % de tisseurs de métier. La société de musique de Baldenheim en comprend également un nombre assez grand. Beaucoup de tisserands ou de fils de tisserands sont assidus aux réunions de gymnastique, qui ont lieu dans la semaine aussi bien que le dimanche. Dans l'édifice de l'Association catholique de jeunes gens de Hilsenheim, récemment construit aux frais du curé, ont lieu des réunions et des représentations où ils se distinguent tout spécialement.

(1) On vit ici moins entassé qu'autrefois. Cependant à Meissengott, village très resserré, on compte très souvent huit personnes par maison ; les loyers, d'ailleurs, y sont particulièrement élevés.

Un certain nombre aussi, passe l'après-midi du dimanche à l'auberge, bien qu'à Muttersholz et Steige, les deux grands centres du tissage rural, on tende à délaissier le cabaret. On danse plusieurs fois dans l'année, les jours de fête locale ; c'est alors la coutume de s'enivrer « carrément ».

L'industrie rurale semble exercer ses répercussions sur les familles, comme sur le mode d'existence des tisserands. Ils constituent, dans certains villages, une caste fermée, en ce sens que des filles de petits cultivateurs ne voudront pas épouser un tisserand de profession. On considère son métier comme peu honorable. Les bas salaires du tissage sont pour beaucoup dans ce préjugé, qui est tel que beaucoup de tisseurs d'hiver remettent en été leur métier dans leur grenier, non seulement pour avoir plus de place, mais, semble-t-il, par amour propre.

Les mariages sont proportionnellement plus nombreux chez les tisserands que chez les cultivateurs. Dans les familles de paysans aisés, les enfants préfèrent garder le célibat, plutôt que de faire un mariage pauvre. Ceci n'est le cas ni parmi les petits cultivateurs, ni surtout parmi les tisseurs de métier, plus imprévoyants, comme il a été dit. La même absence de calculs égoïstes expliquerait que, dans certains villages, comme Muttersholz,

les tisserands eussent un nombre d'enfants légèrement supérieur à la moyenne (1).

Mais on ne peut pas dire que l'autorité paternelle soit plus développée chez eux que dans les milieux d'agriculteurs purs. Très souvent, en effet, la femme du tisserand dévide, tandis que son enfant travaille à la fabrique. Si le fils remet alors son salaire à ses parents, il se sent pourtant plus indépendant vis à vis d'eux qu'autrefois, lorsqu'il apprenait le métier paternel. S'il reste à la maison pour se vouer à l'agriculture (2), il dépend, il est vrai, plus étroitement des parents (3).

Quoiqu'il en soit, les familles des ouvriers de fabrique restent, au point de vue de la vie de famille, bien inférieures à celles des tisserands à domicile. Si l'on observe dans un village avancé comme Muttersholz un déclin de l'autorité paternelle, dans tous les milieux, les rapports restent partout assez étroits, en effet, entre les membres de la même famille. Les filles qui sont parties en conditions reviennent souvent voir leurs parents. Les salaires des enfants sont toujours remis au père ou

(1) Ainsi qu'il nous a été dit à Muttersholz.

(2) Il va de soi que nous parlons principalement des tisserands des deux premières catégories. Les enfants de ces tisserands vont aussi très souvent faire des journées dehors, tout en conservant leur domicile chez leurs parents ; ils sont assimilables aux jeunes ouvriers de fabrique, en ce qui concerne l'autorité paternelle.

(3) Bien que, tandis que l'enfant se rend aux champs, le métier retienne souvent le père au logis.

à la mère, qui se contentent de leur donner un peu d'argent de poche après la paye. Kaerger rapporte que les enfants placés en pension dans le val de Villé par des orphelinats sont considérés, de part et d'autre, au bout d'un certain temps, comme faisant partie de la famille (1).

Les mœurs des tisserands laissent, du reste, rarement à désirer. Les villages du Ried, qui ont la meilleure réputation à ce point de vue, sont précisément ceux où les amendes pour malfaçon sont le plus rares (2). Les fraudes dans le travail sont plus fréquentes, à Hilsenheim, qu'ailleurs dans le Ried.

Les opérations du tissage développent chez l'ouvrier les facultés d'observation, et l'organisation du travail son esprit d'indépendance. C'est pour-quoi les tisseurs sont généralement jugés, dans le Ried, plus éclairés ou plus « dégourdis » que les autres, et passent pour avoir plus d'initiative (3). Ces dispositions d'esprit, et l'absence de rapports

(1) V. Kaerger, *loc. cit.* La pratique qui consiste à mettre ces enfants dans des familles est toujours en vigueur. L'orphelinat de Strasbourg et le « Raphaëlvesein » donnent à celles qui en font la demande des enfants à élever, moyennant 80 mk. ou 100 mk. par an (et le trousseau) que reçoit la famille.

(2) Nous visons ici en particulier Baldenheim, Ebersheim, Ebersmünster, Mussig, Muttersholz. Il n'y a pas eu un seul divorce à Muttersholz et à Baldenheim dans ces dix dernières années.

(3) Il est plus difficile de faire, dans la montagne, la comparaison des tisserands avec les cultivateurs purs, bien moins nombreux que dans la plaine.

directs avec le patron, expliquent le nombre relativement élevé de voix libérales ou socialistes à Mussig, Muttersholz, Baldenheim, et Hilsenheim. A Muttersholz et Baldenheim, presque tous les tisserands (du moins les tisseurs de métier), votent pour le socialiste ou le libéral ; la proportion des voix socialistes sérieuses sur les voix socialistes et libérales est d'ailleurs très faible (1). Le parti socialiste n'a guère d'adeptes parmi les tisserands paysans du val de Villé, mais il tend à gagner une partie des ouvriers de fabrique du chef-lieu.

L'instruction n'est pas partout également développée parmi les tisserands. Plusieurs villages de la montagne sont très en arrière à ce point de vue. On se plaignait déjà, du temps français, de l'insuffisance de l'instruction dans certaines localités. Elle était attribuée, à Fouchy, aux travaux de dévidage, que devaient faire alors les enfants, mais qui tendent à disparaître aujourd'hui. L'emploi des enfants à la pâture met parfois encore obstacle à l'instruction ; et s'il se fait plus rare à Urbeis et Fouchy (2) on y recourt toujours, à Charbes, de mars jusqu'en novembre (3). L'hiver venu, les en-

(1) En particulier, à Muttersholz et à Baldenheim ; elle serait plus élevée à Mussig et Hilsenheim, où les voix socialistes sont, du reste, moins nombreuses.

(2) Aussi cette dernière commune n'est-elle plus en retard aujourd'hui pour l'enseignement.

(3) L'instruction étant obligatoire, les enfants mènent paître les chèvres l'après-midi seulement, après trois heures.

fants de Charbes se mettent activement à la garniture des chaussons, ce qui rend malaisé l'enseignement dans cette commune (1).

En somme, il paraît assez difficile de délimiter, encore plus de résumer en une formule, l'influence du travail sur la vie du tisserand. Son existence, simple et frugale, n'en reste pas moins, dans bien des cas, assez précaire.

(1) L'enseignement se fait en allemand dans les communes du Ried et dans celles du val de Villé où domine le dialecte alsacien. Le français a sa place au contraire à Lalaye, Charbes, Fouchy, Urbeis et Steige, villages de dialecte roman. On y suit le plan d'études fait pour les communes essentiellement françaises (c'est-à-dire comptant de 0 à 25 % d'enfants de parents parlant l'allemand), également en vigueur au Ban de la Roche et dans le groupe I des écoles lorraines. Ce plan comprend pour les classes élémentaires, par semaine : 7 leçons de français et 4 leçons de religion en langue française (au total 11 heures d'enseignement français) ; pour les classes moyennes : 3 leçons de français et 4 leçons de religion (7 heures au total) ; pour les classes supérieures : 2 leçons de français et 4 de religion (6 au total). L'importance de l'enseignement français est donc en raison inverse de l'âge.

CHAPITRE VII

L'exode et la dépopulation dans les villages de tisserands

La médiocrité des salaires, lorsqu'elle se joint au manque de ressources agricoles, condamne le tisserand à l'émigration.

Les hommes s'en vont travailler dans les fabriques des villes, surtout dans les tissages et filatures, de chaque côté des Vosges. « Un lien ne manque pas, dit M. Vidal de la Blache, entre ces pauvres industries de tisserands, nées spontanément dans la montagne, et les usines qui s'étaient aujourd'hui dans la plaine d'Alsace et dans la vallée de la Moselle » (1). Un certain nombre se font artisans en France (comme boulangers, cordonniers, maréchaux-ferrants). Beaucoup de jeunes filles vont, chez nous ou en Alsace, en condition. Nancy, en particulier, reçoit un fort contingent des émigrants (2).

Partout l'émigration était bien moins forte

(1) *La France*.

(2) Kaerger admet, dans son enquête datant de 1884, que 699 individus du val de Villé étaient absents du foyer pour gagner leur pain ailleurs ; une grande partie des émigrants servait en France.

avant qu'après la guerre ; elle tend d'ailleurs à diminuer un peu, par suite de la disparition des tisseurs permanents et de la fondation de fabriques. Les émigrants ont été relativement plus nombreux dans la catégorie des tisseurs de métier. L'émigration en Amérique, très forte autrefois, est sans importance aujourd'hui, car il faut des formalités nouvelles, on exige que l'émigrant ait une place toute trouvée ou une certaine somme en possession.

D'après notre enquête auprès des instituteurs du val de Villé, l'émigration, sur le versant nord et dans le fond du val, ne serait pas plus forte chez les tisseurs que chez les cultivateurs. Cette situation pourrait être imputée aux effets de la crise viticole sur le versant nord ; dans le fond du val, de plus, les tisseurs permanents sont déjà partis en grand nombre. Il en serait tout autrement, d'après la même enquête, dans la plupart des communes de Comte-Ban, où l'émigration serait plus forte parmi les tisseurs. La culture de la vigne y ayant peu d'importance, la crise n'a guère eu d'action ici.

Des familles entières de Steige sont parties pour la France. La moitié des jeunes gens du village continue à émigrer chaque année. Sans doute, une partie de ceux-ci revient s'établir et se remet à tisser ; mais on ne compte pas ici plus de trois à quatre mariages par an et la population a diminué

de près de moitié. Cette moitié est en France (1). Beaucoup de tisseurs à bras de Lalaye sont allés à Senones et à Raon-l'Etape. Cependant, depuis les sept ou huit dernières années, moins de gens s'en vont du village; la fabrique de Meissengott et, depuis peu, la filature de Fouchy occupent beaucoup de bras.

L'émigration fut particulièrement forte dans les villages de tisseurs de métier. Les tisserands professionnels de Châtenois ont cherché à s'occuper, après la guerre, au tissage à bras de Benfeld, aux tissages mécaniques de Huttenheim et de la vallée de la Bruche, à la filature d'Erstein ou dans les fabriques de Mulhouse et de Colmar. Une centaine de tisserands de ce village est partie pour Paris. Un petit nombre travaille dans les mines de houille ou les forges de Lorraine; mais ce sont surtout les fils de petits cultivateurs qui s'emploient aux forges. Au contraire, l'émigration de Meissengott a toujours été faible, dans les dernières années par suite de la présence de la fabrique, auparavant parce que ses habitants ont su joindre l'agriculture et la viticulture aux ressources du tissage.

A Thannenkirch, l'exode vers l'Amérique était très fort autrefois, l'ancien curé a relevé les

(1) Le livre de M. G. de la Hache qui vient de paraître, *L'Exode*, doit mettre en lumière l'important mouvement d'exode dont bénéficie la France.

noms de 300 villageois partis pour ce pays : le mouvement s'est aujourd'hui ralenti (1). A Hilsenheim, les jeunes filles entrent en service en France, les jeunes gens vont temporairement travailler aux terrassements ou aux chemins de fer en Allemagne (2). Quelques uns partent définitivement chaque année, soit pour l'Amérique, soit pour des ordres religieux de Belgique, soit pour Mulhouse afin de trouver de l'ouvrage dans les mines de Reichwiller. La plupart des émigrants sont des fils de tisserands de métier.

D'autre part, à côté des maçons de Muttersholz qui se rendent chaque jour à bicyclette à Schlestadt, il y a les terrassiers qui vont travailler au canal à Strasbourg et rentrent au foyer le dimanche. Comme ils retournent tisser en hiver, s'est plutôt un cas d'émigration temporaire. Depuis les dix dernières années, une trentaine de familles du village sont parties pour l'Amérique (3).

Si l'exode sévit depuis la guerre, dans les rangs des tisseurs, la cause en est à la décadence du tissage à bras ; ce n'est pas une preuve de l'inaptitude de l'industrie rurale à retenir les gens au

(1) Environ 5 personnes par an émigreraient actuellement du village, en France surtout.

(2) Suivant l'instituteur, 40 à 50 personnes émigrent temporairement du village ; comme elles ne sont pas là pour le dénombrement, on s'explique les dépressions constatées par les statistiques actuelles de la population dans ce village.

(3) Le dernier émigrant pour l'Amérique a été accompagné à la gare de Muttersholz, l'automne dernier, par la fanfare du village.

village. L'exode actuel des tisserands montre, au contraire, jusqu'à quel point leur travail leur était nécessaire.

Sans doute, avant la guerre, les chômages poussaient déjà l'ouvrier à quitter son foyer. On ne peut dissimuler, à ce point de vue, l'infériorité de travaux ruraux, qui, comme le tissage de Sainte-Marie, mettent en œuvre des produits soumis à de constants changements de mode. Autrefois néanmoins, l'émigration, toutes choses égales, était moins forte dans les villages tisseurs que dans les rares villages du val de Villé, qui, comme St-Martin (2), ne connaissaient guère le tissage à bras et étaient également pauvres au point de vue agricole. Si les habitants des communes où l'industrie s'était enracinée, n'avaient eu alors ce moyen de vivre, ils auraient émigré en plus grand nombre aussi.

Le tissage à bras a donc permis le développement de la population dans des communes qui sans lui n'auraient jamais pu nourrir un si grand nombre d'habitants.

En particulier, dans les principaux villages du val de Villé, l'accroissement de la population a été — même proportionnellement au temps — plus notable de 1826 à 1866, que de 1807 à 1826, avant l'introduction du tissage. Neuve-Eglise seul

(2) Cf. *Description du Bas-Rhin*. Tome III, Tableaux des dénominations des indigents.

a beaucoup augmenté, dans la période antérieure, passant de 504 à 792 habitants. Châtenois comptait déjà en 1807, 2.770 habitants ; Lalaye, 693 ; Steige, 910 ; Urbeis, 583 ; Fouchy, 702 (1). Ces chiffres, ainsi qu'on va le voir, n'ont pas beaucoup varié jusqu'en 1826. A cette date, en effet, la population des communes de tisserands et de cultivateurs se répartissait ainsi :

	Habitants
Breitenbach.....	1.334
Meissengott.....	814
Urbeis.....	652
Steige.....	1.021
Triembach.....	592
Neuve-Eglise.....	792
Fouchy.....	816
Lalaye.....	714
Thannenkirch.....	699
Châtenois.....	2.872
Erlenbach.....	1.060
Muttersholz.....	1.652
Mussig.....	605
Baldenheim.....	1.019
Ebersheim.....	1.566
Ebersmünster.....	1.053

(1) Erlenbach, village purement agricole, comptait alors 963 habitants. Cf. pour tous ces chiffres l'*Annuaire du Bas-Rhin*, de Fargès-Méricourt (tome IV, 1808).

Bindernheim.....	538
Hilsenheim.....	1.461
Wittisheim	898
Ohnenheim.....	813
Elsenheim	621
Hessenheim.....	411
Heidolsheim.....	298
Saasenheim	450
Sundhausen.....	1.272 (1)

A part Baldenheim, où le tissage existait déjà en 1826 et Ebersmünster d'où la batellerie avait disparu (2), tous les villages accusent en 1866 une importante augmentation.

A cette date, les communes de tisseurs comp-
taient :

	Habitants
Meissengott.....	942
Urbeis.....	839
Steige.....	1.477
Triembach.....	594
Fouchy.....	1.020
Lalaye.....	952
Breitenbach.....	591

(1) Cf. Aufschlager, *Dictionnaire du Haut et du Bas-Rhin*, Strasbourg, 1826.

(2) Le tissage n'est d'ailleurs pas signalé à Ebersmünster dans les *Tableaux* de 1867. Cf. *Description du Bas-Rhin* (1871) pour les chiffres indiqués du recensement de 1866.

Neuve-Eglise.....	839
Châtenois.....	4.062
Wittisheim.....	1.164
Muttersholz.....	2.240
Mussig.....	894
Baldenheim.....	1.083
Ebersheim.....	1.874
Ebersmünster.....	870
Bindernheim.....	704
Hilsenheim.....	2.235

La population des communes plus spécialement agricoles (1) de la région comprenait, en 1866, pour

	Habitants
Erlenbach.....	1.043
Ohnenheim.....	947
Elsenheim.....	695
Hessenheim.....	556
Heidolsheim.....	436
Saasenheim.....	556
Sundhansen.....	1.494

Ces chiffres montrent que la population des villages agricoles du Ried s'est accrue parallèlement à celle des villages de tisserands. Mais les accroissements les plus forts, ceux de Muttersholz

(1) Ces communes n'ont jamais compté un grand nombre de tisseurs à bras; on peut encore en trouver aujourd'hui quelques-uns dans chacune d'elles.

et de Hilsenheim, ont eu lieu précisément dans des centres actifs de tissage à bras (2). Il en est de même dans la montagne où Steige passe de 1021 à 1477 âmes, Lalaye, de 714 à 952, malgré l'infertilité des lieux. Pendant ce temps, le village vosgien, exclusivement agricole, d'Erlenchbach maintenait à peine le chiffre de sa population, qui passait de 1060 à 1043.

Les années qui suivirent la guerre ont vu s'accroître la dépopulation dans la plupart des communes. Le canton de Villé, qui comprenait en 1871, 14.360 âmes, n'en avait plus en 1885 que 12.209, 11.753 en 1895 et seulement 11.392 en 1905. Le canton de Schlestadt (sans la ville) a beaucoup diminué aussi. Quant au canton de Markolsheim, le chiffre de ses habitants est descendu de 20.070 en 1871 à 18.387 en 1885 et à 17.969 en 1900 ; pour remonter ensuite en 1905 à 18.132 habitants (1).

Le tableau suivant donne le montant de la population dans les principaux villages tisseurs ou agricoles du Ried et du val de Villé en 1890 et 1910.

(2) De 1807 à 1826, Müttersholz et Hilsenheim n'avaient augmenté que faiblement, passant, le premier, de 1.511 à 1.562 habitants, le second, de 1.240 à 1.461 habitants. L'influence postérieure du tissage à bras sur le développement de la population rurale est donc ici très sensible.

(1) Cf. *Die Ergebnisse der Volkszahlung von 1905*, Strasbourg (avec cartes).

	1880	1910
Muttersholz...	2.084	1.871
Hilsenheim....	2.079	1.905
Baldenheim...	1.062	1.134
Bindernheim...	751	770
Wittisheim...	1.134	1.225
Mussig	807	976
Elsenheim	685	645
Heidolsheim...	370	381
Hessenheim.....	464	460
Ohnenheim.....	913	871
Sundhansen...	1.420	1.213
Breisenbach...	1.185	954
Steige.....	1.160	806
Lalaye.....	858	812
Urbeis... ..	747	582
Breitenan.....	438	302
Neuve-Eglise..	690	647
Thannenkirch :	»	732
Erlenbach.....	896	730

On voit que les habitants de la plupart des villages ont diminué, aussi bien dans les centres agricoles que dans ceux de tissage.

Les causes profondes de l'exode rural sont venues se joindre au déclin de l'industrie à domicile pour dépeupler les villages. Heidolsheim est le seul village purement agricole qui ait augmenté,

d'une manière insignifiante d'ailleurs. Les autres accroissements se sont produits tous dans des villages où l'on tisse passablement. Mussig a de beaucoup le plus fort. Ses habitants ont su augmenter beaucoup, en effet, la production du sol, tout en occupant encore souvent les journées d'hiver au tissage ; il en est de même à Baldenheim. Le déclin de l'industrie sainte-marienne n'a donc guère frappé ces deux communes qui ont été, grâce au tissage, protégées dans une certaine mesure contre la crise agricole. La population pauvre de Bindernheim et Wittisheim, ces deux autres villages en augmentation, s'occupe en dehors du tissage et de l'agriculture, aux filets de cheveux ou au travaux de la forêt. Ceci laisse supposer que, malgré sa décadence, le tissage à bras à domicile, à condition qu'il reste ce qu'il doit être, simplement accessoire, peut encore avoir une certaine efficacité contre l'exode rural.

Si l'industrie avait conservé ses positions, dans des centres tisseurs comme Hilsenheim, Mutersholz ou Steige, la population se serait maintenue parallèlement, selon toute vraisemblance. Le développement de ces villages avant la guerre porte à le croire (1).

(1) Nous ne voulons pas dire par là que la guerre ait produit à elle seule la dépression signalée plus haut. D'autres causes se sont jointes aux effets économiques de la guerre pour faire souffrir l'industrie. L'exode rural est, de plus, on le sait, un phénomène général, et

Ainsi, la supériorité sociale du tissage accessoire paraît assez nette. Le tisseur de métier, qui possède à peine un lopin de terre, mène une vie précaire ; sa position ne vaut pas économiquement celle de l'ouvrier de fabrique. Il doit dépenser plus pour sa nourriture, il a moins d'aptitude à l'épargne que le paysan tisseur (1). C'est un adepte désigné par avance des doctrines socialistes, un élément essentiellement instable, toujours enclin à émigrer et qui du reste tend à disparaître dans le Ried, comme dans la montagne.

La famille du tisserand-cultivateur est moins instable. Le tissage lui sert d'assurance contre les mauvaises récoltes ; l'épargne et le labeur lui sont coutumiers. Elle est moins disposée à l'émigration que celle du tisseur de métier.

nous avons montré qu'il s'est introduit dans les communes purement agricoles du canton de Markolsheim. Il est commun à la plupart des cantons ruraux d'Alsace. Au surplus, la diminution du chiffre des habitants s'est déjà produite un peu avant la guerre à Muttersholz. La population du village a passé de 2.298 habitants en 1861, à 2.240 en 1866, pour tomber à 2.031 en 1875. Remarquons en même temps que de 1880 à 1890, elle s'élevait de 2.084 à 2.129 habitants pour retomber ensuite. Elle ne semblerait donc pas avoir souffert, à cette époque, de la crise agricole ; peut-être faut-il l'imputer au tissage.

(1) Le tisseur de métier d'autrefois avait moins de sérieux, semblait-il, que le tisseur-cultivateur, mais il lui faut pourtant, aujourd'hui, beaucoup d'esprit de travail pour qu'il puisse vivre de son industrie.

CHAPITRE VIII

L'introduction du métier électrique et l'Avenir du tissage de Sainte-Marie

L'avenir du tissage sainte-marien semble dépendre en partie de la substitution du métier mécanique au métier à bras encore dominant. La prospérité des entreprises concurrentes de Saxe tient, en effet, à l'introduction, déjà ancienne, de l'électricité. Celle-ci permet au fabricant d'abaisser son prix de revient en augmentant considérablement sa production (1).

Disons tout de suite que dans l'état actuel de la technique, la transformation ne saurait atteindre l'article de haute fantaisie, dont la fabrication sur le métier à bras se prolongera longtemps encore. L'industrie de Sainte-Marie étant intermittente et les métiers électriques ne pouvant chômer, il faudrait, pour que le projet soit praticable, fabriquer de l'article courant dans les périodes de ralentis-

(1) Le bénéfice de l'installation nouvelle serait d'autant plus grand que l'ouvrier serait occupé plus longtemps.

En supposant 300 jours de travail par an, le bénéfice serait doublé avec deux métiers mécaniques ; au contraire, si l'ouvrier ne travaille que 150 jours par an comme il arrive souvent actuellement, l'avantage de l'installation mécanique n'est plus bien grand.

sement des commandes ; c'est là une condition essentielle de la réforme.

Cette réforme peut s'effectuer d'abord par la disparition de l'atelier familial au profit du grand atelier rural marchant à l'électricité. Dans les établissements qu'elles possèdent à Châtenois, les maisons Blech et Alexandre ont déjà réalisé cette transformation. Les tissages mécaniques (1), à Châtenois, n'ont pas eu pour conséquence de diminuer le nombre des ouvriers tisseurs, car les ateliers à bras y sont en pleine décadence. L'atelier Blech, en particulier, paraît représenter une des formes de l'entreprise de l'avenir.

La force électrique de l'atelier provient de la Centrale de Markolsheim. Les métiers, qui ont chacun leur petit moteur, sont de diverse nature. On trouve à côté du « revolver », dans lequel la navette part d'un côté pour revenir en sens contraire, le métier à boîte montante, plus lourd, faisant des articles plus forts (des damiers), enfin les métiers « à coup d'un » — métier à revolver double, et métier Pickapick — pour les articles fil à fil, dans lesquels alternent deux fils de trame différemment colorés. Le métier à revolver double

(1) Deux tissages mécaniques existent aujourd'hui à Châtenois, outre l'atelier Blech : ceux de MM. Platt et Alexandre. Le tissage Platt marche à la vapeur. Les ouvriers, la plupart anciens tisserands à bras, n'ont pas de culture. Quant à la maison Alexandre, elle a également l'installation électrique (petits et gros moteurs). Une partie de ses ouvriers ont leurs champs, comme ceux de M. Blech.

est à deux navettes, qui doivent partir successivement d'un même côté pour revenir ensuite dans l'autre sens. Le métier Pickapick, plus lourd, également à plusieurs navettes, est employé pour les tissus de haute fantaisie. 80 ouvriers ou employés, dont 60 tisseurs, sont occupés dans cet atelier. Le salaire de ces derniers est en moyenne de 2^{mk}50, tandis que celui des tisseurs de l'atelier à bras contigu varie de 1 à 2 marks.

La maison donne à l'ouvrier qui a quelques lopins de terre, la permission de s'absenter de l'atelier une journée ou une demi-journée, pour rentrer ses pommes de terre ou son raisin. Le système des petits moteurs atténue beaucoup la perte pouvant résulter du chômage des métiers ; de plus, l'atelier n'autorise que deux ou trois ouvriers à s'en aller à la fois et la durée totale de ces congés n'excède guère une huitaine pour chaque ouvrier. Sur 60 tisseurs, environ une quinzaine possède un petit train de culture. Ce tissage est, au demeurant, l'idéal du grand atelier rural marchant mécaniquement.

Une question se pose. Faut-il adopter la forme ci-dessus dans l'organisation nouvelle, ou tout autre mode de travail lui est-il préférable ? Quelques ingénieurs nous ont communiqué leurs projets ou opinions à cet égard.

Pour les ateliers qui resteraient à créer dans les villages, il serait désirable, d'après un premier projet, d'utiliser autant que possible les locaux des

ateliers à bras, en y effectuant les modifications nécessaires. On pourrait avoir ainsi, dans tel village du Ried, deux ou trois ateliers, contenant une trentaine de métiers électriques chacun (1). Pour peu que le personnel conservât une certaine liberté, la famille de l'ouvrier pourrait encore cultiver quelques champs, parfois même avec l'aide de son chef. En ne multipliant pas ces ateliers dans chaque village, la modestie de leurs dimensions permettrait d'en établir dans plusieurs villages, ce qui éviterait souvent à l'habitant d'avoir à chercher du travail au dehors ; mais d'autre part les frais de surveillance pourraient être plus grands que dans les ateliers plus vastes.

De moyenne ou de grande dimension, l'atelier mécanique est préférable à l'organisation actuelle. Les conditions hygiéniques, dit-on, y sont meilleures, et ses ouvriers n'ont pas à respirer chez eux, la nuit, un air vicié par le travail de la veille. Le travail y dure certainement moins longtemps que chez l'ouvrier à domicile et les salaires sont plus élevés.

Il reste pourtant que l'atelier familial conserve certains avantages vis-à-vis des entreprises de formes différentes. La femme, qui, sans le métier

(1) On aurait un mécanicien pour tous les ateliers du même village. L'avantage du minimum de trois ateliers par village est alors beaucoup dans l'économie des frais de surveillance ; il va de soi, en effet, que l'installation électrique pour trois ateliers dans le même village n'est pas aussi coûteuse que si les trois ateliers sont dans trois localités différentes.

à domicile, serait souvent obligée de s'occuper au dehors, peut rester au logis, mieux soigner ses enfants et la cuisine. Si la promiscuité qu'entraîne parfois la fabrique est évitée, le tisserand à domicile n'est pas un égoïste pour cela, et l'on a vu plus haut combien l'esprit d'association est développé dans le Ried.

On a dit aussi que le fabricant lui-même pourrait trouver avantage, pour certains articles de luxe, au maintien du travail à domicile, non seulement à cause de la diminution du prix de revient, mais aussi de la meilleure qualité de la fabrication. « Une industrie, dit M. Lévy, ne saurait être coulé sur une mode unique, et à côté de sa production courante, elle ne doit pas négliger la fabrication d'articles supérieurs ». Le fabricant utilisera l'ouvrier à domicile, car « dans la tranquillité de son petit atelier, il met à son travail toute sa patience, tout son sentiment artistique. On ne saurait attendre pareille initiative de l'ouvrier qui exécute sa tâche dans le bruit de l'usine sur un métier anonyme, du bon fonctionnement duquel il se désintéresse absolument » (1). Pour le tissage des étoffes de S^{te}-Marie, comme il ressort ci-dessous, cet avantage est peut-être contestable.

Ce qui est sûr, c'est que le travail à domicile se prête mieux que le travail à l'atelier mécanique à

(1) Cf. G. Lévy. *Des Moyens de conserver le travail à domicile*, p. 26 (Thèse, Lyon, 1904).

la combinaison de l'agriculture avec le tissage. S'il se maintenait, le tisserand resterait un petit propriétaire, un paysan comme il l'est aujourd'hui. Il y aurait donc intérêt à conserver, le plus possible, le tissage à domicile dans la région en recourant aux métiers électriques. Tel est précisément le but d'un autre projet qui nous a été communiqué.

D'après lui, les articles très compliqués ne sauraient être confiés à des ouvriers à domicile, car ils nécessitent des métiers d'un maniement délicat. Sans doute, le tissage à domicile d'articles très ordinaires présente aussi des inconvénients, comme celui de l'encollage sur une ensouple avant la livraison ; il faut apporter à l'ouvrier, dans ce cas, non seulement la chaîne, mais le rouleau lui-même, ce qui grève les frais de transport. Mais lorsqu'il n'y aurait pas de commandes, la fabrication de ces articles deviendrait nécessaire (1), quelle que fût la qualité du métier employé. C'est une infériorité du travail à domicile, puis qu'il entraîne nécessairement des frais de transport plus élevés que le travail à l'atelier. L'ouvrier se rattraperait en travaillant plus longtemps.

Pour couvrir les frais des petits ateliers familiaux et ceux du transport des chaînes, d'autant plus grands qu'il y a moins de métiers, quatre ou cinq métiers devraient être établis chez chaque ou-

(1) L'article de stock (*Stapelartikel*) est en effet composé d'étoffes ordinaires.

vrier. Les difficultés d'installations seraient loin d'être insurmontables. L'ouvrier, parfois, travaille déjà dans un petit atelier attenant à sa maison et qu'il suffirait d'élargir. Parfois aussi la chambre à demeurer pourrait être utilisée, en abattant un pan de mur pour l'agrandir d'un petit corps de bâtiment (1). Pour l'article simple, une personne pourrait surveiller trois métiers ; pour l'article fantaisie, deux seulement. Dans chaque village, un mécanicien viendrait régulièrement visiter chacun d'eux.

Aussi bien au point de vue de la surveillance qu'à celui des frais de transport, le système de l'atelier commun semble préférable à celui du travail à domicile. Il est donc difficile de dire *a priori* laquelle des trois formes d'atelier serait la meilleure. Sans doute même pourraient-elles coexister.

La question de savoir s'il serait plus pratique d'établir dans chaque atelier un moteur unique ou un moteur par métier soulève aussi des difficultés. Les gros moteurs ont assurément un rendement supérieur aux petits. A puissance égale, le coût du gros moteur semble donc inférieur. Mais il faut considérer également le coût du courant, que le petit moteur économise. Il y a bien moins de perte de courant par les transmissions avec le système du petit moteur, qui, de plus, peut s'arrêter à vo-

(1) Il faudra parfois aussi transformer ou renforcer la construction pour qu'elle puisse supporter la trépidation des métiers mécaniques.

lonté lorsqu'il faut interrompre le travail sur un métier. Pour savoir si le gros moteur est préférable au petit, il faut examiner également si la disposition de l'atelier se prête ou non à l'établissement de transmissions. La nature de l'article fabriqué entre également en ligne de compte ; pour l'article léger, le gros moteur est généralement plus avantageux, mais, pour l'article lourd, le supplément de dépense occasionné par le petit moteur est moindre, le métier étant alors plus cher. Cet article entraîne aussi dans la marche du métier des interruptions plus considérables ; or, on sait que le petit moteur permet d'arrêter à volonté le courant. Il reste donc à voir si l'économie de courant compense, et au-delà, les frais d'amortissement, pour savoir lesquels, des petits ou du gros moteur, restent les plus pratiques.

De toutes manières, la modération des tarifs des compagnies d'électricité serait désirable. C'est ce qu'ont compris, pour leurs réseaux, la Compagnie électrique de la Loire et la Société des forces motrices du Rhône (1).

Chaque métier nouveau revenant à 1.100 marks, pour que le renouvellement de l'outillage s'opère, il faut avant tout des capitaux. Or les fabricants

(1) La Société stéphanoise demande 0.38 par jour pour un métier, 1.02 pour trois. L'abonnement annuel à la Société des forces motrices du Rhône coûte 75 francs. Elle distribue aussi l'électricité à des tisseurs ruraux. (Cf. Levy, *Des moyens...*, p. 115).

sainte-mariens en ont peu ; ils n'ont pas, a-t-on dit, l'esprit d'entreprise des Saxons (1). La formation de sociétés coopératives de crédit industriel pourrait faciliter cette réforme. Mais il faudrait que quelqu'un les soutînt.

C'est la fondation de sociétés privées qui permet le mieux, semble-t-il, la transformation de l'outillage de l'ouvrier à domicile. La *Société pour le développement du Tissage*, de Lyon, était un modèle du genre. Elle faisait des prêts gratuits sur simple garantie morale, avec le concours de la Société de crédit aux petits ateliers, avec laquelle elle a fusionné en 1906 et qui continue son œuvre. L'amortissement se fait par versement du dixième des façons produites par le tisserand. La société ne fait pas d'avance pour l'acquisition et la transformation de plus de deux métiers (2). C'est, en partie, grâce à des organisations de ce genre, que le tissage de la soie met en action, dans la région lyonnaise, des métiers électriques à la campagne.

L'Etat saxon fait des prêts à des corporations pour l'achat de métiers mécaniques. Le rapport de M. Charles Heumann (sur les moyens d'encourager l'industrie à domicile en Alsace) nous l'indique. « Le ministre de l'Intérieur, dit M. Heu-

(1) Un autre obstacle est dans le peu de concentration industrielle existant dans la région, ce qui rend plus cher qu'en Saxe le coût des métiers pour le fabricant de Sainte-Marie. (V. plus haut, en note).

(2) Cf. Levy, *Des moyens de conserver...*, p. 126.

mann (1), a le pouvoir d'accorder des prêts à des communes et à des corporations de métier (*gewerbliche Genossenschaften*) pour favoriser les métiers et la petite industrie. Ces prêts doivent servir exclusivement aux petites industries et aux métiers ; ils peuvent être utilisés pour l'achat de moteurs et de machines. Dans l'intérêt de ces petites industries, il leur est conseillé de ne pas acheter de machines plus grandes que ne le comporte régulièrement leur fabrication. Ne peuvent prétendre à ces prêts que les industriels ayant une tenue de livres réglementaire, ou qui s'engagent à l'établir, et dont les revenus ne dépassent pas 5.000 Marks. Le montant du prêt dépend de la somme nécessaire à l'achat et à l'installation des moteurs et des machines, et il ne peut être fixé par le ministre qu'après que cette somme elle-même aura été évaluée. Le montant à accorder à un particulier ne peut dépasser 5.000 marks. La commune devient débitrice de ces prêts, et doit s'engager au paiement des intérêts et au remboursement du prêt, qui doit être fait au bout de dix ans. Les intérêts sont de 2 % mais ils ne sont pas exigés la première année. » Cette intervention de l'Etat est, par suite des difficultés politiques, bien moins praticable en Alsace qu'en Saxe.

L'organisation de l'apprentissage et la création

(1) *Sonderabdruck aus n° 537 der Strasburger Post*: Zur Förderung von Gewerbe und Industrie in Elsass-Lothringen.

d'écoles professionnelles de tissage pourraient servir à l'application du projet de transformation. Ces dernières sont, du reste, très répandues en Saxe (1).

L'association serait aussi d'un grand secours pour les tisseurs des ateliers nouveaux. Ceux de Glauchau et de Merrane ont obtenu la fixation d'un minimum de salaire (2). Le syndicat des tisseurs à domicile de Barmen, Elberfeld et Crefeld est arrivé au même résultat. L'association corporative (3) ou « Innung » permettrait seule au tisserand d'élite de se maintenir dans la position de petit patron. Quant aux coopératives de production, leur succès paraît des plus douteux. La recherche des débouchés pour les tissus, particulièrement pour l'article de S^{te}-Marie, est chose trop délicate pour pouvoir être confiée à un autre qu'à un spécialiste qui ait les coudées franches. Et cette dernière condition n'est guère compatible avec le fonctionnement d'une coopérative ouvrière.

Quelle serait la portée sociale de la réforme

(1) V. Première partie, ch. V, note, p. 81. Dans son index pour les Œuvres rurales (Berlin 1908), M. Sohnrey montre (p. 126 et s. de son *Wegweiser*) ce qui a été fait en Allemagne, pour la diffusion, par l'enseignement, de la petite industrie paysanne.

(2) V. Rouff. *La question du travail à domicile en Allemagne* (Thèse, Paris 1908, p. 67).

(3) Elles sont très développées en Saxe; l'administration leur fait parfois des commandes (par exemple à Zschopau.—Heumann, *loc. cit.*). L'association des tisserands de Thuringe est également intéressante (V. Sohnrey, p. 130).

technique ? Des excès pourraient être à craindre pour le travail à domicile ; car, seul, il présenterait une économie pour le fabricant, s'il pouvait se prolonger plus longtemps que le travail à l'atelier. Pour couvrir les frais, la durée du tissage à domicile devrait être d'au moins dix heures par jour et un métier ne devrait chômer que très exceptionnellement. Il est vrai qu'aujourd'hui les ouvriers permanents et parfois les tisseurs paysans s'occupent à leur métier jusqu'à douze heures par jour ; mais il faut prendre en considération que, si le métier électrique exige bien moins d'efforts musculaires que le travail à bras, il demande aussi une attention plus soutenue. La situation de l'ouvrier d'atelier paraît enviable, à ce point de vue. Heureusement, les contrats passés avec les Compagnies d'électricité permettent d'éviter les abus, en déterminant les heures au-delà desquelles l'électricité cessera d'être fournie (1).

A durée égale de travail, l'ouvrier à domicile gagnerait moins que celui de l'atelier. Mais l'augmentation de la production compensant et au-delà les frais d'amortissement et d'entretien des métiers mécaniques, les salaires actuels du tissage à bras pourraient au moins se maintenir ; une dépréciation plus grande serait conjurée. Puis l'ouvrier

(1) Les contrats de la *Société des immeubles industriels* peuvent servir d'exemples, (V. sur ce point la thèse de G. Lévy, déjà citée, p. 130).

trouverait souvent, ce semble, une compensation dans son exploitation agricole. Sa femme pourrait conduire, au plus, trois des métiers pendant qu'il irait faucher ou rentrer ses foins ; un de ses enfants surveillerait un ou deux autres métiers (1).

L'avantage du travail à domicile, c'est précisément qu'il permet à l'ouvrier de s'arranger de manière à pouvoir se livrer à d'autres occupations. Seulement, l'interruption du fonctionnement d'un métier ne pouvant se prolonger longtemps, sans pertes sensibles, il est clair que l'ouvrier ne pourrait avoir un train d'agriculture bien considérable. En général, deux personnes de la famille seraient occupées au tissage électrique : c'est dire qu'il ne peut s'adresser qu'aux tisseurs de métier et aux tisseurs paysans ; il ne vise guère les ouvriers occasionnels d'hiver, qui devraient, sans doute, pour la plupart, abandonner complètement leur industrie.

La production des ateliers familiaux, devant beaucoup augmenter, grâce à leur réorganisation, et leur direction nécessitant certaines capacités, tous les tisseurs à bras ne pourraient conserver leur position d'ouvriers à domicile. Il s'établirait, à ce point de vue, une scission au profit des ouvriers les plus ordonnés ou les plus expéri-

(1) En supposant un minimum de 4 métiers par famille. Le système du petit moteur permet, de plus, on la vu, d'arrêter un certain temps la marche du métier, sans perte de courant.

mentés (1), souvent même, comme en Saxe, d'anciens ouvriers de fabrique. Une petite portion du personnel en viendrait probablement à travailler pour son propre compte. Nous avons vu qu'en Saxe, l'emploi grandissant de la force électrique a eu pour résultat de développer considérablement les petites entreprises rurales indépendantes (2). Mais, pour peu qu'ils restent assez nombreux, les tisserands seraient, pour la plupart, vis-à-vis du fabricant de S^{te}-Marie, dans un état de dépendance plus étroite qu'aujourd'hui, puisqu'ils seraient plus absorbés par leur métier.

Nul ne peut dire si l'introduction de la force électrique dans les petits ateliers de famille des tisserands ruraux ne sera pas nécessaire, dans la suite, pour relever le tissage. Elle pourrait retenir par là sur leur sol natal un millier d'Alsaciens, dont le sort serait compromis par le prolongement indéfini de la vieille technique.

(1) Plus expérimenté, surtout s'il s'agit d'articles compliqués, nécessitant par conséquent des métiers fort coûteux.

(2) Voir la première partie de notre étude.

CHAPITRE IX

Les tisseurs de rubans de Belmont et de Blotzheim

Il n'est pas inutile de rapprocher la condition du rubanier à domicile de celle de l'ouvrier de Sainte-Marie. A l'extrémité du rayon d'action de Sainte-Marie, en effet, l'industrie du ruban, établie par Legrand, en 1813, fonctionne encore à présent à Belmont et Fouday. Son importance passée et l'action sociale qu'elle peut exercer dans un pays très pauvre mériteraient à elles seules une mention.

Nous avons étudié cette industrie dans une période de déclin, dont elle devra sortir maintenant, grâce à la transformation toute récente des métiers à bras en métiers électriques. Nous verrons brièvement, en terminant, les effets de ce changement.

Le centre de cette industrie est à Fouday, dans la haute vallée de la Bruche, où M. Oschwald possède une fabrique de bonneterie. Le travail à domicile se localise, non loin, dans la montagne, à Belmont, village bâti sur le granit, au revers du massif du Champ du feu.

L'exploitant est généralement propriétaire d'une grande partie du sol cultivé ; néanmoins les terres louées, appartenant soit aux émigrants, soit à la paroisse de Waldersbach, tiennent une place importante. La propriété est très morcelée : beaucoup de paysans ne possèdent pas plus d'un hectare ; encore chaque bien est-il divisé en une multitude de parcelles, d'un ou deux ares, éparpillées de divers côtés (1). Le sol, peu fertile, ne permet que la culture du seigle (2), de l'avoine, des pommes de terre et d'un carré de légumes. Le travail agricole ne vise que les besoins de la famille, car les vaches seules sont vendues (3). La plupart des paysans ont leur pré pour en nourrir chacun une ou deux. D'aussi maigres ressources suffisent à peine à l'entretien des familles qui sont assez nombreuses, chacune d'elles ayant quatre enfants en moyenne. Aussi le tissage des rubans de coton était-il jusqu'ici fort précieux pour les habitants de Belmont.

Le métier manuel à rubans est plus coûteux et plus compliqué que le métier à tisser ordinaire. Il

(1) Le tisseur M... a trente parcelles, d'une surface totale d'un hectare.

(2) Le seigle est porté au moulin de Waldersbach, les paysans rapportent la farine. L'avoine est destinée aux vaches et aux poules. L'élevage des lapins est courant, mais c'est l'affaire des enfants, qui gardent le revenu qu'ils peuvent en tirer.

(3) C'est ainsi que M... vend deux vaches, à 500 francs pièce, chaque année, à un juif d'Obernai. En revanche, il faut acheter la viande.

comprend de 20 à 30 navettes et même davantage (1) ; à chaque navette correspond un ruban.

Le tisserand belmontais, en apportant dans sa hotte, à Fouday, tous les 15 jours environ dans la forte saison, les rubans achevés, allait en même temps chercher les filés dont il avait besoin. Le travail avait lieu surtout en hiver, l'enfant dévidait les fils sur la jalonne, puis venait l'installation de la chaîne sur le métier, travail que faisait un spécialiste du village. Les bobines placées dans les navettes, le tissage commençait.

Le fonctionnement du métier à bras pour la fabrication des rubans est à peu près le même que celui du métier à étoffes que nous avons décrit plus haut ; mais ici un bâton met en mouvement un levier communiquant avec une roue, laquelle fait monter et descendre le cadre ; en même temps les lisses vont et viennent. A chaque retour de la navette la moitié des fils de chaque jeu prend la place de l'autre moitié. Le mouvement en question est entraîné par celui des lisses. Notons qu'un peigne pousse contre les autres fils le dernier des fils que la navette vient d'amener, absolument comme dans le métier à étoffes.

Après quelques jours de travail, l'ouvrier a tissé tout ce qui est sur le métier, et il faut recom-

(1) Le métier de Müller avait 24 navettes, celui de Kastler 26, et celui de Morel 32. Ce dernier était un des rares qui fonctionnaient encore en septembre dernier.

mencer l'installation. Au bout de 144 tours, la chaîne est tissée ; chaque navette donne cent mètres de rubans en quelques jours. Il n'y a pas d'apprêt en fabrique, puisque l'ouvrier à domicile lisse lui-même les fils.

Le tisserand à bras gagnait d'un franc à 2 fr. 50 par jour (1) dans les derniers temps. Il était payé à la tâche 19 sous par chaîne pour le *siemens*, 15 sous pour le *jaconas*, 1 fr. 35 pour la *fougère*. Les salaires n'étaient guère inférieurs, en somme, aux salaires actuels des tisserands de Sainte-Marie. Ils étaient très appréciés des ouvriers de Belmont, qui, rapporte-t-on, s'opposèrent à un projet de concentration du tissage dans la région, lequel eût pu augmenter leurs gains.

Cette population mériterait, semble-t-il, l'intérêt qu'on lui témoigne depuis longtemps. « J'ai rarement rencontré chez aucun peuple, dit un Anglais, qui a visité le Ban de la Roche, une si remarquable et si universelle politesse, une telle finesse dans les manières que chez ces rudes montagnards (2) ». Grâce aux efforts de Stuber et

(1) Les bons jours, un tisseur habile pouvait se faire jusqu'à 3 fr. 75 par jour. Pour le *jaconas*, à raison de 4 chaînes par jour, le gain était de 3 fr. 50. En 1911, lorsque l'industrie fonctionnait encore normalement à Belmont, Kastler a tissé, du 4 au 18 février, des rubans qui lui ont été payés 24^{mk} 50. Morel a gagné dans le même intervalle 17^{mk} 50, et Müller a gagné, du 18 février au 1^{er} mars, 26^{mk} 25.

(2) *Memoirs of Oberlin*, p. 201, cités par M^{me} Roehrich dans le *Ban de la Roche*, Paris, Fischbacher, éd.

d'Oberlin (1), l'instruction s'est beaucoup développée à Belmont, comme dans les autres villages du Ban de la Roche. C'est sur la demande d'Oberlin que Legrand est venu donner du travail aux habitants de cette région dont le dénuement était grand. Le tissage d'hiver ne s'est pas opposé, du reste, aux cultures intellectuelles. Bien des ouvrières pouvaient lire en conduisant d'une main leur métier (2). Chacun des villages du Ban donne actuellement à l'Alsace plusieurs instituteurs.

Le mode d'existence se rapproche de celui de l'ouvrier de S^{te}-Marie ; la nourriture est très frugale. Les pommes de terre, les légumes et le lait sont la base de l'alimentation. L'alcoolisme ne sévit pas à Belmont autant que dans la vallée et dans les villages d'ouvriers de fabrique (3). Sous ce rapport encore, le tissage à domicile semble exercer une bonne influence en retenant les paysans au logis. L'aménagement des maisons se rapproche beaucoup de celui du val de Villé (4),

(1) Stuber et Oberlin ont organisé une bibliothèque et des écoles ; Louise Scheppler a fondé des poêles à tricoter qui fonctionnent encore aujourd'hui.

La bibliothèque paroissiale fournit encore des livres français aux paysans.

(2) Une main suffit, en effet, pour mettre la barre en action.

(3) Par exemple à Natzwiller, la Haute-Goutté, etc., ou dans de petites cités comme Rothau, Labroque-Schirmeck.

(4) Cf., plus haut, l'aménagement de la demeure du tisserand du val de Villé. Sur la construction des maisons, comme sur les costumes du Ban de la Roche, consulter les articles de M. Hans Haug,

mais le souci de la propriété est plus sensible. Les mœurs sont simples également et les rapports étroits entre les membres de la famille (1) qui sont habitués à compter beaucoup les uns sur les autres — ce qui n'éveille guère, il est vrai, leur esprit d'initiative. L'esprit charitable est développé; les orphelins sont secourus spontanément.

Les patrons successifs du Ban de la Roche, qui ont contribué longtemps à maintenir les habitants sur la terre de leurs ancêtres, doivent être considérés comme des bienfaiteurs de cette contrée. « Les établissements de Fouday, dit M^{me} Roehrich, ont depuis plus de 60 ans, sous la direction de MM. Legrand et Fallot, assuré le pain de chaque jour aux habitants du Ban de la Roche ». Avant l'établissement de Jean-Lucas Legrand à Fouday, Oberlin avait fait appel à Rebert, qui avait introduit au Ban de la Roche la filature du coton, comme il l'avait fait à Sainte-Marie; mais sa fabrique était tombée en décadence. Legrand, lorsqu'il eut cédé son affaire à son fils, s'occupa avec Oberlin de l'éducation de la jeunesse (2). La maison resta dans

parus dans les *Cahiers du Musée alsacien* (4^e fascicule 1913 et fascicules postérieurs). Nous sommes redevables à M. Hans Haug de plusieurs renseignements sur Belmont.

(1) Loin de nous la pensée que le travail à domicile ait pu provoquer cette situation; mais il s'y prête à merveille, et le contraste est grand, à ce point de vue, entre l'ouvrier de fabrique et le travailleur à domicile du Ban.

(2) Son fils, Daniel Legrand, travailla beaucoup à la protection des

la famille jusqu'à l'époque de l'annexion, depuis 1845 sous la firme « Legrand et Fallot ». Après 1875, MM. Oschwald en prirent la direction.

Cependant, depuis la guerre, l'industrie a reculé considérablement : deux ou trois métiers à peine fonctionnaient seuls, l'année dernière, en septembre, lors de notre passage à Belmont. On peut trouver dans chacun des villages du Ban une petite fabrique abandonnée ou désaffectée et souvent en ruines (1). Au moment de la guerre, dans les quatre villages de Belmont, Waldersbach, Solbach et Fouday battaient 300 métiers, réduits à 40 en 1912 (2). D'après l'enquête publiée dans la *Description du Bas-Rhin* en 1871, la moitié des ménages de Fouday joignaient le tissage à l'agricul-

ouvriers. Il réclama une loi en leur faveur. Ses efforts restèrent pourtant à peu près vains de son vivant. Il réclamait :

1° Le repos du dimanche dans un *Mémoire adressé d'une chaumière des Vosges à M. le Ministre de l'Intérieur*.

2° La protection des enfants dans sa *Lettre d'un industriel des montagnes des Vosges à MM. Gros, Odier, Roman et Cie, à Wesserling*, et dans la *Nouvelle lettre adressée à M. Delessert*. Il fit dans ce sens également appel au chancelier de France dans sa *Très humble requête d'un industriel des montagnes des Vosges*, datée de Fouday, le 25 janvier 1841.

3° La protection internationale des travailleurs. C'est l'*Appel respectueux adressé aux gouvernements de France, de l'Angleterre, de la Prusse, des autres états de l'Allemagne et de la Suisse*.

Les idées de Legrand ont reparu avec les Conférences et Associations pour la protection internationale des travailleurs.

(1) A Neuwiller existe une fabrique en ruines ; les fabriques de Belmont et de Waldersbach sont transformées en maisons particulières.

(2) D'après M. Hugo Haug.

ture. Le travail à domicile du ruban a disparu maintenant de Fouday. La maison Oswald a eu beaucoup à souffrir, en effet, des barrières douanières élevées après la guerre. Les produits fabriqués par elle étant plus demandés en France qu'en Allemagne, elle a fondé un établissement à Belval, près de Senones (Vosges), où se sont transportés dans la suite une partie des habitants de Belmont. La concurrence des tissages mécaniques explique, ici encore, cette déchéance de l'industrie.

M. Oswald a, depuis quelques mois, réorganisé son entreprise. Actuellement 14 anciens métiers à bras fonctionnent au domicile des tisserands de Belmont. L'éclairage, les bobines, l'huile sont fournis gratuitement par le fabricant ; les ouvriers sont payés au village même, tandis qu'auparavant le rubanier était obligé de porter son travail à Fouday.

Les avantages de cette réforme sont faciles à saisir. Le nouveau métier ayant deux étages de navettes, la production est doublée ; les moins forts peuvent travailler. La femme peut s'occuper à certains travaux du ménage durant la marche du métier. Si les salaires à la pièce sont diminués, l'ouvrier peut gagner davantage dans la journée. Le patron bénéficie de son côté d'une diminution dans le prix de revient de la marchandise d'autant plus grande que le coût de la transformation, 400 francs par métier, est relativement faible. En

faisant travailler ses anciens tisseurs à bras, il profite de leurs qualités de soins et de propreté.

M. Oschwald envisage ainsi qu'il suit l'influence exercée par la réforme en question sur la situation de l'ouvrier. « De vieux ouvriers ayant travaillé à
« bras toute leur vie n'arrivent, dit-il, avec le nouveau système qu'à 2 francs ou 2 fr. 50 par journée
« de dix ou onze heures, c'est-à-dire qu'ils ne gagnent pas plus qu'auparavant : ils sont trop vieux
« pour acquérir le doigté nécessaire, et il n'est pas
« à prévoir qu'ils fassent beaucoup de progrès. Par
« contre, des ouvriers jeunes ayant bonne vue et
« désireux de se perfectionner arriveront certainement à se faire 3 fr. 50 et même plus par jour...

« Il faudra, du reste, plusieurs années, avant
« que les gens aient acquis les capacités leur permettant de tirer de leurs nouveaux métiers tout
« ce qu'on peut en tirer. Ceux qui y mordront
« réduiront le travail des champs à un minimum
« pour ne pas se gâter les mains, et arriveront
« par là à une grande supériorité sur les autres.
« Il se formera ainsi deux classes d'ouvriers : les
« uns travaillant 10 mois de l'année au ruban, se
« perfectionneront rapidement, et gagneront des
« journées en conséquence. D'autres ne travaillant
« au métier que pendant l'hiver, soit 2 ou 3 mois
« l'an, ne feront jamais grand'chose. Logiquement
« nous ne pouvons confier la fabrication d'articles
« fins et coûteux qu'aux plus adroits ; ceux-ci
« arriveront donc à gagner encore plus dans

« l'avenir que jusqu'ici, car ces articles deman-
« dant beaucoup d'attention, et se vendant cher,
« peuvent et doivent être payés cher à l'ouvrier.
« Par contre les ouvriers de la 2^e catégorie ne
« pourront jamais faire autre chose que des arti-
« cles quelconques, que le fabricant est dans
« l'absolue nécessité de vendre à bas prix ; ce
« dont l'ouvrier supporte aussi les conséquences. »
Le *Journal d'Alsace-Lorraine*, appréciant
l'initiative de M. Oschwald, dit que « la vie indus-
« trielle, surtout à Belmont, va prendre un nouvel
« essor ; l'existence matérielle de la population
« ira s'améliorant et l'élément migrateur dimi-
« nuera (1). » Souhaitons qu'un tel jugement
puisse se confirmer dans la suite.

La décadence du tissage à domicile a précipité,
après la guerre, le mouvement d'émigration. Un
grand nombre de fils d'anciens rubaniers conti-
nuent à s'en aller en France. Les hommes se font
valets de chambre, facteurs, gardes-forestiers,
instituteurs, jardiniers ou fermiers ; les femmes,
servantes, institutrices, gouvernantes, etc. Un cer-
tain nombre de Belmontais s'occupent au tissage
sur l'autre versant des Vosges.

La forte émigration des habitants de Belmont a
ramené la population du village à un taux minime.
Belmont comptait 634 habitants en 1871, réduits

(1) V. son numéro de janvier 1914, Nouvelle du Ban-de-la-Roche.

à 474 en 1885, à 410 en 1895, à 348 en 1905, puis à 311 en 1910.

L'introduction de l'électricité, qui date de novembre dernier, en ressuscitant l'industrie, contribuera à arrêter l'exode des habitants.

La marche du tissage électrique des rubans de soie dans une autre partie de l'Alsace, à Blotzheim, peut donner une idée des résultats qu'on doit attendre d'une réforme semblable à celle réalisée par M. Oschwald. Les ouvriers de Blotzheim travaillent pour les tissages de Saint-Louis, près Bâle, qui sont des filiales des maisons suisses ; ce sont généralement de jeunes ménages ayant fait leur apprentissage à la fabrique.

Il y a, à Blotzheim, une trentaine de familles ayant des moteurs électriques, avec chacune en moyenne deux métiers. Le patron se charge lui-même de l'installation du métier et du moteur dont il conserve la propriété. Dans certains ateliers, chaque métier a son moteur, dans d'autres un seul moteur fait marcher tous les métiers. L'ouvrier paye une location mensuelle de 6^{mk} 50 à 7^{mk} 50 pour le courant, plus de 6 marks par an pour le métier ; certains doivent encore une location pour la salle, car la fabrique avance souvent les fonds nécessaires à la construction des ateliers.

L'atelier est généralement séparé du logement, mais le même toit abrite parfois l'un et l'autre. Le personnel est en majeure partie féminin. Une

sœur ou une parente du chef d'atelier vient souvent se joindre à sa femme ; quelquefois c'est une ouvrière étrangère payée par la fabrique (1).

Le salaire de l'ouvrier à domicile est, toutes choses égales, de 15 % plus élevé que celui de l'ouvrier de fabrique, car la fabrique n'a pas à sa charge les frais généraux. Le travail à domicile représente, d'autre part, pour les rubaniers de Blotzheim, qui autrefois travaillaient à la fabrique de St-Louis, une économie de chemin de fer et de fatigue (2).

L'ouvrier fait de 6 à 11 mètres par jour, en travaillant de 7 à 12 heures, à raison de 60 à 80 cm par heure. Les salaires, qui varient de 2^{mk} à 4^{mk} 50, sont en moyenne de 3^{mk} 20. Le gain, qui varie beaucoup d'après la nature de l'article et la largeur du ruban, est en moyenne de 45 pfennigs par mètre. A Hegenheim, faubourg alsacien de Bâle, où près de 50 familles ont des métiers, l'ouvrier, plus exercé, obtient en moyenne 4^{mk} 20 par jour. Le travail à domicile n'a été introduit à Blotzheim, en effet, qu'il y a quelques années.

Les rubaniers de Blotzheim sont des fils d'ouvriers de fabrique ; aussi, sauf deux d'entre eux, ne cultivent-ils chacun qu'un champ de pommes

(1) C'est là une différence avec le système suisse ; autre différence avec la Suisse : il n'y a pas d'associations entre les tisseurs à domicile.

(2) Les enfants des tisseurs à domicile seraient aussi mieux élevés que ceux des ouvriers de fabrique.

de terre. Ils remarquent qu'ils travaillent avec moins d'adresse après les travaux agricoles : leur fabrication est minutieuse, absorbante. Ils veulent, de plus, faire marcher le métier assez longtemps pour que les frais de location et d'amortissement n'empiètent pas trop sur leur salaire. Sans doute, pendant la moisson, pour les articles ordinaires, une personne pourrait provisoirement surveiller deux métiers, mais la chose n'est pas possible pour les articles plus compliqués, et le fabricant peut donner précisément ces derniers à fabriquer pendant cette période. Tout autre est la situation en Suisse, où 70 % des tisseurs de ruban ont l'agriculture comme profession principale ; le mari cultive tandis que la femme surveille les métiers ; les enfants de plus de quatorze ans se mettent au métier, souvent, comme aides. Mais ici les familles sont nombreuses (1).

Dans les vingt dernières années, l'émigration n'existait guère à Blotzheim, à cause du voisinage des fabriques (2) ; seules, quelques jeunes filles s'en allaient servir en ville. L'introduction de l'électricité n'a naturellement pu modifier cet état ; mais elle a contribué à donner au bourg un air d'ai-

(1) Cf. Thurkauf, *Verlag und Heimarbeit in der Basler Seidenbandindustrie*, Stuttgart 1909.

(2) L'émigration ne fut notable que durant les années qui suivirent la guerre. De 2.444 habitants en 1871, la population est tombée à 2.272 en 1895, pour remonter à 2.554 en 1910.

sance et de prospérité. Grâce à elle, les salaires de l'ouvrier à domicile de Blotzheim dépassent notablement ceux que recevait le tisserand à bras de Belmont.

TABLEAU I

*Variations de la population de certaines communes rurales (1)
de 1880 à 1910*

ARRONDISSEMENT DE WISSENBURG	Excédent des naissances	NOMBRE DES HABITANTS			Porte par émigra- tion
		1880	1910	en plus(+) ou en moins (-) en 1910	
Cantons de tricoteuses					
Canton de Lauterbourg....	992	4.757	4.448	— 309	—1301
— moins la ville.. . . .	579	3.009	2.497	— 512	—1091
Canton de Seltz.....	2.994	11.569	10.227	—1342	—4336
— moins la ville.....	2.474	9.705	8.543	—1162	—3636
Villages de tricoteuses					
Eberbach.....	122	519	403	— 116	— 238
Trimbach	209	593	550	— 43	— 252
Bühl.....	91	620	503	— 117	— 208
Kesseldorf.....	126	384	356	— 28	— 154
Aschbach	190	647	578	— 69	— 259
Stundwiller	153	418	368	— 50	— 203
Schaffhsausen.....	110	394	400	+ 6	+ 104
Siegen	167	607	516	— 61	— 228
Villages sans tricoteuses					
Oberroedern	179	590	480	— 110	— 289
Hofen.....	84	499	499	—	— 84
Hunspach	135	789	771	— 18	— 153
Leiterswiller.	64	222	231	+ 9	+ 55
Niederbetschdorf	275	997	982	— 15	— 290

(1) Ce tableau nous a été fourni par l'Office de statistique rurale de Strasbourg (*Landesstatistisches Amt*).

Communes de tisseurs	Excédent des naissances	NOMBRE DES HABITANTS			Perte par émigra- tion
		1880	1910	en plus(+) ou en moins (-) en 1910	
Hilsenheim	435	2.079	1.905	— 174	— 609
Bindernheim	376	751	770	+ 19	— 357
Wittisheim	641	1.134	1.225	+ 91	— 550
Baldenheim	298	1.062	1.134	+ 72	— 226
Mussig	447	807	976	+ 169	— 278
Muttersholz	547	2.084	1.871	— 213	— 760
Steige	130	1.160	806	— 354	— 484
Urbeis	134	747	582	— 165	— 299
Breitenau	90	438	302	— 136	— 226
Neuve-Eglise	151	690	647	— 43	— 194
Lalaye	400	858	812	— 46	— 446
Breitenbach	371	1.185	954	— 231	— 602
Communes agricoles					
Erlenbach	214	896	730	— 166	— 380
Elsenheim	213	685	645	— 40	— 253
Ohnenheim	314	913	871	— 42	— 356
Heidolsheim	117	370	381	+ 11	— 106
Sundhausen	465	1.420	1.203	— 217	— 682
Hessenheim	120	464	460	— 4	— 124

TABLEAU II (1)

Familles occupées aux filets : à Lesenheim

NOMS DES FAMILLES	PROFESSION	Nombre d'enfants	Sont présents au village	Sont absents du village
Krombach	Journalier	6	6	—
Elchinger	»	1	—	1
Martz G.	Cultivateur	8	5	3
id. M.	»	8	6	2
Luttin D.	»	5	2	3
Höhn L.	»	1	1	—
Jules Muller	Journalier maçon . .	2	2	—
Zacher	Cultivat ^r menuisier.	3	3	—
Fontaine	Cultivateur	3	2	1
Burggraf	»	3	2	1
Ruffenach L.	»	3	2	1
Wander	»	4	4	—
Gillig F.	»	4	3	1
Becker H.	»	1	1	—
Heit M.	»	4	—	4
Caprioli	»	5	5	—
Mochel	»	3	3	—
id. F.	»	4	4	—
Wagner D.	Courtier	5	3	2
Bell D.	Cultivateur	2	2	—

(1) Ce tableau a été dressé principalement à l'aide des renseignements fournis par M^{lle} Müller, dépositaire à Sesenheim.

La plupart des familles mentionnées ci-dessus ne cultivent pas plus de trois hectares de terre.

NOMS DES FAMILLES	PROFESSION	Nombre d'enfants	Sont présents au village	Sont absents du village
Femme Binder.....	»	4	3	1
Schweighard.....	»	8	1	7
Kuperle.....	»	7	3	4
Peter.....	Employé à la gare.	4	4	—
Steuer.....	Cultivateur.....	6	3	3
Strickler.....	Maçon.....	6	4	2
Heintz.....	Pâtre.....	5	5	—
Klein.....	Cultivateur.....	1	—	1
Kuntz.....	»	3	1	2
Reimann.....	Cultivat ^r menuisier.	1	1	—
Bernhard.....	Journalier.....	5	1	4
Schlichter.....	Cultivateur.....	1	—	1
Luttin S.....	Fossoyeur.....	1	—	1
Voges.....	Cultivateur.....	1	1	—
Wolff.....	»	5	3	2
Rudloff.....	Journalier.....	6	—	6
Friedel.....	»	—	—	—
Wintz S.....	Cultivateur.....	5	2	3
Voges W.....	»	1	1	—
Höhn M.....	»	1	1	—
Erlemeyer.....	»	9	3	6
Erlemeyer M.....	»	7	4	3
Farny.....	»	7	7	—
Nass.....	»	5	2	3

NOMS DES FAMILLES	PROFESSION	Nombre d'enfants	Sont présents au village	Sont absents du village
Bohner.....	Cultivateur	1	1	—
Wander.....	»	2	1	1
Öffner.....	Employé à la gare.	2	1	1
Dannenmüller	Cultivateur	6	2	4
Tölter.....	»	4	4	
Femme Hert.....	»	6	—	6
Müller	»	4	1	3
Dander.....	»	4	4	—
Heit		8	2	6
Becker.....	»	5	4	1
Müller (Dengholz)...	Cultivateur	4	3	1
Total général			129 présents	91 absents
Rapport des présents aux absents : $\frac{129}{91} = 1.417$				

TABLEAU III

*Autres familles de cultivateurs exploitant moins de 4 hectares
à Sesenheim (1).*

NOMS DES FAMILLES	Nombre d'enfants présents	Enfants absents	NOMS DES FAMILLES	Nombre d'enfants présents	Enfants absents
Heit-Wolff Michel .	3	—	Fontaine Alfred ...	2	1
Wolff-Wander G...	1	1	Luthin Joseph.....	1	3
Bohner Valentin...	3	4	Lehmann Jean	—	—
Becker Christian ..	1	2	Schrenk J.....	7	—
Mochel Henri	3	2	Ruhr Charles	1	—
Binder Peter.....	2	1	Bill Charles.....	2	—
Millemann G.....	2	5	Bill Charles fils ...	2	—
Mochel Christian ..	1	5	Machel Henri.....	1	1
Billemann Karl....	2	—	Metzger Michel ...	—	—
Bitler	1	7	Wahl M.....	—	2
Heintz Philipp	1	—	Höhn W.....	1	2
Mochel Henri	4	—	Wolff L.....	2	—
Schlichter Christian	—	1	Halm Albert.....	1	—
Fœlter Mathias ...	2	1	Halfner Louis	1	—
Vages Frédéric....	1	1	Boos Victor.....	1	—
Heit Michel	—	4			
Stengel Michel	1	1	TOTAL.....	51	47
Wintz Michel.....	1	4			
			Rapport des présents aux absents : $\frac{51}{47} = 1,08$		

(1) Nous devons ce tableau à M. Lehr, instituteur et greffier de la commune de Sesenheim.

BIBLIOGRAPHIE

I. Ouvrages consultés

- ARDOUIN-DUMAZET. — *Les Provinces perdues*, Paris, 1907.
- ARDOUIN-DUMAZET. — *Les petites Industries rurales*, Paris, 1912.
- AUF SCHLAGER. — *Dictionnaire du Haut et du Bas-Rhin*, Strasbourg, 1826.
- BAQUOL. — *L'Alsace*, 2^e éd., Strasbourg, 1851.
- Berufs und Betriebszählung*, vom 12 Juni, 1907.
- Statistik des deutschen Reichs*, Berlin, 1909, 1913 et 1914.
- BERGMANN. — *Rapport présenté au Syndicat industriel de Basse-Alsace*, Strasbourg, 1872.
- Description du Département du Bas-Rhin*, publiée sous les auspices de M. Migneret, préfet, 1871.
- Die Ergebnisse der Viehzählung und der Zählung der Obstbäume in Elsass-Lothringen vom 1. Dezember 1900*, Strasbourg 1903.
- FARGÈS-MÉRICOURT. — *Annuaire du Bas-Rhin*, t. 4, 1808.
- GEISSENBERGER. — *Die Hausiergerverbe in Elsass-Lothringen*, Strasbourg.
- GRAD (CHARLES). — *Etudes statistiques sur l'Industrie de l'Alsace*, Colmar, 1879.
- GRAD (CHARLES). — *L'Alsace*.
- GRANDE ENCYCLOPÉDIE. — Article *Tissage*.

- HERKNER. — *Die Anfänge der Baumwollenindustrie in Oberelsass.*
- HERRMANN. — *Die Lage der Waldarbeiter in Elsass-Lothringen*, Saverne, 1910.
- HERTZOG. — *Die bauerlichen Verhältnisse im Elsass*, Strasbourg, 1886.
- Jahresberichte der Handelskammer* (années 1895-1912), Strasbourg.
- Jahresberichte der Handwerkskammer für Elsass-Lothringen, 1911-1912*, Strasbourg, 1912.
- KAERGER. — *Die Lage der Hausweber im Weilertal*, Strasbourg, 1885.
- KLEIN. — *Die Baumwollenindustrie im Breuschtal*, Strasbourg.
- LÉVY (G.). — *Des moyens de conserver le travail à domicile*, Lyon, 1904.
- LÉVY (ROBERT). — *Histoire de l'Industrie cotonnière en Alsace*, Paris, 1912.
- NARTZ. — *Le Val de Villé*, Strasbourg, 1887.
- PIC. — *Traité élémentaire de législation industrielle*, Paris, 1911.
- Das Reichsland Elsass-Lothringen*, t. 1, Strasbourg, 1899-1903.
- M^{me} ROEHRICH. — *Le Ban de la Roche*, Paris, 1891.
- ROUFF. — *La Question du Travail à Domicile en Allemagne*, Paris, 1908.
- SCHMIDT (CHARLES). — *L'Industrie Cotonnière dans le Haut-Rhin en 1806*, Mulhouse, 1911.
- Schriften der hentralstelle fur ländliche Wozfart und Heimatpflege.*
- Schriften des Vereins fur Socialpolitik*, t. 84, année 1899.
- SNYCKERS. — *Les Chambres des Métiers*, Leipzig.

Statistisches Jahrbuch für Elsass-Lothringen, Strasbourg, 1910-1913

Statistisches Handbuch für Elsass-Lothringen, Strasbourg, 1902.

TARLÉ. — *L'Industrie dans les Campagnes en France à la fin de l'ancien régime*, Paris.

THURKAUF (EMILE). — *Verlag und Heimarbeit in der Basler Seidenbandindustrie*, Stugart, 1909.

VIDAL DE LA BLACHE. — *La France (Tableau géographique)*, Paris, 1908.

WEIL. — *Die Lage der Kanalschiffer in Elsass-Lothringen*, Strasbourg, 1905.

II. Journaux et Revues

Images du Musée Alsacien, 1910 et 1913.

Le Journal d'Alsace-Lorraine, art. cité.

Der Elässser, art. cité.

Elsass-Lothringische Heimat, 1911, 1912, 1913.

Elsässer Tagblatt, mars 1914.

Landwirtschaftlicher Zeitschrift, années 1912 et 1913.

Freie Presse, art. cité.

Schlettstadter Neueste Nachrichten, 15 novembre 1913.

Strassburger Post.

Strassburger Neueste Nachrichten, articles cités.

Strassburger Zeitung, art. cité.

III. Notices divers

Landhandwerk und Heimarbeit, Strasbourg, 1913.

Bericht über neuere Versuche erfolgreicher Konsumtermehrung der Elektrizitätswerk Strassburg i. Els.

Die Schnitzschule in Wingen.

Sonderabdruck aus Nr 537 der Strassburger Post.

Vu :

Le Président de la thèse,
SOUCHON.

Vu :

Le Doyen,
LARNAUDE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PREMIÈRE PARTIE

Les Industries Paysannes Alsaciennes

CHAPITRE I ^{er} . — La profession accessoire du paysan alsacien	11
CHAPITRE II. — La petite industrie et le métier paysans	15
CHAPITRE III. — Industries surtout masculines...	23
CHAPITRE IV. — Industries féminines.....	48
CHAPITRE V. — La situation du travail rural (petite industrie et métier); les remèdes proposés	79

DEUXIÈME PARTIE

Le Tissage de Sainte-Marie-aux-Mines

CHAPITRE I ^{er} . — Les formes anciennes du tissage paysan ; les influences historiques.....	93
CHAPITRE II. — La région du tissage de Sainte-Marie : le lieu et son exploitation.....	109
CHAPITRE III. — Le travail	129
CHAPITRE IV. — Personnel et salaire.....	149
CHAPITRE V. — Evolution du travail.....	158
CHAPITRE VI. — Les mœurs ; l'action du travail..	173
CHAPITRE VII. — L'exode et la dépopulation dans les villages des tisserands.....	185

	Pages
CHAPITRE VIII. — L'introduction du métier électrique et l'avenir du tissage de Ste-Marie.	197
CHAPITRE IX. — Les tisseurs de rubans de Belmont et de Blotzheim	211
TABLEAUX ANNEXES	225
BIBLIOGRAPHIE	231
